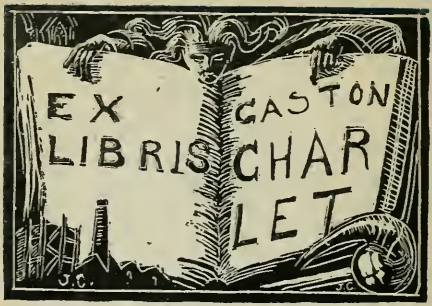
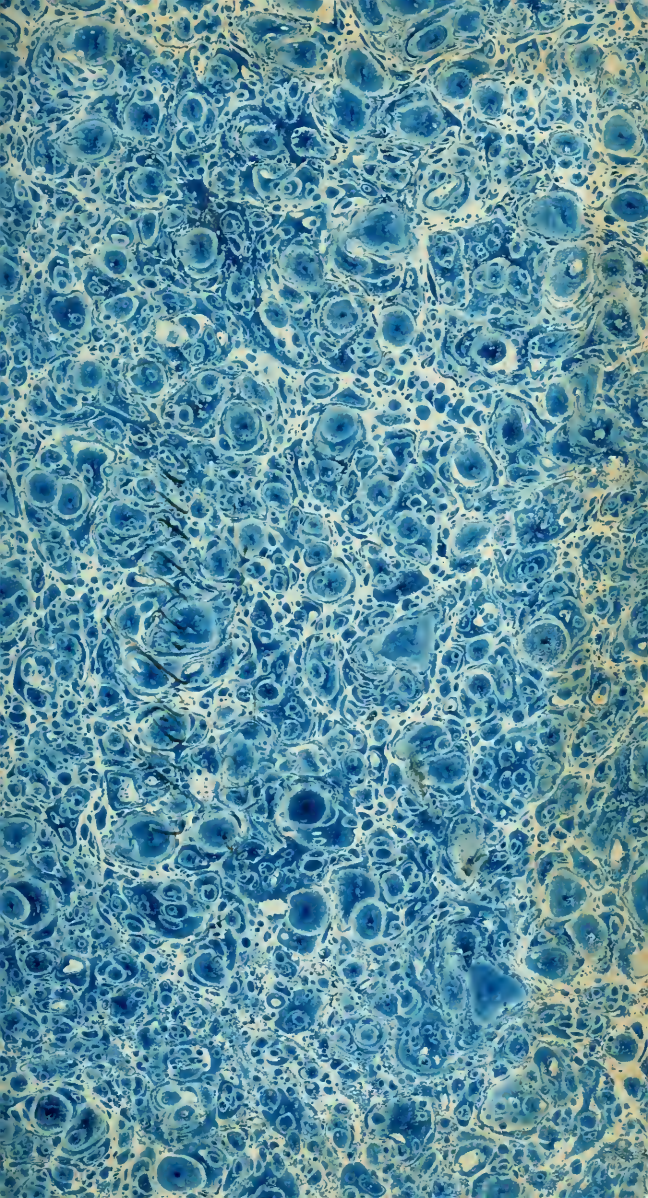

EX
LIBRIS
GASTON
CHAR
LET
J.C.
J.C.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mlangesintre00gr

MÉLANGES INTÉRESSANS,

PRÉCÉDÉS

DES MÉMOIRES DE MA VIE;

Par l'auteur DU COMTE DE VALMONT
et DES LEÇONS DE L'HISTOIRE.

A PARIS,
Chez BLAISE, Libraire, quai des Augustins,
n° 61, près le Pont-Neuf.

1810.

Universitas
BIBLIOTHECA

429015

CSP

BT
80
.W44
1810

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR a cru cette collection, dont la première partie, jusqu'au *Choix de poésies*, est toute entière de lui, assez intéressante et assez utile pour se permettre de la publier, quoiqu'une indisposition, qui, dans un âge déjà avancé, lui est survenue tout à coup, et qui subsiste encore, ne lui ait pas laissé toute la liberté nécessaire pour y mettre la dernière main : trop heureux s'il peut consacrer jusqu'aux derniers temps de sa vie à la gloire de son Dieu et au bonheur de ses semblables.

Il s'est contenté de mettre un G, lettre initiale de son nom, au bas des vers et des pensées qui sont de lui, dans le choix qu'il a fait des uns et des autres.

ERRATA.

Page 34, *lignes* 15 et 16, et à laquelle ; *lisez*, et avec laquelle.

Page 225, *ligne* 2, après *philosophie*, mettez un point-virgule.

Page 424, *au bas*, sous un masque; *lisez*, sous un vain masque.

Page 425, *ligne* 3, vernis; *lisez*, coloris.

Page 427, *ligne* 2, ô mort, mort, cruelle; *lisez*, ô mort, mort cruelle.

Page 430, *ligne* 3, nos cendres ; *lisez*, sa cendre.

Page 452, *ligne* 3, id.; *lisez*, J. J. Rousseau.

MÉMOIRES

DE MA VIE.

Misericordias Domini in æternum cantabo.
Je chanterai éternellement les miséricordes de mon Dieu. PSAUME 88.

QUI doit, plus que moi, célébrer les miséricordes du Seigneur ! quel cœur doit en être plus vivement pénétré ! Au milieu même de mes infidélités, mes jours ont été marqués par les prodiges de sa clémence et par ses bienfaits.

Né à Paris, d'une famille honnête et au sein du christianisme ; ayant reçu le jour d'un père plein de lumières, de goût et de sentiment ; d'une mère remplie de vertu et de piété, mon éducation a été soignée autant qu'elle pouvoit l'être.

Dès l'âge de trois à quatre ans, on m'envoyoit tous les jours dans une pension peu éloignée de la maison, où je recevois, en particulier, des instructions qui sembloient même au-dessus de mon âge, puisqu'il y étoit déjà question des élémens de la langue latine. Je remonte à cette époque de ma vie, parce que j'y ai reçu un des témoignages les plus signalés de la protection ineffable de mon Dieu, avant que je fusse en état d'en sentir tout le prix. J'étois descendu, de l'école de mon maître, dans une allée qui donnoit sur la rue. Une pauvresse y entra, se saisit de moi, et alloit m'emmener, malgré mes cris, lorsque ma bonne, qui venoit me chercher à l'heure du dîner, arriva au même instant, et m'arracha de ses mains. Je frémis encore toutes les fois que je pense à ce que je serois devenu

si elle eût exécuté son dessein. Où m'eût-elle conduit ? Qu'eût-elle fait de moi, qu'un petit mendiant comme elle, dont elle se seroit servi, selon toutes les apparences, pour exciter la pitié en demandant l'aumône ? Eh ! quel eût été alors mon nouveau genre d'éducation ! Quel apprentissage ! quel métier ! quelles funestes suites de ce genre de vie, et quelle fatale influence ce seul instant n'eût-il pas eue sur le reste de mes jours ! Que d'actions de grâces chacun de nous auroit à rendre au Seigneur, s'il vouloit se rappeler ainsi tous les bienfaits dont il l'a comblé, tous les dangers dont il l'a tiré, tous les maux dont il l'a garanti !

Lorsque le temps fut venu pour moi d'aller au collége, mon père voulut que je fisse mes classes à Louis-le-Grand, où professoient alors les Jésuites. Elles commencèrent de si

bonne heure, qu'il me fit redoubler la cinquième, la troisième et la rhétorique. Elles me disposèrent ainsi à toutes les connoissances dont je pouvois être susceptible, et furent suivies de mon cours de philosophie dans l'Université.

A peine fut-il terminé, que mon père, qui, avec l'esprit et les talens dont il étoit doué, avoit toujours eu un goût décidé pour le barreau, qu'il avoit cru néanmoins devoir sacrifier aux instances de son épouse, qu'il aimoit avec passion, pour acheter une charge qui lui donnât un état plus assuré, souhaita du moins de se dédommager, en quelque sorte, de cette espèce de sacrifice, en me faisant faire mon droit pour entrer dans la carrière qu'il regrettoit de n'avoir pas suivie, et où il se flattoit de pouvoir me guider avec succès. Une maladie, qui

trancha ses jours à l'âge de quarante-deux ans, ne lui permit pas de réaliser les espérances qu'il s'étoit formées. De six enfans qu'il avoit eus, il n'en restoit que quatre, dont j'étois l'aîné. Nous avions peu de fortune, le prix de la charge de mon père n'étant pas encore entièrement acquitté; mais la famille de ma mère vint à son secours, et la mit en état, à l'aide d'une très-grande économie, d'élever ses enfans sans se voir forcée de consentir à un mariage, d'ailleurs très-avantageux, mais opposé à son inclination, que désiroit contracter avec elle un conseiller au parlement, lequel souhaitoit en même temps qu'elle devînt par-là une seconde mère pour ses propres enfans, qui avoient perdu la leur depuis quelque temps.

Le goût des lettres me fit bientôt perdre de vue les intentions de mon

père relativement à l'état auquel il m'avoit destiné. L'extrême tendresse de ma mère pour son aîné n'étant plus tempérée, à mon égard, par une autorité plus mâle et plus ferme, ne me laissa que trop de facilités et de moyens d'abuser de ses bontés pour me livrer à tous mes penchans. Mes mœurs commencèrent insensiblement à s'altérer; et une tante d'un caractère plus décidé, craignant la suite de ces premiers écarts, fit tout ce qu'elle put pour engager ma mère à me faire passer dans les îles, pour sauver à toute la famille les désagrémens et l'espèce de honte qui pourroient en rejaillir sur elle. Une providence toute paternelle veilloit sur moi, et ne permit pas à ma mère d'écouter ces funestes conseils; si elle les eût suivis, j'étois perdu sans ressource. Cependant mes désordres ne faisoient que s'accroître : une femme

de très-grande qualité, déjà d'un âge mûr, mais qui joignoit encore à un air de noblesse et de grandeur des charmes capables de séduire, s'empara tellement de moi par l'empire qu'elle sut prendre sur mon esprit et sur mon cœur, que, ne pouvant m'avoir dans sa maison, elle fit, dans une maison étrangère, tous les frais de mon logement et de mon entretien. Sa famille eut assez de crédit pour la faire enlever et la confiner dans un lieu de retraite, d'où elle ne fut libre de sortir qu'après une assez longue détention. Quant à moi, je retournai chez ma mère, qui, voulant bien oublier tous mes torts, fut assez bonne pour me recevoir. Je ne tardai pas à former des liaisons d'un autre genre, non moins pernicieuses que celle à laquelle j'avois été contraint de renoncer. L'ivresse des passions, la manie du bel

esprit, le ton d'irréligion devenu celui du jour, m'associèrent à une troupe de jeunes gens fort au-dessus de mon âge, car j'étois extrêmement jeune encore, et me firent partager leur incrédulité. Le joug de la foi étoit devenu trop pénible pour moi, et j'achevai de le secouer entièrement. Ce qui est néanmoins très-digne de remarque, et ce que je ne peux attribuer qu'à une grâce toute spéciale, c'est que Dieu avoit conservé en moi un reste de droiture et d'amour pour la vérité, qui ne me permettoit pas de me reposer tranquillement et long-temps sur quelque opinion que ce fût, lorsqu'elle ne me paroissoit pas assez fondée. J'avois dévoré tous les livres qui pouvoient me faire regarder la religion révélée comme une fable; j'avois disserté avec bien des philosophes soi-disant, et des mécréans, sur tous les

systèmes les plus accrédités ; je m'en étois fait à moi-même, et je m'en faisois continuellement de nouveaux, sans savoir auquel m'arrêter. Flottant sans cesse entre tant d'opinions diverses, et ne trouvant partout que des raisons de douter, je tombai dans un pyrrhonisme si absolu et si universel, que je ne disois presque plus rien d'un peu suivi et de la moindre importance, sans y mettre un *peut-être*, par la crainte presque scrupuleuse de rien affirmer qui pût être une erreur.

Cet état violent et contre nature ne pouvoit durer long-temps. Le sentiment intime de ma propre existence, de premières vérités, des axiomes si évidens par eux-mêmes qu'il est impossible d'y refuser son assentiment, une suite de faits à la certitude desquels ma raison ne trouvoit rien de satisfaisant à opposer, d'après lesquels

j'étois contraint d'agir si je ne voulois pas être réduit à une nullité complète, et me trouver sans cesse en contradiction avec moi-même, me firent sortir assez promptement de cet état de doute, où je ne pouvois rester sans mentir à chaque instant à ma propre conscience.

Revenu de cette sorte de délire, je m'enfonçai dans un autre abîme; je l'avouerai à ma honte, je m'aveuglai au point de donner dans l'extravagance du matérialisme; mais il ne tarda pas à me paroître si absurde, si contraire à toutes les idées d'une saine métaphysique, qui ne me laissoit apercevoir dans moi, et dans tout ce qui m'environne, que les caractères de la dépendance, de la mutabilité, de la contingence, et qui par-là même me rappeloit à une première cause existante par elle-même, et seule néces-

saire pour que quelque chose existe ; à cette cause d'ailleurs si constamment démontrée dans l'ordre physique par tous les phénomènes de la nature, qui m'offroit aux cieux et sur la terre des loix du mouvement si bien ordonnées et si régulières, tant de justesse, de précision et d'harmonie dans la marche rapide des plus vastes corps, des rapports si bien entendus entre les divers élémens ; dans tous les êtres organisés, tant de proportions, tant de symétrie, une si étroite correspondance des parties entre elles et avec le tout qu'elles composent ; et partout un dessein si clairement, si fortement prononcé, des marques si sensibles d'une intelligence qui a tout disposé pour l'ensemble, pour l'ordre et le bien général, pour la perfection du tout, en tant qu'elle pouvoit compatir avec la nature des êtres créés, avec la

moralité de l'homme et sa liberté ; en lui, dès que sa raison est suffisamment développée, et qu'il a acquis assez de lumières, des idées si relevées, idées qu'il n'a pu ni se donner à lui-même, ni puiser dans tous les objets qui l'entourent et qui sont à sa portée, celles de l'éternel, de l'infini, de l'infiniment parfait, que je distingue si nettement de tout ce qui est susceptible de composition, d'accroissement, de diminution, de variation, de tout ce qui est limité et imparfait ; dans tous les peuples, de tous les lieux, de tous les temps, une idée si universellement répandue d'un premier être, sous quelque dénomination que ce soit, celle d'un Jupiter le maître des dieux et des hommes, celle du Grand-Esprit parmi les nations les plus sauvages ; qu'au milieu de tant de preuves si multipliées et si diverses de son existence, je finis

bientôt par abjurer l'athéisme, puisqu'il faut trancher le mot, et je ne le considérai plus, avec tous les mots de hasard, de rencontre fortuite des atomes, ou avec la supposition non moins absurde d'un monde éternel, que comme l'opprobre de la raison humaine et le comble de la folie, s'il ne l'est pas de la mauvaise foi et de l'entière dépravation du cœur.

Mais, avouer, comme je me sentois contraint de le faire, l'existence d'un être suprême, n'étoit-ce pas me donner un maître? non; il étoit trop au-dessus de moi pour prendre quelque intérêt à une si foible créature, et pour abaisser sur elle un de ses regards.

Ainsi me flattois-je de pouvoir échapper à son empire; car il ne coûte rien à l'orgueil humain de s'humilier, de se dégrader même, ainsi

que l'ont fait et que le font encore tant de nos menus philosophes, jusqu'à confondre la nature de l'homme avec celle des brutes, lorsqu'il s'agit de s'affranchir de tout joug et de mettre toutes nos passions en liberté. Cette nouvelle illusion dura plus que la première : elle m'étoit si commode! et cependant elle eut son terme. L'inquiétude de la vérité, si je peux parler ainsi, se faisoit toujours sentir à mon esprit et à mon cœur, et les y ramenoit malgré moi : je voulois d'ailleurs avoir à mes propres yeux le mérite d'être conséquent. Je me rappelois l'idée d'un être infiniment parfait; celle de sa sagesse, de sa bonté, dont je retrouvois partout des témoignages si frappans, et je ne pouvois accorder avec ses attributs, cette indifférence prétendue pour un être qu'il avoit doué d'intelligence, qu'il avoit rendu capa-

ble de s'élever par la pensée jusqu'à lui, capable de le connoître, et je dis plus, capable de l'aimer. Je ne pouvois donc croire que par une sorte de dédain, trop peu digne de lui, il m'eût abandonné à moi-même et voulût fermer les yeux sur ma conduite, sur mon sort, sur tout ce qui pouvoit me concerner. C'étoit déjà avoir fait un grand pas vers la vérité : il me falloit néanmoins quelque chose de plus précis. Étois-je réellement soumis à une loi? Dieu m'en avoit-il imposé une à laquelle je fusse tenu de m'assujettir? M'obligeoit-il de suivre la raison qu'il m'avoit donnée en partage? En y réfléchissant plus sérieusement que je ne l'avois fait jusqu'alors, pouvois-je douter que la souveraine intelligence, que la raison suprême m'eût donné une nature raisonnable pour qu'il me fût permis d'en con-

tredire les lumières, d'en étouffer la voix, de ne pas agir d'après elle ; et cette raison n'étoit-elle pas évidemment une véritable loi qu'il m'avoit imposée? Que devois-je donc faire avant tout, si ce n'étoit de la consulter pour m'y conformer et lui obéir comme à la voix de Dieu même? Par rapport à Dieu, elle m'imposoit des devoirs comme envers l'auteur de mon existence, comme tenant de lui toutes mes facultés et tous les biens qui m'environnoient; elle m'en imposoit par rapport à mes semblables, avec lesquels il m'avoit mis en société, et qui ne formoient tous avec moi qu'une même famille dont il étoit le père ; elle m'en imposoit par rapport à moi-même qui avois des penchans à régler, des facultés à employer, des actions à diriger tant pour l'ordre général et le bien commun que pour mon propre

bonheur. De tout cela se formoit une loi naturelle; et un sentiment intérieur, ma conscience, étoit d'accord avec cette loi : elle étoit tranquille et satisfaite, quand je l'avois remplie; elle étoit inquiète et troublée lorsque je la violois, et elle me reprochoit toutes les infractions dont je me rendois coupable en agissant d'une manière opposée à ce que cette loi, à ce que la raison et le sentiment me dictoient. Ce cri impérieux, ce jugement favorable ou défavorable que je portois moi-même de mes actions, me prouvoient, ainsi que les actions que j'avois pu faire, que j'étois libre. Ils me rappeloient à un autre jugement, celui du souverain législateur à qui je devois et la loi, et la liberté, et la conscience. Ils m'annonçoient un législateur et un juge qui n'avoit pas négligé de donner une sanction à sa

loi. Ce souverain législateur, cet être suprême avoit mis en moi, comme dans tous les hommes, le sentiment et l'espoir de l'immortalité, accompagné d'un penchant invincible pour le bonheur. Ce penchant n'est point entièrement satisfait ici-bas ; la sanction de la loi, qui n'est omise par aucun législateur humain, qui ne peut l'être, à plus forte raison, par celui qui est le principe de toute sagesse, ne se trouve pas exactement dans cette vie; je veux dire, cette sanction qui résulte des récompenses et des peines attachées à l'observation ou à la violation de la loi, et qui lui donne toute la force qu'elle doit avoir. A parler en général, cette fidélité à la loi dans laquelle consiste la vertu, porte bien une sorte de récompense avec elle, la paix de l'ame, le contentement qu'on éprouve à être d'accord avec soi-même,

l'estime et l'amour de ses semblables, tous les avantages qui sont ordinairement le fruit d'une conduite sage, réglée, et remplie d'équité et de bienveillance : mais il se rencontre ici des exceptions sans nombre. Combien n'arrive-t-il pas que l'homme le plus fidèle à la loi qu'il voit gravée dans son cœur, au cri de sa raison, à celui de sa conscience, se trouve exposé par-là même aux épreuves qui lui coûtent le plus en tout genre; que le vice orgueilleux triomphe au sein de l'opulence, tandis que la vertu gémit dans l'opprobre ou la misère; que quelquefois même elle ne peut demeurer constamment ce qu'elle est et ce qu'elle doit toujours être, que par le sacrifice de ce qu'elle a de plus cher, que par celui de sa vie même; et alors quelle compensation lui reste-t-il? Quelle sanction, quelle force reste-t-il à la

loi? Aucune, s'il n'y a pas une autre vie après celle-ci, et si l'ame n'est pas immortelle. Ici revient ce sentiment de notre immortalité, qui est, comme on l'a si bien dit, la foi de la nature, hautement énoncée par la croyance de tous les hommes, dans tous les lieux et dans tous les temps; dogme fondamental, lié si étroitement à l'attribut essentiel de justice et d'équité qu'on ne peut refuser à l'Être souverainement parfait.

Ainsi tout se concilie, tout s'accorde; et je me voyois soumis à la loi naturelle, à l'empire de la raison, par tout ce qui étoit le plus capable de m'en garantir l'autorité, et de me la faire considérer comme émanée de Dieu même. Je ne lui opposai point de vains subterfuges pour tâcher de m'y soustraire; je ne m'attachai plus qu'à en developper tous les préceptes,

qu'à en étudier toutes les conséquences. Je sentis toute la vérité de cet axiome moral : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même ;* et dans une société de quelques philosophes, tels que je croyois l'être moi-même, je m'en expliquai un jour de la manière la plus forte et la plus précise, sur un article très-délicat à toucher, très-propre à gêner nos passions, à les resserrer dans les bornes les plus étroites. Il s'agissoit particulièrement de celle qui attache si fortement un sexe à l'autre, et qu'on se croit toujours en droit de satisfaire dès qu'on en éprouve les saillies. Il faut avouer du moins, leur disois-je, que la loi naturelle que vous faites, ainsi que moi, profession de suivre, ne nous permet pas d'enlever à un homme l'épouse qui lui est chère; de porter le trouble, le désordre, le

déshonneur dans une famille, en séduisant l'innocence d'une jeune personne qui n'aperçoit pas toutes les suites, si funestes pour elle, de l'amour que nous voulons lui inspirer, et de la liaison irrégulière que nous voulons lui faire contracter. Je sais que les passions ne raisonnent pas; mais n'est-ce pas une raison de plus pour ne pas nous laisser subjuguer par les passions? Ces réflexions n'étoient que trop vraies; on le sentoit; mais on crut faire assez, pour en éluder la force, que de les traiter de capucinades et de scrupules; et l'un d'entre nous finit par pirouetter sur le talon. Je n'en tins pas moins à mes principes; je devins, de jour en jour, un partisan plus zélé de la loi naturelle, et elle réveilla plus que jamais, en moi, cet esprit de droiture et cet amour de la vérité, pour laquelle notre entendement a été

fait, comme notre volonté l'a été pour le bonheur.

C'est à cette époque qu'il plut au Dieu de toute vérité de me donner de nouvelles lumières auxquelles je dois tout le charme de ma vie, et tout l'espoir de mon entière félicité. J'avois, comme je l'ai dit, une mère tendre et remplie de piété; elle gémissoit de me voir depuis bien du temps, surtout depuis la mort de mon père, et quoique bien jeune encore puisque je n'avais pas atteint ma vingtième année, aussi éloigné que je l'étois de la religion dans laquelle j'avois été élevé, et que je traitois sans façon devant elle de superstition, toutes les fois que je la voyois; elle ne cessoit d'adresser au Seigneur, dans l'amertume de son cœur, les prières les plus ferventes pour qu'il daignât m'éclairer. Elle avoit confié sa peine à M. d'Jerval, conseil-

ler au parlement, qui lui demanda un jour, si je croyois à la loi naturelle : depuis quelque temps, lui répondit ma mère. C'est un pas, lui répartit M. d'Jerval, qu'il a fait vers la vérité : la loi naturelle et la religion révélée sont deux sœurs, dont l'une, quand on a le cœur droit, mène aisément à l'autre. Engagez-le à venir me voir, comme il y est venu quelquefois, et à consentir que je lui fasse faire connoissance avec un de mes amis, l'abbé Le Gros, chanoine de la Sainte-Chapelle, qui demeure près de moi dans la cour du Palais, homme plein d'esprit, du caractère le plus aimable, doué des connoissances les plus profondes, et qui l'accueillera de manière à lui faire désirer de contracter avec lui la liaison la plus intime : je ne connois personne de plus propre à le faire revenir de toutes

ses

ses préventions contre le christianisme, et à lui en faire sentir tout le prix. Cette proposition me fut faite dans un temps où je vivois habituellement avec deux frères très-aimables, chez lesquels même je demeurois, tous deux chevaliers de Malte, et dont l'un étoit le bailli de Fleury, et l'autre le commandeur. Le premier avoit en tout les mêmes opinions que moi, et lorsque je lui parlai de la visite en question, je fus assez surpris de l'invitation qu'il me fit de me rendre aux désirs de ma mère, en me disant : Que risquez-vous? nous y gagnerons de savoir tout ce qu'ils disent sur cette matière, sauf à nous de nous mettre en garde contre la séduction. Son idée, tout en me faisant rire, me détermina. Je ne peux trop admirer la miséricorde du Seigneur qui me sauva dans cette occasion, des dangers d'une passion

très-vive, le plus grand obstacle à mon retour si je l'eusse écoutée. J'étois épris des charmes de Mlle de M.... et de toutes les grâces de son esprit jointes aux agrémens de sa figure. Presqu'à la veille de la visite importune à laquelle j'avois consenti, me promenant un jour au Palais-Royal, j'y rencontrai un jeune conseiller de ma connoissance, qui alloit souvent chez les parens de Mlle de M.... ; et dans la conversation qui s'entama entre nous, il me parla de cette jeune personne : Vous l'aimez, me dit-il, et elle paroît avoir pour vous les mêmes sentimens que vous avez pour elle ; mais elle a un grand défaut ; elle est très-coquette, et quel fond peut-on faire sur une personne de ce caractère? Après quelques propos sur ce sujet, nous nous quittons, et je m'écarte seul dans une allée, où je pouvois, sans

risquer d'être interrompu, me livrer à toutes mes réflexions. Tel en fut le singulier résultat : Que Mlle de M...., me dis-je à moi-même, soit aussi coquette qu'on la suppose ; qu'elle m'aime exclusivement à tout autre ou feigne de m'aimer ainsi, toute sage et vertueuse que je l'aie toujours trouvée d'ailleurs; si ce qu'on pourra me dire sur la vérité d'une religion que je n'ai regardée jusqu'ici que comme une fable, étoit plus fondé que je ne le pense, je ne voudrois pas laisser entre moi et la vérité un nuage épais qui m'en déroberoit la lumière, ou du moins un sentiment trop passionné pour me permettre de céder à son éclat, lors même que j'en serois frappé. Le plus sûr est donc de rompre toute liaison de ce genre avant que de me prêter à la démarche que je vais faire; et rentré à la maison, j'écrivis sur le

champ à Mlle de M.... une lettre qui ne lui laissoit aucune espérance de me revoir.

Je me rends au jour marqué chez M. d'Jerval, qui me conduit aussitôt chez son ami. Il sortoit de la messe canoniale, et je le trouvai en grande soutane comme je m'y étois attendu. Son air riant et affable, son accueil prévenant, dissipèrent au même instant les idées sombres qu'à la première vue son habit m'avoit fait naître; nous restâmes seuls, et la conversation s'ouvrit par des objets de littérature dont il avoit appris que je faisois presque mon unique occupation. L'esprit et le goût avec lesquels il m'entretint de ces objets sur lesquels je le trouvai parfaitement instruit, me firent passer les momens les plus agréables, et m'inspirèrent tant de confiance que je finis par lui dire que, puisque j'é-

tois venu pour quelque chose de beaucoup plus essentiel, je l'entendrois volontiers sur ce qui concernoit la religion. Je n'entrerai pas dans tous les détails de l'espèce de controverse qui eut lieu entre nous à cet égard, et qui me donna par la suite l'idée du *Comte de Valmont*, dont je parlerai lorsqu'il en sera temps. Ce premier entretien, qui n'étoit que le prélude de ceux qui lui succédèrent à bien des reprises, me remplit de satisfaction, en me laissant croire toutefois que j'échapperois sans peine à toutes les preuves de certitude qu'on prétendoit me donner; et c'est sur ce ton que j'en parlai la première fois au bailli de Fleury lorsque je retournai au logis. Je me retranchai long-temps dans le système que je m'étois fait en faveur de la loi naturelle, m'attachant à établir qu'elle nous suffisoit, et à in-

firmer, autant qu'il étoit en moi, le besoin d'une révélation. Je proposai un jour à mon antagoniste un raisonnement captieux qui pouvoit l'embarrasser, et qui lui fit dire, après de longues discussions : Laissez-moi par écrit votre argument tel que vous me le proposez, et je vous promets d'y répondre la première fois que nous nous verrons. Il voulut bien le transcrire lui-même, et je m'en revins triomphant à la maison. Dès que j'aperçus le bailli : Je le tiens, m'écriai-je, et s'il est de bonne foi, je me flatte de l'amener enfin à penser comme nous. Je lui racontai ce qui s'étoit passé, et quelques jours après j'allai chez l'abbé Le Gros avec la ferme confiance d'y recueillir, pour cette fois, les honneurs et les fruits de ma victoire. Il me reçut sans aucun air d'embarras et avec toute son aménité or-

dinaire. Il reprit mon raisonnement dans toutes ses parties, les discuta toutes avec la plus grande clarté, et en fit évanouir tout le prestige. Il fit plus, il rapprocha toutes les preuves qu'il m'avait données jusque là de la religion révélée, de tous les caractères frappans qui en démontrent la divinité, de l'enchaînement, de la liaison de toutes les parties qui la composent, de l'excellence, de la beauté du christianisme, considéré dans son chef, dans tout ce qui l'avoit annoncé depuis la promesse d'un rédempteur faite à nos premiers pères dès l'origine du monde; de tout ce qui avoit préparé sa venue, de sa doctrine si pure, si sublime et si touchante, de ses exemples, de toutes ses œuvres; de l'établissement de la loi évangélique, de sa propagation, de sa perpétuité malgré les assauts en tout genre qui lui

avoient été livrés. Le tableau qu'il m'offrit, pris dans tout son ensemble, et dans chacune même de ses parties, me frappa d'une lumière si vive qu'il m'eût été impossible, sans mentir à moi-même, de me refuser à son éclat. Je confessai avec franchise qu'il ne me restoit rien de raisonnable à y opposer; je me rendis, et m'estimai heureux d'avouer ma défaite. Mon cher ami, me dit alors M. l'abbé Le Gros, Dieu soit béni! vous voilà donc chrétien dans toute la droiture de votre ame; mais souffrez maintenant que je vous donne deux avis bien essentiels, et que je vous conjure de ne pas oublier. Quelques talens, quelques prétentions, l'espérance de plus grands succès ne suffiroient que trop peut-être pour vous remplir de vous-même; et rien n'est plus contraire à l'esprit de la religion, aux vrais mérites que nous

devons nous efforcer d'acquérir, à nos véritables progrès et à notre vrai bonheur, que cette confiance dans notre esprit, dans nos talens, dans nos propres forces, et cette vaine complaisance en nous-mêmes. Pour corriger et anéantir toute vanité, tout orgueil, souvenez-vous de ces paroles de l'Esprit saint dans une des épîtres de l'apôtre saint Paul : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu; et si vous l'avez-reçu, de quoi vous glorifiez-vous?* Cet avis si sage m'étoit d'autant plus nécessaire que jusque-là, en effet, je m'étois laissé amorcer par les louanges exagérées que quelques gens de lettres, aux suffrages desquels j'attachois trop de prix, avoient prodiguées à de foibles essais, particulièrement dans le genre dramatique, qui, grâce au ciel, n'ont jamais paru, et que le feu a dévorés. On portoit cette

espèce d'engouement jusqu'à me promettre, dans peu d'années, le bâton de maréchal de France des hommes de lettres, c'est-à-dire, l'honneur d'être de l'Académie française. On conçoit aisément jusqu'à quel point un si fol espoir avoit exalté une jeune tête telle que la mienne. Le second avis que ce respectable ecclésiastique joignit au premier, fut celui-ci : Soyez toujours fermement attaché à l'Eglise *catholique, apostolique et romaine;* sans la soumission la plus entière à cette autorité, que Jésus-Christ a établie pour nous servir de guide, et à laquelle il a promis d'être tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, en vain auriez-vous embrassé le christianisme : avec toute l'instabilité de l'esprit humain, avec un esprit naturellement raisonneur, et une imagination ardente, vous ne tarderiez

pas à vous former de nouveaux systèmes, à interpréter la religion à votre manière, selon vos idées et vos penchans, et à altérer plus ou moins la pureté et la simplicité de la foi. Après ce dernier avis, dont j'ai senti plus d'une fois toute l'importance, et après les plus vives expressions de ma reconnoissance, nous nous embrassâmes tendrement. Il mit, en nous quittant, le comble à ses bontés en me donnant un petit précis des preuves les plus frappantes de la religion chrétienne, qu'il avoit fait pour moi. Transporté de joie, je retournai chez le bailli de Fleury, et je m'écriai en l'abordant : Je suis chrétien : après quoi, je lui racontai, comme la dernière fois, tout ce qui s'étoit passé. Vous êtes chrétien, me dit-il ensuite ; et moi aussi : et il m'expliqua sur le champ cette énigme à laquelle je ne pouvois rien

comprendre. Pendant, continua-t-il, que vous aviez des conférences avec l'abbé Le Gros, j'en avois avec le père de Gènes, jésuite, aussi recommandable par ses lumières que par son éminente piété; et il m'a convaincu comme vous l'avez été; il m'a de plus remis aussi un exposé frappant, quoique très-succinct, des preuves de la religion : et ce qu'il y eut ici de bien remarquable pour nous, c'est qu'il sembloit que le père de Gènes et M. l'abbé Le Gros, qui, dans le fait, ne se connoissoient pas, se fussent concertés pour nous offrir un petit traité complet des preuves de la révélation, l'un les ayant prises de l'ancien, et l'autre du nouveau Testament. Le bailli me fit connoître le père de Gènes, et je déposai dans son sein toutes les fautes de ma jeunesse, et tous les égaremens de mon incrédulité.

Je remarquerai ici, comme un effet bien étonnant et bien sensible de la grâce de la conversion, ce qu'elle opéra en un moment sur mon caractère; j'étois emporté, violent dès que quelque chose me contrarioït jusqu'à un certain point; je ne respectois plus rien, pas même ma mère, à qui je devois, sous tous les rapports, le respect le plus profond. Qui le croiroit? je devins tout d'un coup d'une si grande douceur, que M. de Boismêlé, qui fut depuis président de la chambre des comptes de Dijon, et avec lequel j'étois lié de l'amitié la plus étroite, m'appliquoit ces mots, tirés de l'Enéide : *O quantùm mutatus ab illo, qui quondam, etc.* Je n'avois que trop contribué à le rendre incrédule comme moi, et j'eus le bonheur de le ramener à la religion.

Je ne peindrois que foiblement la

paix dont je commençai à jouir, et qui formoit un si grand contraste avec les troubles, les agitations continuelles de mon ame, lorsqu'elle s'étoit livrée toute entière aux fantômes de son imagination, à ses désirs toujours renaissans, à tous les objets, à tous les penchans qui l'entraînoient tour à tour, et ne lui laissoient pas un moment de repos. Avant mon changement je trouvois dans toute la nature des sujets de contradiction, de plaintes et de murmures; dans les hommes, des sources de mécontentement qui m'inspiroient un fonds de misanthropie que je déguisois sous une fausse apparence de gaieté, et qui me faisoit presque haïr le genre humain; dans moi, des vœux toujours contraires, et un conflit d'idées et de sentimens que je ne pouvois accorder; un vide immense que rien ne pouvoit rem-

plir, et qui me rendoit mon existence tellement à charge que, sans cet amour naturel de la vie qui nous y attache comme en dépit de nous, et sans les occupations et les amusemens divers par lesquels je cherchois à m'étourdir, je ne peux dire à quel excès je me serois porté. O merveille de la religion! elle seule me réconcilia avec la nature, avec les hommes, et avec moi-même. Après toutes les extravagances du matérialisme, du pyrrhonisme, du déïsme, j'avois fini, comme je l'ai dit, par croire non-seulement à Dieu, mais à la loi naturelle; et toutefois je ne pensois, depuis cette époque, que très-rarement à lui: convaincu qu'on lui devoit un culte, je croyois faire assez pour le lui rendre, d'avouer son existence; cette conviction ne disoit rien de plus à mon cœur: persuadé qu'il s'occupoit de nous, je ne m'oc-

cupois point de lui, je ne le priois pas; et quel est l'homme un peu vrai, qui oseroit dire que, dans une situation d'esprit et une simple croyance telle que la mienne, il se soit conduit d'une toute autre manière?

Maintenant je sentois vivement tout ce que Dieu avoit fait pour moi : pénétré du besoin que j'avois de ses lumières et de ses grâces, je ne cessois d'implorer son secours; la prière étoit pour moi l'exercice le plus doux; et j'unissois avec joie mon hommage à celui des vrais fidèles dans le culte public qu'ils lui rendoient. N'ayant d'autre désir que celui de réparer mes offenses, de connoître et d'accomplir la volonté de Dieu à mon égard, il daigna exaucer mes vœux et mes prières; il me fit concevoir qu'un des plus sûrs moyens de m'acquitter, autant que je le pourrois envers lui, seroit

de me consacrer tout entier à son service, et de devenir, tout indigne que j'en étois, l'organe de la vérité, après l'avoir été si long-temps du mensonge. M. l'abbé Le Gros et le père de Gènes, aux conseils desquels je devois le plus de déférence, ayant approuvé mes vues, je pris sur moi de dire un jour au bailli de Fleury et au commandeur, que quelque douceur que je goûtasse dans leur société, et quelque attachement que j'eusse pour eux, je les priois de permettre que je les quittasse pour entrer au séminaire. Malgré la peine que cette résolution si inattendue leur fit éprouver, ils ne purent se refuser à mes instances, et j'entrai au séminaire Saint-Nicolas. J'y pris, selon l'usage, un confesseur dans la maison, et mon choix tomba sur M. Bégille, le supérieur même du séminaire, qui est mort quelques années après en odeur de sainteté.

L'état dans lequel je venois d'entrer par la tonsure, et les ordres-mineurs que je ne tardai pas à recevoir, le genre de vie que je menois, les pensées qui m'occupoient sans cesse, me pénétroient toujours plus profondément des plus tendres et des plus vifs sentimens de reconnoissance envers mon Dieu; ils se manifestoient malgré moi par mes larmes dans tous les exercices publics de religion qui avoient lieu, principalement dans l'église de Saint-Nicolas, où nous faisions l'office de la paroisse; larmes si douces quand c'est la gratitude, la contrition et l'amour qui les font couler! Mais ce n'étoit rien en comparaison de ce que j'éprouvois, soit à la sainte table lorsqu'il m'étoit permis d'en approcher, ce qui arrivoit assez fréquemment, soit à l'heure de nos récréations, que j'allois passer habi-

tuellement dans une tribune qui donnoit sur la chapelle de la communion où étoit le Saint-Sacrement. Alors quelles délices, quels ravissemens, qui me faisoient dire souvent ce que j'ignorois qu'un saint apôtre des derniers siècles eût dit avant moi : *C'est assez Seigneur, c'est assez;* tant il devenoit impossible à la partie corporelle de mon être de soutenir ces ravissemens de l'ame à laquelle elle étoit unie; et puis, je me disois quelquefois : Si cet état durroit toujours, ce seroient les joies du paradis; mais non, reprenois-je aussitôt, ce n'est là qu'une goutte de ces torrens de délices dont Dieu inonde ses saints dans la jouissance, si pleine et si entière, qu'ils ont de lui-même. Ces extases, ces larmes qui sont le lait des enfans, dont il plaît au Seigneur d'abreuver, dans les premiers temps de

leur conversion, les plus grands pécheurs qui reviennent à lui, ne devoient pas durer toujours; il leur donne ensuite une nourriture plus forte et plus capable de leur laisser quelque mérite, au milieu des travaux, des contrariétés et des épreuves dont cette vie est semée; et toutefois il les rend heureux autant qu'on peut l'être ici-bas. Ce genre de bonheur dont elle est susceptible, la vraie foi l'a rendu tellement habituel pour moi, que, dans le désir extrême que j'ai toujours eu depuis du bonheur de mes semblables, j'ai cru, dans la sincérité de mon cœur, ne pouvoir leur en souhaiter de plus grand que celui que j'ai trouvé, ainsi que bien d'autres dont je ferai mention par la suite, au sein de la religion.

A la fin de mon année de séminaire, je reçus le sous-diaconat. Je n'as-

pirois qu'à me lier pour le reste de mes jours à la communauté des prêtres de Saint-Nicolas, lorsqu'un événement auquel je ne m'attendois pas vint déconcerter toutes mes mesures, et me soumettre à un tout autre plan de la providence à mon égard. M. le bailli de Fleury venoit d'être élu général des galères de Malte ; l'attachement qu'il avoit conservé pour moi lui fit désirer si ardemment que je le suivisse dans la nouvelle carrière où il alloit entrer, qu'il n'y eut rien qu'il n'employât auprès de M. l'abbé Le Gros, avec lequel il s'étoit lié très-étroitement, et auprès de M. Bégille, mon supérieur et mon directeur, pour qu'ils me déterminassent à entrer dans ses vues et l'accompagner à Malte. Ils m'alléguèrent l'un et l'autre les plus fortes raisons pour vaincre toute la répugnance que j'avois à quitter le sémi-

naire. Le premier me représenta qu'indépendamment de la reconnoissance et de tous les sentimens que je devois au bailli, qui m'avoit rendu de très-grands services, en payant même une partie de ma pension à Saint-Nicolas, je ferois une très-bonne œuvre en l'affermissant de plus en plus dans les heureuses dispositions où il étoit. M. Bégille de son côté, qui m'avoit vu plus d'une fois éprouvé par des scrupules que faisoit naître en moi, non la crainte, mais l'amour, et auxquels je n'avois trouvé d'autres remèdes qu'une parfaite obéissance, me fit observer que si cet état duroit trop long-temps il me nuiroit à moi-même, et deviendroit incompatible avec le saint ministère auquel je me destinois; qu'ainsi le meilleur parti à prendre étoit de sortir de l'espèce de retraite à laquelle je m'étois voué, de me dis-

siper autant qu'il le falloit par les voyages que je serois dans le cas de faire; que d'ailleurs ils étendroient mes connoissances au milieu du monde dont j'allois me rapprocher, et que telle étoit la volonté de Dieu à mon égard. Cet arrêt, prononcé par celui en qui j'avois placé toute ma confiance, et que sa sainteté me rendoit si vénérable, devint pour moi un arrêt du ciel, et je ne pensai plus, d'accord avec ma mère, qu'on avoit aisément persuadée sur cet article, qu'aux préparatifs de mon voyage.

M. de Fleury désiroit que je prisse les devans, que je parcourusse les provinces méridionales de la France, que je passasse de là en Italie, que je m'y arrêtasse quelque temps pour y bien apprendre l'italien, que les chevaliers de Malte parloient le plus communément dans leur île, et qu'enfin je le

rejoignisse à Gênes, où il devoit se rendre au bout de quelques mois.

Heureusement pour moi, M. de Boismêlé, cet ami dont j'ai déjà parlé, et que rien ne lioit alors, souhaita de voir les mêmes contrées de la France que j'allois parcourir, et de m'accompagner jusqu'à Rome. Notre dessein s'effectua sans que nous eussions couru le moindre danger, si ce n'est qu'en passant les Alpes, portés, comme on l'étoit ordinairement, sur une espèce de fauteuil, par des hommes accoutumés à grimper sur ces hautes montagnes, et me voyant arrivé au sommet et à une sorte de pelouse sur laquelle je croyois ne courir aucun risque à descendre de cette sorte de voiture pour faire à pied un peu d'exercice, je m'aperçus bientôt que ce qui m'avoit paru presque uni, par comparaison, avoit encore assez de pente pour

pour m'entraîner ; je n'eus pas fait une centaine de pas que ma marche devint, malgré moi, si précipitée et si rapide que, sans un buisson qui se rencontra heureusement et qui m'arrêta, j'allois faire en peu de minutes, jusqu'au bas des monts, une chute qui m'eût coûté la vie. Les porteurs n'étant pas éloignés, je me remis sur le fauteuil, et je bénis cette providence qui, dans une foule d'autres événemens de différens genres, m'a préservé des plus grands malheurs. Arrivés dans la plus belle contrée de l'Europe, nous en admirâmes toutes les beautés et toutes les richesses, surtout dans cette ancienne capitale du monde païen, le centre de l'idolâtrie, devenue le siège du successeur de saint Pierre, et la capitale du monde chrétien.

M. de Boismêlé retourna en France

quelque temps après, et j'allai joindre M. de Fleury, à Gênes, d'où nous passâmes à Malte, où il se fit honneur, soit dans l'île, par la manière noble et généreuse dont il s'y comporta, soit dans ses courses maritimes, par les prises considérables qu'il fit sur les corsaires qui infestoient la Méditerranée. Nous y restâmes plus que le temps de son généralat, dont la durée étoit de deux ans. Je reçus de l'évêque de Malte le diaconat et la prêtrise, et n'ayant point quitté l'île depuis notre arrivée, j'y travaillai sans interruption à un très-grand ouvrage, à l'aide d'une bibliothèque considérable qu'y possédoit M. le chevalier Le Jay, et où je trouvai tous les livres qui pouvoient me convenir. Je l'intitulai: *Essai sur les vrais principes relativement à nos connoissances les plus importantes.* J'y suivis, autant que je le

pus, une marche géométrique, dans des matières si vastes; et les principes y étoient si étroitement liés les uns aux autres, que je ne perdois jamais de vue la chaîne qui les unissoit. Un secrétaire de M. de Fleury, qui transcrivoit mon manuscrit, m'en fit deux copies, l'une en petit format, l'autre en plus gros caractères, et dans un format un peu plus grand que l'in-4°.; chacune de ces copies étoit en sept volumes, mais peu considérables par leur épaisseur. L'ouvrage étoit loin encore d'être fini à notre départ, et je dirai par la suite ce qui fut cause que j'en entrepris un autre qui le renfermoit en partie, quoique d'une nature toute différente, et sur un tout autre plan.

Nous visitâmes à notre retour la Sicile, la Calabre; je vis Rome et l'Italie une seconde fois. Je n'entre dans aucuns détails sur les lieux que j'ai par-

courus, ces mémoires n'ayant pour objet que de me rappeler les principaux événemens de ma vie dans l'ordre de cette providence à laquelle je me sens si redevable par tout ce qu'elle a fait pour mon salut, pour mon bonheur, et pour me rendre utile, autant qu'il a été en moi, aux autres et à moi-même.

J'aspirois au terme de nos voyages, dans le dessein de me livrer tout entier à l'exercice du saint ministère. De retour à Paris, M. de Fleury, malgré notre attachement réciproque, ne put se refuser à mes vues, ni rien exiger au-delà de ce que j'avois fait pour lui. Je me réunis à ma mère, à une sœur moins âgée que moi de deux ans, à un jeune frère dont je me rendis comme l'instituteur dans les études qu'on lui faisoit faire; mais surtout avec le conseil de M. l'abbé Le Gros,

et de ceux qui me servoient de guides. J'entrai dans le clergé de la paroisse sur laquelle nous demeurions; j'y fis des catéchismes, des prônes; je me livrai au-dehors à la prédication; et lorsque j'eus atteint à-peu-près ma trente-deuxième année, je me trouvai engagé insensiblement dans la carrière la plus difficile, mais où l'on peut faire le plus de bien, celle de la conduite des ames. Mes anciens scrupules s'étoient dissipés en voyageant, comme M. Bégille me l'avoit prédit; et le souvenir qui m'en restoit ne me servit qu'à en guérir les autres ou à les en préserver. Je dois particulièrement observer ici, d'après l'épreuve que j'en ai faite, combien, dans toutes les fonctions, est non-seulement utile, mais nécessaire, l'usage habituel de l'oraison, que rien n'est capable de suppléer, et qui, au milieu des plus

grands travaux, lorsqu'elle est faite comme elle doit l'être, ne nous laisse jamais regretter, par les fruits qu'on en retire, le temps qu'on a pu y donner. C'est au séminaire que je m'y étois formé, ainsi qu'à d'autres pratiques également propres à nourrir la piété, telles que l'examen de prévoyance le matin, et celui de conscience le soir; examens dont un sage païen, Socrate lui-même, disoit avec tant de raison : *qu'une vie sans examen n'est pas une vie;* et que Pythagore recommandoit si expressément à ses nombreux disciples, exigeant même qu'ils en fissent trois par jour, et de plus qu'ils se demandassent à eux-mêmes lorsqu'ils rentroient chez eux : *Où as-tu été, qu'as-tu dit, qu'as-tu fait?* Ces exercices de l'oraison et de l'examen peuvent se faire beaucoup plus exactement qu'on ne pense, lors-

qu'on y apporte une volonté ferme et constante; et rien ne me l'a mieux prouvé que la facilité que j'ai toujours rencontrée à remplir ce devoir dans des voyages qui s'étoient faits sur terre et sur mer, jour et nuit quelquefois, et par toutes sortes de voitures publiques et particulières. Je ne dois pas omettre une pratique qui m'a été d'un grand secours pour former à la vertu des personnes de tout âge, et les jeunes personnes surtout, que j'ai eu à conduire; elle consiste dans la pratique fréquente et journalière des actes de renoncement à soi-même. Ce n'est que par l'exercice, par des actes réitérés que l'habitude de la vertu s'acquiert, et que nous corrigeons les défauts qui sont en nous : rien n'est donc plus essentiel que de former la jeunesse et de l'habituer à se vaincre elle-même, soit pour faire le bien lors même qu'il

nous coûte, soit pour surmonter les foiblesses et éviter les fautes auxquelles nous nous sentons le plus entraînés par nos goûts et nos penchans. Il faut, en conséquence, se prescrire, ainsi qu'à ceux qu'on dirige, un certain nombre, dans la matinée comme dans l'après-midi, de ces actes d'abnégation de notre propre volonté, en les faisant porter principalement sur ce qui nous importe le plus, sur tout ce qui est le plus dans l'ordre de nos occupations ou de nos devoirs, dès que l'occasion de ces actes se présente; ou, si elle ne se présentoit pas, en nous renonçant sur des choses même indifférentes de leur nature; ce qui a toujours pour nous un très-grand avantage, celui de tenir, si je peux ainsi parler, notre ame en haleine, et toujours prête à de plus grands efforts, à de plus grands combats, toutes

les fois qu'ils nous deviendront nécessaires. Par combien d'exercices pénibles les athlètes, dont l'apôtre des nations nous propose l'exemple, ne travailloient-ils pas à se mettre en état de remporter le prix de la victoire? et toutefois ce prix n'étoit, comme il l'observe, qu'une couronne corruptible, tandis que Dieu offre à la vertu une couronne immortelle, une gloire et un bonheur qu'elle ne perdra jamais.

M. de Beaumont, archevêque de Paris, souhaita que je fusse vicaire dans une paroisse de Paris, celle de Saint-Méri, dont le curé me désiroit, ayant fait son séminaire avec moi. J'y trouvai un surcroît considérable d'occupations et de travail. Il falloit que j'y prônasse tous les quinze jours; j'y portois souvent les sacremens aux malades; j'étois surchargé de confessions; je prêchois des octaves, des avents,

des carêmes dans d'autres églises ; et cependant, malgré l'assiduité au confessionnal, la composition des sermons et des prônes, que je faisois dans le genre des homélies, autant que je le pouvois, il me restoit encore assez de temps pour penser à quelque autre ouvrage. Je regrettois de n'avoir pas terminé celui que j'avois commencé à Malte ; mais il eût de nouveau exigé de moi, si j'eusse voulu le continuer, l'étude la plus profonde et l'attention la plus suivie. Jugeant d'ailleurs qu'il seroit fort peu d'usage pour les gens du monde et le commun des lecteurs, auquel je désirois le plus d'être utile, je conçus le plan d'un ouvrage qui renfermât, sous une autre forme, les principales vérités que j'avois traitées presque géométriquement dans le premier ; qui fût, relativement à tous les faux systèmes que je m'étois faits,

comme l'histoire de mes propres égaremens, et celle en même temps de mon retour à la vérité; qui, sous un cadre intéressant, réunît l'utile à l'agréable, et qui, écrit dans la forme épistolaire, me laissât plus libre de le quitter et d'y revenir, selon le plus ou moins de loisir que je pourrois avoir. C'est celui que j'ai publié sous le titre de *Comte de Valmont*, ou *les Égaremens de la raison*. Il n'en parut d'abord que trois volumes, qui, depuis, ont été portés jusqu'à cinq, et auxquels même j'ai ajouté, dans la onzième édition, un dernier volume séparé, intitulé la *Théorie du bonheur*. Dieu a daigné répandre sa bénédiction sur ce livre, dont la douzième édition a paru au moment où j'écrivois ces Mémoires, et qui m'a procuré les plus douces consolations par la conversion d'une quantité d'incrédules.

Je travaillois aux premiers volumes, lorsque M. de Beaumont jeta les yeux sur moi pour satisfaire à la demande que lui avoit fait faire l'impératrice Marie-Thérèse, qui, sachant qu'il y avoit à Vienne un grand nombre de Français, désiroit avoir de sa main un ecclésiastique qui pût leur servir de pasteur, et qui pût aussi prêcher en français devant elle, et dans sa chapelle, toutes les fois qu'elle le souhaiteroit. On me promettoit de me renvoyer en France avec la jeune princesse sa fille, lorsqu'elle seroit en âge de venir y épouser M. le Dauphin, selon les conventions réciproques qui en avoient été faites entre l'impératrice et Louis XV. Je suppliai M. l'archevêque de me laisser vivre loin des cours, simple vicaire de paroisse; et j'appuyai d'ailleurs mon refus sur l'ouvrage que j'avois entrepris pour la dé-

fense de la religion, et que je serois forcé de discontinuer. M. l'archevêque de Tours, depuis archevêque de Cambrai, frère de M. le bailli de Fleury, du duc de Fleury et du commandeur, m'avoit fortifié dans ma résolution, dès qu'il avoit appris les instances que l'on faisoit pour m'engager à passer à Vienne, en m'envoyant un jésuite qui y avoit été, et qui m'instruisit en détail de toutes les contradictions que j'éprouverois pour faire le bien que l'on me flattoit de pouvoir y opérer. Ce fut avec beaucoup de peine que M. de Beaumont me vit persister dans mon refus; et il prit même la chose si vivement, qu'après un nouvel entretien que j'eus avec lui, en présence de l'archevêque de Tours, celui-ci dit à son frère, en jouant sur les mots, que M. l'archevêque de Paris m'avoit fait *une vraie querelle d'Allemand.*

Renfermé dans mes occupations et mes travaux habituels, ils se multiplièrent au point que, mes forces n'y pouvant suffire, j'essuyai une maladie assez sérieuse, pendant laquelle M. de Fleury et M. l'abbé Le Gros, craignant qu'à la fin je ne succombasse sous le poids de mon ministère, sollicitèrent pour moi, auprès de M. l'archevêque, un des canonicats de Saint-Louis du Louvre, auxquels il nommoit, et qu'ils obtinrent sans difficulté. J'en reçus la nouvelle dans les premiers jours de ma convalescence, dont j'allai passer tout le temps à la maison de campagne de cet ami essentiel, que je regardois comme mon père, puisque c'est à lui que j'avois dû mon salut et ma conversion. A peine fus-je rétabli, que je pris possession de mon canonicat.

J'avois perdu, depuis plusieurs années, mon jeune frère, qui donnoit

les plus belles espérances, qui jouissoit de la santé la plus florissante, et qui, vers sa seizième année, étoit mort, en très-peu d'heures, d'un coup de sang. Dans les derniers temps de mon vicariat, j'avois fait une perte plus sensible encore, celle de ma mère : il ne me restoit qu'une sœur, qui avoit renoncé depuis long-temps au mariage pour passer avec moi le reste de ses jours, et qui fait encore aujourd'hui l'une des plus grandes douceurs de ma vie. Je pris un domestique, jeune encore, mais que je formai, et qui, s'étant marié depuis, compose avec sa femme, dont il n'a point eu d'enfans, toute notre maison, dont l'intérieur ne respire que le contentement, l'union, la paix et l'attachement réciproque. Quelques années après que j'eus été fait chanoine de Saint-Louis du Louvre, j'eus le plaisir inespéré

de voir mon cher abbé Le Gros devenir, par une permutation de bénéfices à laquelle j'eus quelque part, doyen de notre chapitre, ce qui en étoit la première dignité. Nos vacances se passoient ensemble à sa campagne; il y avoit avec lui sa nièce, qui étoit, pour ma sœur et pour moi, comme une seconde sœur, ainsi que son oncle étoit pour moi un père, avant même qu'il eût été un ami. Mes fonctions de chanoine, en me donnant plus d'aisance et de repos, ne m'empêchoient pas de continuer les plus importantes fonctions de mon ministère, ainsi que mon travail accoutumé. J'ajoutai alors deux volumes au *Comte de Valmont*, qui n'en avoit que trois dans la première édition.

Mes liaisons avec plusieurs gens de lettres qui avoient publié de très-bons ouvrages pour la religion, nous firent

naître l'idée de nous rassembler, chaque semaine, chez l'un d'entre eux, l'abbé Pey, chanoine de Notre-Dame. Je dois compter parmi les plus distingués de ces écrivains, M. l'abbé Pey lui-même, qui a passé dans les pays étrangers, où la révolution l'a forcé d'émigrer; M. l'abbé Duvoisin, aujourd'hui évêque de Nantes, dont on a réimprimé, il n'y a pas long-temps, la *Démonstration évangélique;* l'abbé de Crillon, qui donna de son côté un très-bon ouvrage sous ce titre, *Mémoires du Baron de ***, grand-chambellan de l'Empire;* l'abbé Guénée, auteur des *Lettres de quelques Juifs portugais à Voltaire*, dans lesquelles il réfutoit toutes les fausses assertions et les objections futiles de ce coryphée de la philosophie moderne contre le christianisme. Cet ouvrage, qui est un vrai chef-d'œuvre dans son

genre, pour le fond comme pour la diction, et pour le sel attique dont il est partout assaisonné, est, de toutes les réponses qu'on a faites à Voltaire, de tous les écrits dirigés contre lui, celui qui a fait le plus souffrir son orgueil, et qui lui a fait passer le plus de mauvaises nuits. Il s'étoit laissé surprendre d'abord par le titre, et, croyant que ces Lettres étoient réellement de quelques Juifs, il avoit fait les plus grandes perquisitions pour s'assurer de la vérité du fait; mais, ayant su enfin quel en étoit l'auteur, il fit imprimer une petite brochure qu'il lui adressa, et que l'abbé Guénée m'apporta un jour en venant dîner avec moi. « Lisez cet écrit, me dit-il; vous serez bien surpris d'y voir Voltaire se mettre à mes genoux et me demander grâce, se plaindre de ce qu'il appelle mon persiflage, et du peu de ménagemens

que je garde envers un homme tel que lui, qui est sur le bord de sa tombe, et dont je devrois au moins respecter la vieillesse. N'est-il pas bien en droit de demander des ménagemens, lui qui n'en a jamais gardé aucuns, et qui n'a rien respecté de ce qu'il y a de plus sacré »? Ce qu'il y a, au reste, de plus singulier, c'est que ce même homme, qui, sensible à l'excès aux moindres critiques, ne s'étoit vengé jusque-là de celles qu'il avoit essuyées, qu'en y répondant par les injures les plus grossières, ne s'est rien permis de semblable à l'égard de M. l'abbé Guénée.

A la petite société littéraire dont je viens de parler, se joignirent ensuite des philosophes convertis, tels que le prince de Wirtemberg, celui qui étoit alors lieutenant-général des armées du roi; le comte d'Autrai, qui étoit de la

famille des Crillon, et qui, auteur lui-même, avoit publié, depuis sa conversion, quelques lettres ingénieuses à Voltaire ; le chevalier d'Angard, ancien capitaine de vaisseau, plein d'esprit et de goût, etc., et qui tous, sans exception, ainsi que tous ceux que j'ai connus par la suite, revenus, comme les premiers, des égaremens de la fausse philosophie, avouoient avec le même sentiment de reconnoissance dont j'étois pénétré, qu'ils n'avoient commencé à être heureux que du moment où ils avoient été rappelés à la foi.

Une personne fort attachée à la mémoire de M. le Dauphin, ayant proposé un prix considérable pour celui qui feroit l'éloge le plus digne de ce prince si recommandable par ses lumières et par ses vertus, pria l'archevêque de Paris de lui indiquer des

juges aux suffrages desquels elle pût s'en rapporter. M. de Beaumont jeta les yeux sur la société dont j'étois membre. De tous les discours qui lui furent remis, elle n'en trouva aucun qui pût être comparé à celui de M. l'abbé de Boulogne, aujourd'hui évêque de Troie; et elle me chargea d'en faire le rapport au respectable prélat. J'avoue qu'il m'a toujours été bien doux de penser que j'avois pu contribuer, pour ma part, à la justice qu'on avoit rendue, dès son premier essai, à l'estimable auteur qui s'est si fort distingué ensuite, dans les chaires chrétiennes, par son éloquence pleine tout à la fois de douceur et d'énergie, et dans ses *Mélanges philosophiques et littéraires*, par son goût, son imagination, la pureté de son style, la justesse de sa critique et la sagesse de ses réflexions.

La société réunie chez M. l'abbé Pey ayant acquis une sorte de réputation, l'abbé de Crillon forma le projet de la faire ériger, par le gouvernement, en académie royale, sous le titre d'*Académie morale et religieuse*. Il obtint, par l'influence que lui donnoient à la cour son nom, sa famille et ses talens, que Monsieur, frère du roi, consentît à s'en déclarer le protecteur. On n'attendoit plus que le moment où l'affaire seroit consommée; on en étoit même au point que l'abbé de Crillon me mena un jour aux Tuileries, où il se fit donner les clefs de la salle qu'on lui avoit accordée pour tenir nos séances; déjà même il avoit préparé en conséquence le discours qu'il s'étoit chargé de prononcer à leur ouverture, lorsque toutes ses espérances furent anéanties par les obstacles que le garde des sceaux,

M. de Miroménil, apporta à leur accomplissement. « Votre altesse, dit-il à Monsieur, a-t-elle bien pesé dans sa sagesse tous les inconvéniens qu'entraîne l'institution de cette nouvelle académie, dont le titre seul va effaroucher toutes les autres, et deviendra une semence de troubles et de discordes ? La Sorbonne elle-même jettera les hauts cris, et se plaindra, à juste titre, qu'on empiète sur ses droits. Je ne vois ici, de toute part, qu'une lutte dangereuse et des querelles interminables ». Cette idée, présentée avec art et sous des couleurs apparentes, effraya le prince, et suffit pour le déterminer à laisser les choses dans l'état où elles étoient avant qu'il y prît quelque intérêt.

Les systèmes philosophiques prenant faveur de jour en jour, et n'ayant aucun contrepoids qui pût en balancer

l'influence, amenèrent par degrés l'étonnante et funeste révolution dont nous avons été les témoins, et qui a fait tant de victimes. Il eût été à souhaiter qu'une plume exercée nous eût donné *les Leçons de la Révolution*, considérée dans ses causes et dans ses effets. Elle en offre de bien frappantes aux rois comme aux sujets, aux grands comme au peuple, à toutes les conditions de la vie, et pour toute la suite des temps. Une providence, juste et bienfaisante tout à la fois, la permit pour nous punir, pour nous éclairer et nous ramener, pour instruire toutes les nations, et leur apprendre ce qui doit résulter nécessairement de l'oubli de tous principes, de l'abandon de toute vérité, pour y subtituer les systèmes et les délires d'une philosophie mensongère, qui, en nous promettant la liberté, l'égalité, la paix

et

et tous les biens, n'enfante que la plus dure et la plus honteuse servitude, que la plus affreuse tyrannie, que les plus cruelles persécutions, que troubles, que discordes, qu'anarchie, et que les plus terribles calamités.

Tous les biens ecclésiastiques furent envahis; nous fûmes dépouillés, mes confrères et moi, de nos canonicats; notre église fut vendue et devint un temple de novateurs; je perdis les pensions qui m'avoient été assignées comme le prix de mes travaux, trop heureux de n'y avoir eu pour fin que la gloire de Dieu et l'utilité de mes semblables. Nous vîmes enfin réduites à un tiers le peu de rentes que nous avions, ma sœur et moi, unique reste de notre patrimoine, le surplus nous ayant été enlevé par une banqueroute. Nous allâmes nous réfugier dans une maison de campagne que j'avois ache-

tée aux environs de Paris, dans des temps plus heureux, et que nous habitons encore; et la providence, qui ne m'a jamais abandonné, qui, en plus d'une rencontre, ne m'a ôté d'une main que pour me ménager de l'autre de quoi subvenir à mes plus pressans besoins, me fit trouver dans l'amitié la plus délicate, la plus généreuse et la plus constante, les ressources qui, pour le moment, m'étoient le plus nécessaires. La mort nous a enlevé par la suite cette amie si respectable, si vertueuse, et qui nous étoit si chère; et mon cœur ne me permettra jamais d'oublier ce que j'ai dû à ses bienfaits.

Par les suites de la révolution j'étois réservé à une nouvelle épreuve; il vint un temps où tout culte fut aboli, où c'étoit un crime de donner quelque signe de christianisme, où il n'étoit plus permis de reconnoître et

d'adorer d'autre divinité que la déesse de la raison, cette raison devenue aussi folle et aussi extravagante qu'elle avoit pu l'être au milieu des plus épaisses ténèbres du paganisme. Je ne pouvois que gémir de si monstrueux égaremens, et offrir à Dieu, chaque jour, dans le plus grand secret, l'adorable sacrifice seul capable d'apaiser sa colère et d'expier tant d'offenses. On guetta avec tant de soin l'heure prématurée que j'y consacrois, que des membres du comité révolutionnaire de l'endroit où je résidois vinrent un jour aissaillir la maison, y entrèrent lorsque je ne faisois que commencer la sainte messe, et enfoncèrent la porte du sallon où je la disois. J'en étois aux collectes, et le missel étoit ouvert à l'endroit où étoit l'oraison pour la paix; mais sur l'autre page il y en a une pour le temps

de la guerre, *pro bello*. Ce fut celle-ci que l'on marqua, et le missel, dont j'ai continué à me servir, porte encore la note qu'on y mit alors. On fouilla parmi mes papiers, et l'on n'en tira qu'une lettre écrite en anglais, qu'on y avoit probablement insérée, et qui m'étoit absolument inconnue; lettre très-insignifiante, il est vrai, mais par laquelle du moins on vouloit faire croire que j'avois quelque correspondance en Angleterre, ce qui suffisoit pour me rendre suspect. On joignit cette lettre au paquet que l'on fit de mon calice, de mon missel, que j'ai recouvrés par la suite, et l'on emporta le tout, en me disant de me tenir prêt pour être mené à Paris au comité de sûreté générale, dès qu'on auroit reçu les ordres nécessaires. Rien ne m'eût été plus aisé que de m'évader dans cet intervalle, mais j'étois

assez préparé à tout événement pour n'en pas avoir la moindre velléité. Trois jours après, deux des révolutionnaires qui m'avoient arrêté, fort honnêtes d'ailleurs, vinrent me prendre dans un fiacre, où ils firent mettre les choses dont j'avois besoin. Pendant le trajet je les entretins de quelques traits intéressans que je venois de lire dans les *Novelle morali di Francisco Soave*, pour les distraire, ainsi que moi, de toute autre idée. Arrivés au comité, un de ceux qui m'avoient accompagné fut introduit dans la salle où il étoit assemblé, et au bout de quelque temps il vint m'apporter l'ordre de suivre une des sentinelles dans la prison où elle devoit me mener. Nous sortîmes ensemble, et je fus tout surpris de l'entendre me demander dans laquelle je désirois qu'il me conduisît. A la Bourbe, lui dis-je, où je con-

noissois quelqu'un qui y étoit détenu. C'est trop loin, me répondit-il, et si vous le voulez, je vous menerai beaucoup plus près d'ici, à la maison de Talaru, rue de la Loi, qui étoit auparavant celle de Richelieu, où je peux vous assurer que vous serez très-bien. J'y consentis, et je m'y trouvai en effet en très-bonne compagnie. Nous n'y éprouvâmes tout le temps que j'y passai, qu'une seule peine vraiment sensible. Nous vîmes un jour entrer dans la cour une voiture, et c'étoit M. de Talaru lui-même, qui étoit en prison dans son propre hôtel, que l'on venoit chercher pour le conduire bientôt après à la guillotine. Je m'attendois à chaque instant au même sort, comme homme de lettres et comme auteur du *Comte de Valmont;* et si les choses fussent restées comme elles étoient, bien peu de semaines se se-

roient écoulées sans que je l'eusse partagé; mais dans peu de jours tout changea de face : plusieurs membres de la convention, se voyant menacés eux-mêmes d'une mort prochaine, la prévinrent par celle de Robespierre, qu'ils parvinrent à faire arrêter et exécuter très-promptement, lui, Saint-Just, et quelques autres de ses complices. A peine la nouvelle en fut-elle parvenue dans notre maison d'arrêt, ainsi que dans toutes les autres, qu'elle excita les transports de la joie la plus vive. J'y pris toute la part que j'y devois prendre pour les autres, et non pour moi, qui m'étois flatté de toucher au moment d'une mort précieuse aux yeux du Seigneur par la cause qui me l'avoit procurée. Presque toutes les personnes qui étoient renfermées avec moi à Talaru obtinrent leur liberté sans qu'on parût disposé à me

la rendre, et je vis arriver à leur place une foule de révolutionnaires qui s'étoient distingués par leurs excès et leurs violences. Un soir que plusieurs étoient à table, et que je passois par l'espèce de vestibule où ils prenoient en commun leurs repas, je fus apostrophé par l'un d'entre eux, qui me dit à haute voix : Citoyen! si jamais je vais à confesse, c'est à toi que je veux aller. Je serois trop heureux, lui répondis-je, de vous rendre le service que vous attendriez de moi. J'en ferois bien autant, reprit un autre, si le sac n'étoit trop plein et trop difficile à vider..... Que n'aurois-je pas fait pour le lui rendre facile? Au bout de quelques semaines on rendit libre la maison de Talaru, et on nous transféra à Saint-Lazare. J'y trouvai un respectable supérieur du séminaire Saint-Sulpice, détenu comme moi, et qui,

devenu pour moi un directeur bien précieux et bien cher, me procura tous les secours de la religion par les moyens qu'il avoit su se ménager.

Cependant on travailloit avec la plus grande chaleur à ma délivrance. Ma sœur, qui avoit la liberté de me voir, s'y employoit de toutes ses forces. Cette amie si respectable dont j'ai parlé, M^lle de L...., versoit l'argent à pleines mains pour obtenir ma sortie. Une autre amie, que le ciel m'a conservée et qui fait aujourd'hui, avec ma sœur, le charme de ma vieillesse, employoit avec un zèle infatigable toutes les protections qui pouvoient m'être le plus favorables. Plus anciennement, et dans les temps les plus critiques, cette amie, dont le père et l'oncle ont fondé un hospice qui porte encore leur nom, avoit affronté, quoique d'un naturel très-craintif lorsqu'il

ne s'agit que d'elle-même, les plus grands périls pour m'arracher à la mort dont elle me voyoit menacé. Ici, sans courir les mêmes risques, elle faisoit du moins, de concert avec ma sœur, les démarches les plus pénibles et qui leur faisoient éprouver les plus mauvaises réceptions, et les désagrémens les plus réels. Un jour l'un des grands faiseurs du moment, après leur avoir dit à l'une et à l'autre tout ce que son caractère entier et bourru pouvoit lui dicter, ajouta, en s'adressant à ma sœur : Si ton frère étoit un imbécille, nous te le rendrions; mais il ne l'est pas, et il sera bon qu'il fasse encore quelques mois de séminaire. Il se prolongea en effet; et parmi ceux qui travaillòient sans cesse à y mettre fin, je ne dois pas omettre un ami précieux, le vicomte de V.....

Ce qui me le rend si cher encore,

c'est son heureux retour à la religion, qu'il avoit abjurée pour se livrer, comme je l'avois fait dans ma jeunesse, à tous les égaremens de la moderne philosophie. L'histoire de cette conversion est assez frappante pour que je me permette d'entrer ici dans quelques détails. Son frère, le marquis de V....., toujours fidèle à ses anciens principes, me l'avoit amené à la campagne où je faisois, comme aujourd'hui, mon séjour habituel. Les premiers temps de la révolution l'ayant déterminé à quitter le service, il ne pensoit qu'à jouir de sa liberté et de son entière indépendance. Les visites qu'il me rendoit avec son frère étoient moins une affaire de goût de sa part qu'un acte de complaisance, et lorsque le marquis fut retourné à Paris pour y fixer son domicile, le vicomte cessa de me voir, ce qui dura environ

deux ans. Un jour il se fait annoncer sans dire son nom : comme c'étoit encore, plus que jamais, le temps de la terreur, il s'étoit fait faire une perruque arrangée tout exprès pour le bien déguiser, lui surtout qui avoit toujours porté ses cheveux. Vous ne me reconnoissez pas, me dit-il, en m'abordant : eh bien, vous ne me reconnoîtrez pas plus au moral qu'au physique; je suis V....., et je suis chrétien. Nous nous embrassâmes avec la plus vive effusion de cœur, et l'ayant engagé à dîner à la maison, j'entendis de sa propre bouche toute l'histoire de son changement, qu'il commença en ces termes :

« Après avoir cessé de venir ici » avec mon frère, je m'occupai tout » entier des systèmes que je m'étois » faits, et je m'en formai tous les jours » de nouveaux; aucun d'eux ne me

» paroissoit propre à me satisfaire,
» et mon trouble alloit toujours crois-
» sant. C'en est trop, me dis-je en-
» fin à moi-même; je ne peux sou-
» tenir plus long-temps cet état d'in-
» certitude et d'irrésolution, et il faut
» que j'en sorte, à quelque prix que
» ce soit. Je me mis aussitôt à relire
» de suite les ouvrages les plus accré-
» dités de nos modernes incrédules.
» Quand j'eus fini de les lire, résu-
» mons, me dis-je alors; qu'ai-je trouvé
» dans ces écrits? j'ai vu des hommes
» qui tomboient sans cesse en contra-
» diction avec eux-mêmes; je les ai
» vus se faire chacun une opinion à
» part, modifiée du moins de cent
» manières différentes, et se contre-
» dire les uns les autres; je les ai vus
» attaquer la religion chrétienne plus
» par des sophismes et des sarcasmes
» que par de bonnes raisons; et ce

» qui m'a le plus frappé, c'est que j'ai
» rencontré dans les œuvres d'un assez
» grand nombre d'entre eux, les aveux
» les plus favorables à cette même re-
» ligion pour laquelle ils marquoient
» d'ailleurs tant d'opposition; et voyez
» entre autres, ajouta-t-il, en me re-
» mettant quelques feuilles manus-
» crites que j'ai encore, ceux qui m'ont
» paru les plus importans à recueillir,
» et au bas desquels j'ai écrit l'ou-
» vrage, le volume et la page. Exa-
» minons maintenant ce que disent
» les défenseurs de la religion; j'en
» lus un grand nombre, parmi les-
» quels étoit *le Comte de Valmont*,
» et mes lectures furent si prolongées
» et si assidues, que vous voyez, à
» l'état où sont mes yeux, et à leur es-
» pèce d'inflammation, quelles ont été
» ma constance et mon opiniâtreté :
» à mesure que j'avançois dans cet au-

» tre genre de lecture et d'étude, mon
» esprit se sentoit plus éclairé, plus
» tranquille, et mon cœur plus satis-
» fait; les nuages se dissipèrent; les
» épaisses ténèbres où j'étois plongé
» firent place à un nouveau jour; les
» vérités les plus importantes à mon
» repos et à mon bonheur, sur Dieu,
» son existence, et ses attributs; sur
» ma propre nature, la spiritualité de
» mon ame, sa destinée et son im-
» mortalité; sur la différence intrin-
» sèque du bien et du mal moral, du
» vice et de la vertu; sur l'extrême
» besoin que nous avions de la révé-
» lation; sur les preuves de son au-
» thenticité, sur celles d'une autorité
» infaillible et permanente, seule ca-
» pable de nous fixer; toutes ces vé-
» rités se développoient à mes yeux
» avec la plus vive clarté, se lioient
» l'une à l'autre, et m'offroient le plus

» bel enchaînement et l'ensemble le
» plus parfait; au choc des opinions,
» à l'effervescence et aux écarts de
» l'imagination, au tumulte des pas-
» sions, succédoient le calme et le
» sang-froid de la raison; tout repre-
» noit dans mon esprit un ordre cons-
» tant, une suite invariable; tout se
» coordonnoit, si je peux parler ainsi,
» dans mes pensées, dans mes affec-
» tions et dans ma conduite : con-
» vaincu de la vérité de la religion,
» ce n'est que depuis que je suis chré-
» tien que je suis heureux. Que c'est
» donc avec raison que Montesquieu
» lui-même s'est écrié : Chose admi-
» rable! la religion chrétienne, qui
» semble n'avoir pour objet que la fé-
» licité de l'autre vie, fait encore no-
» tre bonheur dans celle-ci ».

Il est aisé de concevoir jusqu'à quel point ce récit m'intéressa, et quelle

douce union se forma entre deux hommes qui, après avoir éprouvé les mêmes égaremens, les mêmes tourmens, avoient été favorisés par la grâce du Tout-Puissant du même retour. Il n'y eut rien, à l'époque de ma détention, que cet ami n'employât pour la faire cesser; mais ni tous ses soins et ses démarches, ni les sommes que Mlle de L... remettoit entre ses mains pour m'acheter des protections et des suffrages, ne purent prévenir, malgré leur empressement, les heureux succès du zèle que cette autre amie qui me reste faisoit servir, de son côté, à la même fin: ce fut elle qui, par le crédit d'une personne qui avoit conservé beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un homme jouant un grand rôle dans l'administration, réussit la première à m'apporter une *mise en liberté*, et à m'emmener avec elle et avec ma sœur, qui

l'avoit accompagnée. Le lendemain, Mlle de L..... et M. de V..... étoient enfin parvenus à m'en procurer une semblable, qui n'excita pas moins ma reconnoissance que si j'en eusse eu encore besoin.

Rentré dans mes foyers, j'y bénis le Seigneur de ce qu'il n'avoit cessé de faire pour moi, au milieu de tant de traverses et de périls toujours renaissans. Les orages de la révolution n'étoient point entièrement apaisés; mais du moins ils me permirent de trouver dans ma retraite et dans un travail non interrompu, toute la paix dont je pouvois jouir, jusqu'au moment où elle nous fut entièrement rendue par un de ces événemens inopinés qui signalent avec tant d'éclat la puissance de l'Etre-Suprême, l'étendue de ses miséricordes, et les merveilles de sa providence; il lui plut, à la faveur

de l'instrument dont il avoit fait choix, de nous tirer de la captivité à laquelle nous étions réduits, de nous faire jouir de nouveau des trésors inappréciables de la religion qui nous avoit été ravie, de nous rendre vainqueurs de tant de nations conjurées qui n'avoient d'autre objet réel que celui d'envahir nos provinces et de se partager nos dépouilles. Comment se peut-il qu'il y ait des personnes tellement insensibles à de si grands bienfaits, qu'il ne leur arrive pas même de comparer la situation où nous sommes à celle dont nous sommes sortis; les avantages dont nous jouissons à tous les maux que nous avons éprouvés, et à ceux dont nous étions encore menacés par ces déportations qui, en nous enlevant nos biens, nous plongeoient dans la plus affreuse misère, loin du sol qui nous avoit vu naître; et pour

tout dire enfin, ce qui nous a été rendu, à tout ce que la révolution nous avoit fait perdre.

Quant à moi, j'ose me flatter que je ne serai jamais du nombre des ingrats ; je sens vivement le prix de la tranquillité dont Dieu m'a fait jouir, je peux dire même dans tous les instans, depuis qu'il m'a ramené à la véritable lumière. Je viens de célébrer en particulier ses infinies miséricordes à mon égard, et ma plus douce espérance est qu'il daignera les étendre jusque sur cette autre vie à laquelle il m'appelle, par sa grâce et son amour, pour l'y posséder lui-même tout entier, comme mon souverain bien et ma dernière fin. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

FRAGMENT D'UN POËME

INTITULÉ:

DE DIEU

ET DE LA RELIGION.

CHANT PREMIER.

Auguste vérité, je cède à ton empire :
Viens régler mes accens ; sois le dieu qui m'inspire !
Trop long-temps égaré sur les pas de l'erreur,
Je chantois les plaisirs, sans goûter le bonheur.
Abîmé dans le doute, errant parmi des ombres,
Tout me sembloit couvert des voiles les plus sombres :
J'accusois les destins ; je déplorois mon sort :
Partout s'offroient à moi le silence et la mort.
En vain un nouveau jour éclairoit la nature,
Il lui rendoit en vain sa brillante parure ;
Sur ce riche tableau, c'étoit trop d'un regard :
Mon œil n'y démêloit que les jeux du hasard.
Au monde j'assignois, pour sa cause première,
Un mouvement confus, débrouillant la matière.
Enchaîné par ces mots, *hasard*, *fatalité*,

Je pliois sous le joug de la *nécessité*.
Indigné de mes fers, pour me rendre à moi-même
Plus souvent j'enfantois système sur système;
Incertain, je niois, j'affirmois tour à tour;
Aux rêves de la nuit succédoient ceux du jour.
Ainsi s'est écoulé le printemps de ma vie,
Dans les noires vapeurs de la philosophie.
J'y mêlois cependant et les ris et les jeux,
Et les folles amours, et n'étois point heureux.
Un sentiment secret, un reste de droiture,
De tant d'illusions confondant l'imposture,
Me forçoient de rougir d'un doute universel,
D'un monde fortuit ou d'un monde éternel,
Honteux de mes écarts, j'en démêlois la source
Ils n'étoient, en effet, que la triste ressource
D'un esprit orgueilleux et d'un cœur corrompu;
Dès que j'en fis l'aveu, le charme fut rompu.
Cette force d'esprit dont je me faisois gloire,
Sans rien approfondir, tout fier de ne rien croire;
Ces viles passions dont j'étois combattu,
Qui ne vouloient ni frein, ni règle, ni vertu,
Ne me parurent plus qu'une extrême foiblesse,
L'excès de la folie en prônant la sagesse.
Aimable vérité dont j'étouffois la voix,
Alors je t'invoquai pour la première fois.
Les yeux baignés de pleurs, implorant ta lumière,

En ces mots je t'offris l'encens de ma prière :
« Fille du ciel, objet de mes plus tendres vœux,
» Perce-moi de tes traits, brûle-moi de tes feux ;
» De tes chastes rayons fais briller dans mon ame
» L'éternelle clarté ; que ton amour m'enflamme ;
» Que ta seule recherche ait pour moi des attraits :
» Au vrai seul sont liés mes plus chers intérêts.
» Eh ! que peuvent m'offrir l'erreur et le mensonge ?
» De trompeuses douceurs, comme les offre un songe,
» Qui flattant notre espoir dans les bras du sommeil,
» Nous remplit de regrets à l'instant du réveil.
» Parle donc ; et sortant de cette nuit profonde
» Où je me suis plongé, je vole au bout du monde,
» Prêt à t'immoler tout, à ne rien réserver,
» Si c'est là seulement que je peux te trouver ».
A peine ai-je parlé, que le doute s'efface,
Et de l'épaisse nuit l'obscurité fait place
A l'éclat d'un beau jour, d'un jour tranquille et pur,
Tel que l'astre brillant sur un ciel tout d'azur
Le promet aux mortels. Je sens, je veux, je pense ;
Pourrois-je encor douter de ma propre existence ?
Ce doute extravagant la prouve et m'en répond.
Douter c'est exister. Demandez au Japon,
Dans la brûlante Afrique, au nord de la Scythie,
Si le tout est plus grand que ne l'est sa partie :
Sur un semblable point sera-t-on partagé ?

L'*évidence* elle-même est-elle un préjugé ?
Qu'à grands frais, vers le pôle, on mesure la terre;
Qu'à Paris, à Pékin, le géomètre opère ;
Quel que soit, de concert, l'objet de leurs travaux,
Partout de leurs calculs les produits sont égaux.
Une saine critique, un sens droit, et l'étude,
D'une foule de faits prouvent la certitude :
Niera-t-on que César ait vaincu son rival ?
Qu'avant lui Scipion ait défait Annibal ?
La simple *vraisemblance* offre aussi sa lumière;
Au défaut d'un grand jour son flambeau nous éclaire ;
Elle aide, elle affermit nos pas mal assurés,
Et de sa force même on compte les degrés.
Non, l'homme n'est pas fait pour vivre dans le doute;
Quelquefois il s'arrête, incertain dans sa route ;
Il pèse, il examine avant que de juger,
Et par là de l'erreur évite le danger.
Douter quand il le faut, c'est la raison du sage;
Mais douter sans raison, du fou c'est le partage.
S'il doute et s'il agit, quel contraste choquant !
Oseroit-il agir, s'il étoit conséquent ?
Ah ! d'un doute absolu se faire un vain système,
C'est vouloir nous tromper, et mentir à soi-même.
Le seul repos de l'ame est dans la vérité ;
Elle est son élément et sa félicité ;
Elle ouvre à ses désirs la plus vaste carrière :

Et

Et quel mortel pourroit la fournir toute entière!
Entrons-y cependant, soutenus par l'espoir
D'apprendre à nous connoître, et non de tout savoir.
J'existe : mais à qui dois-je mon existence ?
L'ai-je puisée en moi ? tient-elle à mon essence ?
Muable, dépendant, je peux perdre, acquérir ;
Je désire de vivre, et finis par mourir.
De tout ce que je suis, rien n'est donc nécessaire.
Tout, d'un être emprunté porte le caractère :
Je vois sur chaque objet gravés ces mêmes traits,
Changement, dépendance ou de cause ou d'effets.
Il me faut un principe existant par lui-même,
Sans lui, rien ne seroit ; sans cet Être suprême,
Nul être n'est possible ; et sans l'Être éternel
Rien n'eût pu commencer. Principe universel,
Source unique de vie, il est seul nécessaire ;
Lui seul suffit à tout. Quel éclat de lumière !
Et quel nouvel essor prend ici ma raison !
Elle plane au-dessus d'un immense horizon,
Franchit les temps, les lieux, les bornes, l'étendue,
Vers l'infini s'élance, et retombe éperdue.
Qui, moi! dans ma foiblesse, atteindre l'infini!
Je discerne pourtant tout ce qui n'est pas lui :
De quelques élémens que l'esprit le compose,
En quelque nombre encor que l'esprit le suppose,
Ce n'est pas l'infini ; dans sa simplicité

Réside seulement la parfaite unité.
O toi donc, vraiment un, toi, l'Être par essence,
Que rien n'a pu borner ! de ma frêle existence
Reçois l'humble tribut. Ne la devant qu'à toi,
T'en adresser l'hommage, est ma première loi.
Je reconnois l'auteur de tout ce qui respire;
Par lui tout est créé; de son auguste empire,
De son immensité, le centre est en tous lieux;
Devant lui tout s'abaisse, et la terre et les cieux.
Mais quel colosse énorme à mes yeux se présente,
Et porte dans mes sens le trouble et l'épouvante !
Sophiste dangereux, le sombre Spinosa,
Sur les pas de Lucrèce, au vrai Dieu l'opposa.
Assemblage confus, quoiqu'unique substance,
Sans partie il est tout; il est matière, il pense;
Il est le ciel, la terre; il est chaque élément.
Tout en lui se confond; tout en lui se dément.
Libre et toujours contraint, muable et nécessaire,
Méchant et bon, sans cesse à lui-même contraire,
D'attributs opposés, ce sujet qui n'est qu'un,
Afflige la raison, blesse le sens commun.
Sous les mêmes rapports, ce monstre imaginaire
Est tel, et ne l'est pas; il est monstre et chimère.
Aveugles partisans d'un aveugle hasard,
Qui prêtez à ses jeux tous les effets de l'art,
Irai-je à votre école, à celle d'Epicure,

Apprendre à dégrader l'auteur de la nature?
Des atomes errans, par leur poids entraînés,
Se sont, en se heurtant, l'un à l'autre enchaînés;
Infinis dans leur nombre, éternels, nécessaires,
Chacun d'eux m'offre encor de nouvelles chimères.
Nécessaire! l'atome est donc indépendant;
Rien ne peut le contraindre : on le voit cependant
Soumis au joug, malgré la pente qui l'entraîne,
Se laisser dominer par la loi qui l'enchaîne;
Interrompre son cours, descendre, remonter,
Et de ses propres loix sans cesse s'écarter.
Ah! plutôt on verroit, arrêté dans sa course,
Un fleuve impétueux remonter vers sa source.
Le hasard, disent-ils! quel mot vide de sens!
Et pour l'accréditer que d'efforts impuissans!
Si la saine raison, dans sa marche constante,
Assigne à chaque objet sa raison suffisante,
Comment puis-je penser qu'un ouvrage de l'art,
Le chef-d'œuvre du goût, soit l'effet du hasard?
Supposons-nous jetés dans une île inconnue;
Sur quelqu'endroit, Hylas, que se porte ma vue,
Je n'y découvre au loin ni hameau, ni cité,
Et n'aperçois qu'un sol agreste, inhabité.
L'aspect en est riant; mais ici la nature
N'empruntant rien de l'art, la terre est sans culture.
Qu'ai-je dit! quel prodige! en ces lieux un palais

Vient frapper mes regards ! Rien n'en défend l'accès ;
Et lui-même est désert. Tout en est magnifique :
Ses dehors imposans, son superbe portique,
Ses grilles, ses jardins, ses vastes bâtimens,
Leur contour régulier, ses riches ornemens,
Ses meubles, ses tableaux dignes des plus grands maîtres,
Et qui semblent nous peindre une suite d'ancêtres
Fameux par leurs exploits; de rares manuscrits,
Des livres précieux; tout ravit nos esprits.
D'où viennent ces trésors, ces remèdes de l'ame
Où la raison s'éclaire, où la vertu s'enflamme?
Réponds-moi, cher Hylas, sans détour, sans écart :
Tous ces objets sont-ils l'ouvrage du hasard ?
Eh quoi ! vit-on jamais le hasard, la matière,
Le choc des élémens bâtir une chaumière (1) ?
Qu'un plus noble édifice, un plus riche palais,
Elève ta pensée à de plus hauts objets :
Remonte, cher Hylas, à la source de l'être ;
Contemple la nature, et reconnois son maître.
Quelle main a lancé ces globes radieux,
Et les tient suspendus à la voûte des cieux ?
Quel être tout-puissant, quelle extrême sagesse
A si bien combiné leur masse et leur vitesse,
Et mesurant ces corps, l'un par l'autre attirés,

(1) C'est la demande que faisoit Cicéron. *De Nat. Deor.*

De leur distance entre eux à compté les degrés ?
Obéissant aux loix qu'elle leur a prescrites,
Jamais ils n'ont osé dépasser leurs limites ;
Par elle retenus dans leurs justes contours,
Jamais le moindre choc n'a dérangé leur cours,
N'a troublé leur accord, ni replongé le monde
Dans l'horreur du chaos et de sa nuit profonde.
Des milliers de soleils remplissent l'Univers :
Chacun d'eux a ses loix et ses mondes divers ;
Chacun, autour de lui, fait rouler ses planètes,
Et dans des temps fixés rappelle ses comètes.
Un immense soleil, de leur gloire jaloux,
Peut-être les attire et les domine tous.
Je te salue, ô toi, père de la lumière,
Astre brillant du jour, toi qui rends à la terre
Ses plus beaux ornemens et sa fécondité !
Quel ordre dans ton cours, et que de majesté !
Par quels rapports nombreux, avec quelle harmonie,
Tu fournis aux besoins, aux douceurs de la vie !
Tu peins tous les objets des plus vives couleurs ;
Tu fais mûrir les fruits, tu parfumes les fleurs.
Plus rapproché de nous, tes chaleurs dévorantes
Consumeroient les fruits, les arbres, et les plantes ;
Je ne jouirois plus des charmes du printemps ;
Et le monde brûlé perdroit ses habitans.
Il les perdroit encor, si plus loin, dans l'espace,

Son cours étoit fixé. Des monts couverts de glace,
Des plantes sans vigueur, de rigoureux hivers,
Changeroient notre globe en d'horribles déserts.
Ainsi tout a ses loix. L'auteur de la nature
A tout compté, pesé, tout fait avec mesure.
Le soleil disparoît; un autre astre nous luit,
Et tempère pour nous les ombres de la nuit.
Déjà le firmament brille de mille étoiles,
Lorsqu'à peine la nuit étend ses sombres voiles;
Mais l'astre qui préside à sa douce clarté
L'emporte par l'éclat de son globe argenté.
Sur l'onde il réfléchit sa paisible lumière.
Tout se tait, tout sommeille; et la nature entière
Jusque dans son repos, célèbre un créateur;
Il parle à ma raison, il se peint à mon cœur.
Un nouveau jour l'annonce, et le ciel se colore
D'une teinte plus vive et des feux de l'aurore.
La fraîcheur du matin, le murmure des eaux,
Le souffle des zéphirs, le concert des oiseaux,
Cet hymne à l'éternel, les odeurs qu'on respire,
Tant de tableaux divers; il n'est rien qui n'inspire
Le respect et l'amour pour l'auteur de tous biens,
Et qui n'attache à lui par autant de liens.
Admirons sa bonté, contemplons ses largesses,
Et comptons s'il se peut, ses dons et nos richesses.
Vois, dès l'aube du jour, sortir de nos hameaux

Tous ces gais villageois suivis de leurs troupeaux
Que garde un chien fidèle. Aux sons de leur musette,
Ils mêlent les accens que l'écho nous répète :
Exempts des noirs soucis qu'entraîne la grandeur,
Sans apprêt, sans recherche, ils trouvent le bonheur.
Regarde ces vallons, et ces rives fleuries
Que baigne un clair ruisseau, ces fertiles prairies
(Et la nature seule en fit pour nous les frais),
Ces bocages rians et ces sombres forêts
Dont les arbres touffus servent à tant d'usages ;
Ce verd ami des yeux, et ces charmans ombrages.
Parcours ces champs féconds, vois ces épis dorés
Balancés sur leur tige, avec art entourés,
Et sur de simples nœuds appuyant leur foiblesse.
Partout à la bonté s'unit donc la sagesse.
Vois encor ces côteaux, sol aride à nos yeux,
Où le cep te prépare un jus délicieux.
Rentrons dans tes foyers, ces demeures tranquilles,
Sources des vrais plaisirs peu connus dans nos villes.
Ta femme, tes enfans, dociles à ta voix,
T'y paient la douceur de vivre sous tes loix.
Visitons avec eux ce domaine champêtre,
Où chaque objet nouveau te donne un nouvel être.
Ici c'est un jardin paré de mille fleurs :
Quel pinceau nuança, mélangea leurs couleurs ?
D'où naissent leurs parfums, leur beauté ravissante,

Leur forme variée et toujours élégante ?
Plus loin, dans ce verger, quel coup d'œil enchanteur !
De tant de fruits divers quelle douce saveur
Vient flatter notre goût ? Dans l'arbre, dans la plante,
Quel art fait circuler une sève abondante ?
Quel art les reproduit ? admirable en son cours !
Mais qui sait admirer ce qu'il voit tous les jours ?
Ton vivier, ton étable, et ta poule féconde,
La vigilante abeille ; en ces lieux tout seconde,
Prévient même tes vœux, ou répond à tes soins ;
Tout sert à tes plaisirs, ou remplit tes besoins.
Que d'animaux encore, au ciel et sur la terre,
Faits pour te soulager, te nourrir ou te plaire,
Démontrent la sagesse, attestent la bonté
De cet Être suprême auquel rien n'a coûté.
Observe leur instinct, leurs ruses, leur adresse,
La force dans les uns, des autres la souplesse ;
L'amour pour leurs petits, ces tendres nourissons,
Qui bientôt n'auront plus besoin de leurs leçons ;
Leurs moindres instrumens, leur plus riche parure,
Tout ce qu'ils ont reçu des mains de la nature.
Celui qui les forma partout est vraiment grand :
Et l'insecte qui rampe, et l'énorme éléphant,
Et le cèdre superbe, et la simple fougère,
Tous parfaits dans leur genre, et la nature entière,
D'une voix unanime exaltent ses grandeurs,

Et commandent pour lui l'hommage de nos cœurs.
Le retour des saisons, ramenant avec elles
Les charmes du printemps et ses faveurs nouvelles ;
Les beaux jours de l'été ; l'automne et ses présens ;
Les frimats de l'hiver, âpres, mais bienfaisans ;
L'hiver, malgré son triste et pénible cortége,
Fertilisant nos champs sous des tapis de neige,
Ou rendant à la terre un utile repos,
Qui d'un produit plus grand va payer tes travaux ;
Des élémens entre eux le choc et l'harmonie,
Leur guerre et leur accord ; le feu qui vivifie,
Echauffe, anime tout par son activité ;
De l'air la pesanteur et l'élasticité ;
Le liquide élément s'élevant jusqu'aux nues,
Comme un voile étendant ses vapeurs suspendues,
Pour les répandre en pluie et pour les rendre aux mers ;
Les poissons dans les eaux, les oiseaux dans les airs ;
La terre et les trésors qui couvrent sa surface,
Ceux qu'enferme son sein, sans que rien embarrasse
Ni dépare à nos yeux ce qu'elle a d'agrémens ;
L'Océan qui l'entoure, en longs mugissemens
Exhalant sa fureur ; son onde menaçante
Gronde, écume, s'élance, et sa rage impuissante
Sur ses bords vient mourir ; les loix du mouvement
Qui règlent tous les corps et que rien ne dément ;
Ces loix, tout à la fois si simples, si fécondes,

Auxquelles leur auteur a soumis tous les mondes ;
L'influence des vents, de cet air agité
Dont le rapide cours fait la salubrité ;
Ce grand, ce vaste tout, dont les moindres parties
Pour l'ordre général sont si bien assorties ;
Cette chaîne, en un mot, dont les chaînons divers
S'élevant par degrés embrassent l'Univers :
Un ensemble si beau, cet ordre invariable,
D'un être intelligent, aussi parfait qu'aimable,
Aussi sage que bon, nous décèlent les traits.
Eh ! peut-on peindre Dieu mieux que par ses bienfaits !
Mais de tous le plus grand, ô homme, c'est toi-même ;
Toi, le plus beau présent d'un créateur qui t'aime.
Ton port noble, ton front élevé vers les cieux (1),
Ta voix, tes traits, le feu qui brille dans tes yeux,
Ce miroir où se peint ton ame toute entière,
Nous annoncent le roi, le maître de la terre :
Ouvrage industrieux d'un artiste divin,
Ton corps fut façonné par sa céleste main :
Nieuwentyt en décrit les nombreuses merveilles ;
Avant lui Galien y consacra ses veilles,
Et, fier de son travail, s'écria : J'ai chanté
Un hymne solennel à la divinité.

(1) Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
OVID. *Metam.* l. I.

Tes membres disposés sur le plan le plus sage
Te démontrent assez leurs fins et leur usage.
Faut-il beaucoup d'étude, un grand fonds de savoir,
Pour être convaincu que l'œil est fait pour voir,
La langue pour parler, l'oreille pour entendre?
L'anatomiste au moins a droit de te l'apprendre.
Considère avec lui ces détails ravissans
Qu'ont soumis à son art les organes des sens;
Celui qui dans un point te peint en mignature
Les objets que tu vois si grands dans la nature;
Et ce nerf auditif dont les vibrations
Par l'air qui les produit, te transmettent les sons;
L'odorat et le goût, dont l'avis salutaire
Jusque dans nos besoins nous guide et nous éclaire;
Et le sens du toucher, sentinelle assidu,
Qui par la moindre fibre est en nous répandu:
Ayant vu de tes sens l'appareil magnifique,
Ose encore exercer ton doute et ta critique.
Que de muscles, de nerfs, de fibres, de ressorts
Font subsister, s'accroître et mouvoir notre corps!
Par un ordre constant et des routes certaines,
Le sang, partant du cœur, circule dans nos veines,
Remonte jusqu'à lui, recommence son cours,
Et maintient la chaleur qui prolonge nos jours.
Ce n'est là cependant qu'une ébauche légère
D'un chef-d'œuvre qui tient aux sens, à la matière.

O homme, dans ton être, un chef-d'œuvre plus grand,
Plus admirable encor, t'élève au premier rang.
Si le corps n'est en nous que la moindre partie,
Notre ame, par quel nœud s'y trouve-t-elle unie?
Deux êtres différens correspondent en moi :
Chacun a sa nature, et chacun a sa loi,
Dans leurs propriétés, l'un à l'autre est contraire,
Et ce nœud qui les lie est pour l'homme un mystère.
L'un est un composé qui, par ses élémens,
Est forcé de subir d'éternels changemens.
Figuré, divisible, un premier tout précède :
Ce premier tout n'est plus ; un autre lui succède :
Comment donc se maintient, d'où même ai-je emprunté
Le sentiment du moi, de mon identité ?
Ah ! c'est qu'un être simple et par lequel je pense,
Je sens et je compare, est cette autre substance
Qu'un absolu pouvoir a liée à mon corps,
Afin de l'animer, d'en mouvoir les ressorts ;
De me faire jouir de la nature entière,
Et remonter par elle à sa cause première.
La nature est muette et soumise à des loix ;
Pour en bénir l'auteur, elle emprunte ma voix :
Ainsi par le secours que ma langue lui prête,
Je deviens son ministre et son seul interprète.
Qu'il naît d'heureux effets et d'immenses trésors
De l'union étroite entre l'ame et le corps !

C'est d'elle que je tiens le don de la mémoire,
Ce registre fidèle où les faits de l'histoire,
Des sciences et des arts, déposés avec soin,
Et par moi rappelés, revivent au besoin.
Imagination, aimable enchanteresse,
C'est à cette union que tu dois ta richesse !
Par elle tu te peins mille tableaux divers,
Et ta magie enfante un nouvel Univers.
Des objets de nos sens combinant les images,
Elle sait embellir les lieux les plus sauvages ;
En mêlant à ses jeux l'adroite fiction,
Elle fit résonner la lyre d'Amphion ;
A sa gloire élévant plus d'un autre trophée,
Elle enchanta la voix et la lyre d'Orphée ;
Ses sons harmonieux, par un charme vainqueur,
Des tigres, des lions, apaisent la fureur ;
De la cime des monts les rochers vont descendre;
Les arbres des forêts accourent pour l'entendre ;
La sirène se tait ; les fleuves, les ruisseaux
Suspendent le murmure et le cours de leurs eaux ;
Son luth, dans les enfers, lui rend le dieu propice ;
Mais hélas ! trop d'amour lui fait perdre Eurydice.
Ainsi l'homme imagine, à l'aide de ses sens,
Invente des plaisirs sans cesse renaissans ;
Dessine, colorie, agrandit, multiplie,
Resserre ses tableaux, à son gré les varie,

Fait des nains, des géans. Par quel pouvoir flatteur
Devient-il, en un sens, rival du créateur ?
Heureux s'il n'en faisoit qu'un légitime usage;
Si, craignant ses écarts, il n'en usoit qu'en sage !
Mais par des biens trompeurs se laissant attirer,
L'imagination ne sert qu'à l'égarer :
En lui la vérité fait place à des chimères ;
De là ces faux besoins, sources de ses misères.
Quel remède à nos maux ? Doués de la raison,
Le remède est en nous; elle est le plus beau don
Qu'ait fait à ses enfans l'auteur de la nature.
Des images des sens démêlant l'imposture,
Qu'elle éclaire nos goûts, mette un terme à nos vœux,
Restreigne nos besoins, et nous serons heureux.
L'homme, sans la raison, inférieur aux brutes,
N'a pas même l'instinct pour prévenir ses chutes;
Entraîné par l'attrait et l'erreur du moment,
De ses fausses douceurs naît bientôt son tourment.
La raison dans sa force est la santé de l'ame.
Pour les seuls biens réels que notre cœur s'enflamme;
De quel œil verrons-nous tant de troubles, de soins,
De craintes ou d'espoir pour des objets si vains.
Je ne veux qu'un cœur pur, qu'un sens droit en partage,
Pour jouir de la paix, le premier bien du sage.
Si l'homme à la raison peut devoir son bonheur,
Ne lui devra-t-il pas sa gloire et sa grandeur ?

Il est lié par elle à tout ce qui respire ;
Tout par elle, ici-bas, reconnoît son empire ;
Tout est de son ressort. Les sciences et les arts
Sur la nature entière étendent ses regards.
Pour mesurer les cieux, à l'aide du génie,
Newton va prendre en main le compas d'Uranie ;
Armé d'un prisme, et fort de ce simple appareil,
Il va décomposer les rayons du soleil.
Certain de ses calculs, loin de nous, dans l'espace,
De cet astre brillant il va fixer la place,
Déterminer la loi que suivent tous les corps,
Et du monde assigner les poids et les ressorts.
Jusqu'où donc peut aller l'intelligence humaine,
Quand elle sait tenir une route certaine ?
Mais la raison dans l'homme, unie au sentiment,
Est ce qui fit toujours son plus bel ornement.
Dissipant de concert ses ténèbres profondes,
Ils lui font entrevoir l'ordonnateur des mondes.
L'homme civilisé nomme un Dieu, le bénit ;
Le sauvage s'incline au nom du Grand-Esprit.
Le sentiment d'un Dieu, ce Dieu par qui l'on jure
Est pour tous les humains l'instinct de la nature ;
En nous, comme hors de nous, tout lui sert de témoin :
L'adorer et l'aimer est mon premier besoin.
Le sentiment m'instruit, si la raison m'égare ;
Ou plutôt, que je plains celui qui les sépare !
Sans Dieu qu'est-ce que l'homme ? un être infortuné,

Ignorant ce qu'il est, par quel sort il est né ;
Orphelin délaissé d'une aveugle marâtre,
Jeté nu, désarmé, sur ce vaste théâtre ;
Environné de maux, avide de plaisir,
Ne sachant toutefois, ni jouir, ni souffrir,
Dans ses vœux, ses projets, à lui-même contraire,
Hélas! avec lui-même il est toujours en guerre,
Invoquant le néant, l'éternel lui répond :
Sa raison le dément et son cœur le confond.
Dans la société plus malheureux encore,
L'athée est constamment un être qu'elle abhorre,
Qu'elle fuit et redoute. Au moins l'homme éclairé,
En plaignant son esprit par le cœur égaré,
Frémit de tous les maux que son erreur entraîne.
Il voit ses passions dont il brisa la chaîne,
Abjurer des devoirs en tous lieux révérés ;
Violer sans pudeur les droits les plus sacrés ;
Traiter l'amour du vrai de sombre fanatisme,
Et ne déifier que son seul égoïsme.
Croire que tout un peuple, abusé sans retour,
Ferme avec lui les yeux à la clarté du jour ;
Que donnant au hasard ce qu'il ôte à Dieu même,
Il refuse d'admettre une cause suprême,
Un être intelligent qui forma l'Univers ;
Ce seroit outrager la raison dans mes vers,
Contredire les faits, démentir la nature,
D'un système odieux rétablir l'imposture.

DES VRAIES ET DES FAUSSES IDÉES.

Il suffit de définir les vraies et les fausses idées, pour sentir de quelle importance il est de ne s'en former que d'exactes, et d'éloigner toutes celles qui pourroient être pour nous des sources d'erreur.

Les idées vraies sont celles qui sont conformes à la nature des choses, et qui nous les représentent telles qu'elles sont en elles-mêmes; et les idées fausses sont celles qui nous les représentent tout autres qu'elles ne sont.

D'après ces définitions, il est aisé de concevoir que la vérité étant la seule route qui puisse nous conduire aux vrais biens, et conséquemment au bonheur; et l'erreur, au contraire,

ne pouvant que nous tromper sur la nature des véritables biens, et par là même nous les faire perdre et nous égarer, rien n'est plus essentiel que de distinguer, avec beaucoup de clarté et de précision, les idées vraies et les idées fausses, sur ce qu'il est de notre plus grand intérêt de bien connoître.

La raison n'étant autre chose, à cet égard, que le résultat des idées justes et vraies, ce n'est donc que par un jeu d'imagination peu réglée qu'on a pu s'élever contre elle, pour se dispenser de la consulter et de la suivre. Quand on l'a nommée un sophiste qui nous joue et qui revêt nos passions de ses propres couleurs, on a parlé en poëte, et non en philosophe, puisque l'ouvrage de la raison est de détruire les sophismes, de dissiper nos erreurs, et qu'une raison sophistique n'est plus la raison. Tout esprit exempt de pré-

vention ne fera pas difficulté d'avouer que la raison est la plus belle prérogative de l'homme; c'est elle qui l'élève au-dessus de tout ce qui l'environne, et qui fait sa véritable sagesse et sa vraie grandeur.

DE LA VÉRITÉ.

Il y a en Dieu une vérité suprême, qui est comme le type de toutes les vérités que nous pouvons connoître; cela seul devroit déjà nous la rendre infiniment respectable. Combien ne le devient-elle pas encore pour nous, si nous la considérons sous son rapport intime à notre perfection, et aux biens qu'elle nous procure! Autant nous devons la respecter, autant aussi devroit-elle nous être chère. Nous sentons que nous sommes faits pour elle; et dans quelque égarement d'esprit que nos passions nous précipitent, nous ne voudrions pas nous avouer à nous-mêmes que c'est l'erreur que nous embrassons à la place de la vérité : nous

revêtons la première, de toutes les couleurs qui peuvent nous faire croire que ce que nous suivons n'est pas une erreur.

C'est l'amour de la vérité qui fait les ames vraiment droites; et malheureusement, que le nombre en est petit! Tout en se piquant de l'aimer, combien il en est peu qui la cherchent! et il en est moins encore qui fassent tout ce qu'il faut pour la trouver. A voir l'espèce d'apathie dans laquelle la plupart des hommes restent à cet égard, on diroit qu'il leur est indifférent que ce qu'ils adoptent soit vrai, ou ne le soit pas. Ils devroient sans cesse appeler la vérité par leurs désirs, autant que par leurs réflexions et leur étude; et c'est alors seulement que, si elle leur échappoit, on pourroit dire avec fondement qu'en eux l'erreur étoit invincible, et qu'ils sont excusables de

s'être trompés. Mais ce n'est pas là, pour le commun des hommes, la marche ordinaire. De l'éducation, de l'habitude, de la coutume, ils reçoivent des préjugés, et s'y tiennent sans aller plus loin. Ils font pis encore; ils vont jusqu'à démentir des principes de raison, de sens commun, et jusqu'à les combattre autant qu'il est en eux, lorsqu'ils deviennent contraires à leurs passions.

Rien n'est plus sensible que leur opposition à la vérité dans ce qui blesse leur amour propre; ils s'irritent en secret de ce qui l'offense, et qui les montre à eux-mêmes tels qu'ils sont. Quelque utile que puisse être l'avis qu'on leur donne, au lieu d'en savoir gré à celui dont ils le reçoivent, pour peu qu'il leur découvre un défaut, une foiblesse, ils s'aigrissent intérieurement, et attribuent à la pré-

vention ce que l'on croyoit devoir à la franchise, et peut-être même au sentiment du plus vif intérêt. Ils n'aiment et n'écoutent que ce qui les flatte; et le seul moyen de conserver leurs bonnes grâces, c'est de nourrir en eux la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

Ce foible, ordinaire à tous tant que nous sommes, est si bien connu, que c'est lui qui, dans la société, est la première cause de tant de précautions, de ménagemens, de complaisances, la plupart du temps si équivoques, et qui multiplient autour des grands et des femmes à qui l'on veut plaire, la classe la plus pernicieuse, celle des courtisans et des flatteurs.

Du même principe d'amour propre et d'orgueil, naissent l'opiniâtreté, l'entêtement : on veut toujours avoir raison; jamais on ne veut avouer qu'on

a tort. Il faut au moins faire mille circuits pour nous ramener à une opinion plus raisonnable que celle que nous avions embrassée ; encore ne cédons-nous qu'avec peine, et par une sorte de complaisance.

C'est enfin de la même source que naît l'esprit de contradiction ; ne trouvant de bon que ce qui vient de nous, que ce que nous avons pensé nous-mêmes, nous nous sentons toujours portés à désapprouver ce qui vient des autres ; et nous faisons paroître alors une chaleur qui prouve assez que c'est moins l'amour de la vérité qui nous fait parler, que le désir de contester et de faire valoir notre propre opinion. Il n'est pas rare de voir des gens qui, lors même qu'ils prennent en main la cause de la vérité, le font avec tant de vivacité, tant d'âcreté, et y mêlent quelquefois jusqu'à des choses qui lui sont

sont si étrangères, qu'ils donnent tout lieu de penser que ce n'est pas au fond le seul intérêt de la vérité qui les anime. Il est un autre genre d'outrage que nous faisons à la vérité; c'est l'opposition qui se rencontre le plus souvent entre nos principes et notre conduite. Cette inconséquence est dans l'homme la chose la plus bizarre, et elle est toutefois la plus commune : on pense d'une manière, et on se conduit de l'autre. On a une croyance très-décidée sur certains articles qui devroient fixer tout le plan de notre vie, qui nous présentent des règles à suivre, des devoirs à remplir, des motifs assez puissans pour nous déterminer; et on agit dans un sens contraire.

Si nous devons à la vérité le plus grand respect relativement à nos sentimens et à notre conduite, nous le

lui devons également par rapport à nos discours ; le langage nous a été donné pour la communication de nos idées, et comme le fondement de toute société. Celle-ci ne pourroit se maintenir, si nous avions sans cesse à nous défier de la sincérité de ceux qui en font partie. Il y a une convention naturelle, et comme un pacte tacite entre les hommes, de parler et de répondre conformément à la vérité. On sait quelle est la tache qu'imprime le mensonge à ceux qui ne craignent pas de s'en rendre coupables ; et leur première punition est de ne pas en être crus, lors même qu'ils disent vrai. Selon la pensée de Chesterfield écrivant à son fils, nous sommes tellement faits pour la droiture et la sincérité, que nous ne pouvons parler autrement que nous ne pensons, sans nous faire une sorte de violence, et sans qu'un

désaveu secret nous force à rougir de nous-mêmes.

Mais il s'élève ici une des questions les plus délicates que l'on puisse traiter, par la juste crainte qu'on ne saisisse mal les principes, ou qu'on n'en fasse une fausse application. Se trouve-t-il des circonstances où nous puissions nous permettre de dire formellement non, sur un objet qui sembleroit exiger une affirmation? par exemple, dans les temps de terreur où nous nous sommes trouvés, lorsqu'on demandoit à une épouse, à une fille, à une mère, si elle ne tenoit pas caché, dans quelque endroit secret de sa maison, son époux, son père ou son fils, dont on ne vouloit se saisir que pour les massacrer, pouvoit-elle dire non, quoiqu'elle les eût près d'elle en effet, et lorsque c'eût été les trahir, si elle eût cherché seulement à

tergiverser? Premièrement, on pourroit se borner à ce principe général, établi par les moralistes, qu'on n'est obligé de répondre à la question, et conformément à la pensée de celui qui nous interroge sur des objets auxquels tiennent les plus grands intérêts, qu'autant qu'il a vraiment droit de nous interroger. Secondement, on pourroit encore, dans le cas proposé, et dans tous les cas semblables, s'en tenir à cet autre principe, également avoué par les moralistes les plus sévères, que toutes les fois que le secret d'autrui nous est confié, nous devons le garder comme le dépôt le plus inviolable, et nier par conséquent, de la manière la plus formelle, que nous en soyons instruits. C'est ainsi qu'un médecin, que l'avocat d'un criminel, trahiroient leur devoir en révélant ce qu'ils sont obligés de taire.

Mais, en troisième lieu, il y a, ce me semble, des principes ultérieurs, qui, tenant encore plus à la nature des choses, peuvent nous servir à résoudre la question d'une manière plus claire et plus tranchante.

Pourquoi la parole nous a-t-elle été donnée ? C'est, comme nous l'avons dit, pour lier les hommes entre eux, et devenir le principe de la sociabilité. Ce seroit donc l'employer contre sa véritable destination, que d'en faire usage pour ce qui tendroit essentiellement à rompre les liens de la société. Rien ne seroit plus propre à produire cet effet, que de répondre à l'homme méchant et sanguinaire selon sa pensée, en violant ainsi, dans les cas proposés, les droits du sang, de l'hospitalité, de l'humanité : l'ordre de la société exige, au contraire, qu'on n'use de la parole que pour soustraire à la

violence, au crime, les victimes qu'ils voudroient immoler.

C'est ici qu'on doit appliquer la distinction si lumineuse et si exacte qu'a faite Barbeirac, dans une de ses notes sur Puffendorf, entre la vérité *logique* et la vérité *morale* : l'une est le rapport grammatical des termes à la proposition énoncée ; l'autre est le rapport à ce que l'ordre et la moralité exigent que l'on révèle ou que l'on tienne secret. On pécheroit contre la vérité logique en niant ce qui nous est confié, et l'on pécheroit contre la vérité morale en l'avouant.

S'il y a donc, comme nous l'avons dit, un pacte tacite entre les hommes, d'après lequel on doit parler selon la vérité, ce n'est qu'autant que l'on ne blessera point les vertus, et que l'on ne sapera point les fondemens sur lesquels repose la société.

Il est très-vrai qu'on ne doit jamais mentir, par cette raison essentielle que le mensonge est une offense faite à la Divinité, qui est la vérité par essence, et que dans aucune circonstance on ne doit se permettre de l'offenser; mais d'après les principes que nous venons d'établir, la négation d'une vérité, que la loi suprême de l'ordre moral, et la conscience même nous obligent de taire, n'est plus proprement ce qu'on doit appeler un mensonge.

En faveur des personnes timorées, nous allons en donner une preuve tirée de l'Ecriture sainte elle-même. On sait que Rahab, instruite des desseins de Dieu sur la terre de Chanaan, par rapport aux Hébreux, et ayant reçu les envoyés de Josué, les fit cacher dans sa maison à l'approche des émissaires du souverain de cette contrée;

qu'ensuite elle dit à ceux-ci que les espions hébreux n'étoient plus chez elle ; mais qu'en prenant telle route, on les rejoindroit infailliblement : à peine ces émissaires se furent-ils éloignés, qu'elle se hâta de faire sortir les hébreux, et leur fit prendre le chemin opposé à celui qu'elle venoit d'indiquer. Elle crut ainsi devoir observer les loix de l'hospitalité, et déférer à la volonté divine qui lui étoit connue ; elle parloit contre la vérité logique, et cependant, d'après la vérité morale, sa manière de parler étoit si peu un mensonge proprement dit, et une offense faite à la Divinité, que saint Paul, dans une de ses épîtres, la loue de sa foi, et saint Jacques la loue de ses œuvres; ce qui ne laisse plus douter que son action ne fût bonne sous tous les rapports.

Tout le monde convient que le se-

cret de la confession est inviolable, et qu'on ne peut y manquer, sous quelque prétexte que ce soit, sans commettre un des plus grands crimes : cependant si le ministre qu'on interrogeroit nioit ce qu'il sauroit être vrai, nous répéterons encore qu'il blesseroit la vérité logique ; et toutefois s'il ne le faisoit pas, il se rendroit, en violant par là même au plus haut et au plus affreux degré, la vérité morale, le plus coupable des hommes.

Contre ce que nous voulons prouver, il serviroit peu de dire : Ce qui a été révélé au ministre du sacrement, il ne le sait que de science divine ; et c'est alors comme s'il ne le savoit pas. Cette réponse n'empêche pas la contradiction réelle entre ce qu'il diroit alors et la vérité logique, et ne fait que mieux prouver encore qu'il y a un autre ordre de choses selon le-

quel la vérité morale doit l'emporter.

Mais nous ne saurions trop insister sur le danger qui se rencontreroit à sortir des vrais principes ou à les mal appliquer; on ne se fait que trop, dans le cabinet des souverains, une théorie politique du mensonge, qui trouble et renverse l'ordre des sociétés, qui inspire la défiance, entrave les négociations, perpétue ou renouvelle les guerres au lieu de les terminer.

DE LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ.

PLUS la vérité a de prix, plus elle est faite pour nous conduire par la sagesse au bonheur; car rien, comme le dit Platon (1), n'est lié plus étroitement que la sagesse et la vérité; plus aussi nous devons mettre tous nos soins à la trouver, en écartant les obstacles qui peuvent nous en éloigner.

Ces obstacles sont: 1°. *l'indifférence.* Je ne dis pas que tous les genres de vérités soient pour nous de la même importance : il en est beaucoup auxquelles tous les hommes ne peuvent

(1) De Republ., l. VI.

pas atteindre ; et parmi celles-ci, il en est une très-grande quantité qu'il leur est permis d'ignorer ; telles sont en général les sciences purement spéculatives, peu importantes à la plupart d'entre nous, ou dont l'acquisition dépend de circonstances qui ne sont pas en notre pouvoir ; mais il en est d'autres qui sont à notre portée, et qui doivent avoir la plus grande influence sur nos sentimens et sur notre conduite, conséquemment à la fin à laquelle nous devons tendre (1).

---

(1) « Outre le parti que chacun embrasse dans le monde, pour y gagner sa vie, dit M. Locke, nous aspirons tous à une vie à venir, qu'il est de notre intérêt de nous procurer : c'est ce qui nous oblige à tourner nos esprits du côté de la *religion ;* et c'est ici plus qu'à tout autre égard qu'il est de notre devoir de penser et de raisonner juste ; il faut du moins que chacun entende les termes qui

C'est cependant sur ces objets, souverainement intéressans pour nous, que tombe le plus souvent notre indifférence : ici plus que partout ailleurs, nous devrions sans cesse appeler la vérité par nos désirs et par nos recherches assidues, tandis que nous demeurons à cet égard dans une espèce d'apathie, au risque de tout ce qui peut en arriver ; insouciance qui

---

se rapportent à la religion, et qu'il se forme des idées générales sur tous ses principaux chefs. Un jour de la semaine, ajoute-t-il, consacré au service public, sans parler d'autres jours de relâche, fourniroit assez de temps aux chrétiens pour s'occuper à cette étude, s'ils s'y employoient avec la même ardeur qu'ils témoignent pour bien des choses inutiles, et si chacun, selon sa capacité, prenoit le bon chemin qui peut conduire à cette connoissance ». *De la conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité.*

contraste si fort avec la sage réflexion de Locke, lorsqu'il fait observer que sur les choses de la plus haute importance, ce n'est pas assez pour nous de désirer de les bien connoître, mais qu'il faut encore que ce désir soit porté jusqu'à une sorte d'inquiétude, sans laquelle nous ne ferions que des efforts trop foibles, et dès-lors impuissans.

Second obstacle, *le défaut d'application*. Il n'est pas rare de voir des hommes capables de sentir de quelle conséquence il seroit pour eux de s'éclairer sur de certains objets, qui commencent même par s'en occuper, mais qui bientôt, rebutés des moindres difficultés qu'ils rencontrent, ou emportés par la légèreté naturelle de leur esprit, s'arrêtent, et portent ailleurs leur attention. Jamais de tels hommes ne parviendront à une connoissance

réfléchie de ce qu'il leur est le plus essentiel de savoir.

Locke, que nous nous faisons un plaisir de citer toutes les fois qu'il est question de la marche que l'on doit tenir dans la recherche de la vérité, répète en plusieurs endroits qu'on ne doit jamais se flatter d'aucun succès en ce genre, sans l'attention la plus grande et l'application la plus soutenue. Il va plus loin encore; il est persuadé qu'il y a peu d'esprits qui ne puissent se rendre susceptibles de cette application par l'exercice et l'habitude.

Troisième obstacle, *les préventions*. Ou elles nous empêchent d'approfondir ce qui mériteroit le plus sérieux examen, ou elles ne nous permettent d'envisager qu'une partie de l'objet, et nous rendent indifférens sur tout le reste. On aura, par exemple, une croyance raisonnée sur le fond de la

religion ; mais sur des points à l'égard desquels les sentimens se trouvent partagés, on s'en tiendra aux préjugés reçus parmi ceux qui nous environnent, et on négligera de les dissiper, en considérant de plus près les fondemens ruineux sur lesquels ils sont établis, et les réponses qu'on a faites à des imputations fausses et calomnieuses, ou à des difficultés dont on nous présentoit la solution.

C'est ici le lieu de détruire les fausses idées qu'on attache aux mots *préjugé*, *superstition*, *fanatisme*. Le préjugé n'est autre chose qu'une opinion reçue sans examen, et qui n'est étayée d'aucune preuve suffisante ; mais on n'abuse que trop de ce terme, en l'appliquant à tous les sentimens qui ne sont pas les nôtres, et il devient alors un terme bannal qu'on se renvoie réciproquement sans avoir rien éclairci.

La *superstition* est un faux culte qui prend sa source dans la seule ignorance, et qui est contraire aux attributs de la Divinité, à qui elle fait injure, bien loin de l'honorer. Ici encore on se méprend tous les jours, en nommant superstition, ce qui n'est pas conforme, en matière de religion, aux idées souvent fausses, quelquefois même impies, qu'on s'est formées.

Le *fanatisme* est le délire d'une imagination exaltée qui est capable de se porter aux plus grands excès, pour faire valoir les fantômes qu'elle s'est forgés. Mais on ne fait pas attention qu'en appelant fanatiques ceux qui n'auront qu'un zèle sage et réglé pour une croyance qui leur aura été démontrée, on mérite soi-même cette dénomination a bien plus juste titre; et l'on se montre tel en effet en fa-

veur d'opinions les plus déraisonnables. C'est la remarque d'Adisson, en parlant des athées, qui mettent tant de chaleur à se faire des prosélytes (1). « Ils crient sans cesse au fanatisme ; » ils ne prennent pas garde qu'ils sont » les bigots de l'extravagance, et les » fanatiques de l'impiété ».

Quatrième obstacle, *les passions*. Ce sont elles surtout qui font naître les préventions, les préjugés ; et c'est dans ce sens que Rousseau de Genève a si bien dit, en parlant des philosophes de nos jours, et des préjugés qu'ils se forment : « Je ne sache point d'état » où on en ait davantage ».

Les passions sont comme ces verres qui peignent tout de leurs couleurs. Il en est d'elles aussi, pour me servir d'une comparaison familière, comme

(1) The Spectator, n°. 185.

de ces malades qui ont la jaunisse ; ils voient tout en jaune, et le jaune n'est que dans leur manière de voir.

Les passions ont une logique qui leur est propre ; elles ne partent que des idées et des principes qui se concilient le mieux avec leurs intérêts ; elles ne prennent pour vrai que ce qui les flatte, et rejettent toute vérité qui les importune. Hobbes a parlé très-sensément à ce sujet, lorsqu'il a dit : « Si » la raison combat les sentimens d'un » homme, cet homme combattra la » raison ».

Jamais un homme passionné n'aura assez de sang-froid, ni assez de sincérité pour reconnoître et pour adopter une vérité qui le condamne au tribunal de sa raison.

Cinquième obstacle, *les faux principes*. Il n'est que trop ordinaire de prendre pour règle de ses opinions

la coutume, l'autorité; on compte les voix au lieu de les peser. Tout le monde dit cela, tout le monde fait cela, est le cri le plus général : ainsi la multitude, qui est la bête à cent têtes, selon l'expression de Locke, devient notre guide, et nous entraîne dans toutes les erreurs dont elle abonde. Ce n'est pas, comme le remarque l'écrivain que nous venons de citer, que le peuple lui-même n'ait souvent des idées plus justes que ces hommes à paradoxes qui traitent tout de préjugés; mais s'il montre cette justesse dans la manière de penser, c'est seulement lorsqu'il s'agit de ces maximes de sens commun que ceux-ci dédaignent avec tant d'orgueil et si peu de raison.

Prenons pour exemples de faux principes ces idées : Qu'importe à la Divinité ce que nous croyons, pourvu qu'elle ne trouve rien à reprendre dans

nos actions. N'est-ce pas au fond comme si l'on disoit : Qu'importe à Dieu l'erreur ou la vérité? que lui importe que nous fassions un bon ou un mauvais usage de la raison qu'il nous a donnée? Et après tout, que lui importeroient alors nos actions mêmes, puisque c'est à nos sentimens, à notre manière de voir que tiennent en grande partie le plan que nous nous formons, et la manière dont nous nous conduisons.

Autre idée également fausse : Il ne dépend pas de nous de croire ou de ne pas croire telle vérité qu'on nous propose. Cette impossibilité prétendue est si peu fondée que nous sommes les maîtres d'examiner avec plus d'attention, d'écarter les préventions que nous nous sommes formées, de peser le pour et le contre, et de nous déterminer en conséquence.

Sixième obstacle, *la confusion ou l'abus des principes*. Ce n'est pas assez de partir de principes vrais en eux-mêmes, il faut encore qu'ils soient de nature à s'appliquer aux objets que nous considérons. Rien n'a plus de force et de clarté que l'évidence du sentiment intime, à laquelle ressort en dernière analyse celle de nos idées mêmes : cependant comme cette évidence porte essentiellement sur l'état de notre ame, état qui ne peut être tel, et ne pas l'être tout à la fois sur ce qu'elle éprouve par rapport à elle-même, et non sur ce qui lui est étranger, nous ne serions nullement fondés à juger par ce sentiment des objets qui sont hors de nous; comme si nous disions : Je suis convaincu par un sentiment intérieur que cet animal pense, qu'il sent; et de même nous aurions tort de transporter l'évidence

mathématique aux principes de certitude. Je ne peux douter raisonnablement qu'Alexandre, que César n'aient existé, qu'il n'y ait une ville de Rome; et toutefois ce n'est pas par des axiomes de géométrie que nous en sommes convaincus, quoiqu'à le bien prendre la certitude des faits puisse être ramenée à de tels principes qu'ils équivaillent à l'évidence (1); à plus forte raison, ne devons-nous pas confondre la probabilité avec l'évidence ou la certitude.

Il est vrai qu'il y a telle somme de probabilités auxquelles il seroit déraisonnable de se refuser; il est vrai encore que la conduite de la vie, et le parti qu'on doit prendre dans une in-

(1) Voyez dans la première Encyclopédie, l'article *Certitude*, dont Diderot lui-même a fait un si grand éloge.

finité de circonstances, portent, presque en total, sur la vraisemblance, et qu'on ne se détermineroit presque sur rien, s'il falloit attendre la certitude; mais il n'en est pas moins vrai aussi que ces principes ne sont pas les mêmes, et qu'on ne doit pas les confondre.

C'est la confusion des principes qui fait que bien des mathématiciens se trouvent déplacés et hors de mesure, lorsque, dans la société, on traite devant eux des questions qui sont étrangères au genre d'études dont ils s'occupent; alors ils doutent de tout, brouillent tout, déraisonnent sur tout; et l'on est surpris de voir ces hommes si profonds en géométrie, en astronomie, se montrer ineptes, et presque incapables de juger sainement, à l'égard des choses les plus ordinaires.

Septième obstacle, *faux raisonnemens*

mens et conséquences précipitées. Que d'espèces de sophismes qui ne se glissent que trop souvent dans notre manière de raisonner, et qui donnent lieu à de fauses conséquences, tels que ceux-ci, par exemple, de poser en principe ce qui est en question; de prouver une chose par elle-même; de conclure du particulier au général, ou du général au particulier, lors qu'il est susceptible d'exceptions; de faire des énumérations incomplètes; de partir d'expériences peu certaines, et de faits mal constatés; d'étendre les conséquences au-delà des prémisses; et le peu de justesse dans l'esprit est souvent la cause de ces faux raisonnemens : mais souvent aussi ils naissent d'autres sources que nous avons indiquées en parlant des passions, des préventions, etc.

Huitième obstacle, *défaut de mé-*

thode. Une des précautions les plus essentielles pour parvenir à la vérité, c'est, en général, de mettre de l'ordre dans les connoissances qui doivent nous y conduire; les multiplier sans règle seroit s'exposer à n'en porter aucune jusqu'au dégré de clarté dont elle est susceptible, à perdre de vue la connexion qui est entre elles, et qui fait qu'elles se prêtent du jour l'une à l'autre, à n'être tout au plus que du nombre de ces érudits qui savent beaucoup, qui savent tout, et qui au fond ne savent rien, parce qu'ils savent mal. Ce même ordre, nous devons le porter en particulier sur l'objet que nous voulons discuter; il faut pour cela bien poser l'état de la question, afin d'en saisir le nœud; bien définir les termes, de manière a n'y laisser aucune équivoque ni aucune obscurité; écarter tout ce qui est

étranger, et ne point sortir du sujet qui nous est proposé; considérer l'objet sous toutes ses faces, le diviser dans toutes ses parties, s'il en a plusieurs, afin d'examiner chacune d'elles séparément, selon le degré d'importance qu'elle peut avoir; les rapprocher ensuite autant qu'il en est besoin, et ne conclure que d'après un examen aussi exact et aussi complet qu'il doit l'être.

Neuvième obstacle, *le défaut d'exercice*. Locke insiste fortement, en plusieurs endroits, sur la nécessité d'exercer de bonne heure notre entendement pour le rendre capable de rechercher et de connoître la vérité; il soutient même qu'avec l'exercice et l'habitude, il y a peu d'esprits qui ne pussent aller très-loin à cet égard, tandis que la plupart du temps leurs facultés sont presque émoussées pour n'en avoir fait aucun usage; qu'ils ont ainsi perdu

cette force et cette étendue d'esprit que la nature leur destinoit, et qu'ils auroient pu obtenir par l'habitude. Locke compare les forces de l'ame à celles du corps; et il montre que, comme on parvient insensiblement, par un grand usage et un travail assidu, à acquérir une souplesse et une vigueur qui mettent en état d'exécuter les choses les plus difficiles, ainsi qu'on le voit tous les jours dans ces hommes qui ont été habitués dès leur enfance à faire les tours de force et d'adresse les plus surprenans; de même aussi en cultivant notre esprit avec soin, et en l'accoutumant par degré à fixer son attention sur des objets qui en soient dignes, on peut s'élever insensiblement jusqu'à l'étude et à la connoissance des choses les plus abstraites. Qu'on commence donc par lire avec réflexion des ouvrages vraiment utiles,

bien écrits et bien pensés ; que l'on s'en rende compte à soi-même ; qu'on les analyse ; qu'on essaye de composer d'après de semblables modèles ; ces essais seront d'abord très-imparfaits, mais bientôt ils le seront moins, et ils acquerreront enfin toute la perfection que nous pouvons désirer, du moins selon la portée de nos dispositions et de nos talens naturels : ce qui servira surtout à donner de la force à l'esprit, ce sera l'étude des mathématiques, en s'y proposant pour principal objet de se former à l'exactitude, à la précision, à l'ordre et à la méthode qui règnent dans cette science, afin de les porter ensuite dans nos autres études et les autres branches de nos connoissances, autant qu'elles en sont susceptibles ; et on peut dire qu'elles le sont toutes du plus au moins, jusqu'au calcul des probabilités.

Mais ne négligeons pas d'observer que rien ne nous éloigne davantage de cet exercice et de cette force d'esprit si désirables et si nécessaires, que l'ivresse du plaisir, les amusemens puériles, les folles dissipations, les lectures frivoles, dont on ne veut plus sortir quand une fois on en a pris le goût, et lorsqu'on accoutume l'esprit à s'en nourrir. Quoiqu'on ne doive pas pousser ses facultés, dit Locke, qui est si bon juge en cette matière, au-delà de leurs justes bornes; qu'on doive au contraire mesurer ses forces, éviter une trop grande contention d'esprit, de peur de l'accabler, il ne faut pas aussi qu'il s'amuse à des bagatelles qui ne demandent aucune application; c'est ce qui l'énerve et le rend paresseux. Incapable alors de la moindre fatigue, accoutumé à voltiger autour de la superficie des choses, sans pé-

nétrer jusqu'à l'intérieur, il se met dans l'impuissance de les approfondir pour développer les beautés que la nature y cache.

Quelque peu d'envie que nous ayons de nous répéter, qu'il nous soit permis cependant de revenir sur un des points les plus importans dont nous ayons déjà parlé. Il ne suffit pas, pour tenir à la vérité et nous la rendre utile, de se former des idées justes, d'apprendre à bien raisonner et à bien juger, il faut encore avoir ce qu'on appelle de la tenue dans le caractère, et se montrer conséquent dans la pratique, par l'application des principes à notre conduite. Que nous serviroient ces principes, si nous les démentions en agissant d'une manière toute opposée, et de quel usage nous seroit la raison si nous n'en suivons pas les préceptes? c'est néanmoins, comme nous l'avons

observé, l'écueil le plus ordinaire de notre sagesse. Les hommes, dit Voltaire, ne sont dans leurs principes et leur conduite, que contradiction. C'est aussi pour échapper au reproche de ce contraste si pénible à la conscience et à la raison, que lorsqu'il est question d'agir, nous plions la règle au gré de nos désirs; si nous voulions faire cesser nos illusions, un moyen bien court, et qui nous serviroit, en morale, d'une logique abrégée plus sûre que celle qu'on puise dans les livres, seroit celui-ci : Comment l'Etre-Suprême, celui qui est la souveraine sagesse, l'ordre par essence, et l'inaltérable vérité, voit-il telle action, telle mode, tel usage, tel genre d'amusement; et quel jugement en porte-t-il? D'après les idées les plus simples et les plus communes de ses divins attributs, il faudroit que nos passions fus-

sent bien fortes et bien aveugles, pour qu'elles nous empêchassent d'entendre au dedans de nous-mêmes la réponse à une pareille question.

Il est encore une autre règle pratique bien propre à nous diriger et à nous éclairer; demandons-nous, lorsqu'il s'agit de faire quelques sacrifices plus ou moins pénibles à la vertu et au devoir : Quelles seroient mes forces et à quoi me déterminerois-je, s'il s'agissoit pour moi d'un gain considérable, ou d'une très-grosse perte à souffrir, d'un bien-être réel ou d'un très-grand malheur? Avec un peu de droiture, nous reconnoîtrons sans peine, que notre impuissance prétendue ne vient souvent que d'un défaut de courage, et du peu d'estime que nous faisons des biens qui devroient avoir pour nous le plus grand prix.

L'application de cette règle est plus

facile encore pour celui qui, éclairé par la parole de Dieu même, se voit placé entre des biens et des maux éternels; pour celui que sa foi doit engager à se remplir sans cesse des maximes et des exemples de Jésus-Christ, la sagesse éternelle, le Verbe fait chair, qui est devenu pour nous la voie, la vérité et la vie.

DE DIEU.

Dieu est la grande idée de notre esprit, et le grand besoin de notre cœur, l'être sans lequel rien ne seroit, par qui tout est, qui, seul existant nécessairement et par lui-même, est l'unique source de toute vérité, de toute grandeur, de tout ordre, de toute beauté et de toute perfection.

Dieu est la grande idée de notre esprit : celle à laquelle se rapportent nos idées les plus relevées, les plus sublimes, les idées de l'éternel, de l'immuable, de l'indépendant, de l'infini, de l'infiniment parfait.

Il est le grand besoin de notre cœur : lui seul peut en remplir les désirs im-

menses, désirs aussi vastes que le sont les idées de notre entendement, avec lequel notre volonté a un rapport si intime :

Après de nouveaux biens sans cesse je soupire ;
Nul bien particulier ne sauroit me suffire,
Nul objet limité ne répond à mes vœux :
Il me faut tout un Dieu pour que je sois heureux.

Dieu est l'être sans lequel rien ne seroit, par qui tout est, et qui seul, existant nécessairement et par lui-même, est l'unique source de toute vérité, de toute grandeur, de tout ordre, de toute beauté, de toute perfection.

Il faut de toute nécessité un être éternel, un être existant par lui-même, pour que quelque chose existe, le néant n'ayant pu devenir la cause de quoi que ce soit; et l'on ne conçoit d'une manière distincte qu'un seul être de cette nature, qui soit d'une nécessité

absolue pour que quelque chose puisse exister.

Tout ce qui est en moi, hors de moi, tout ce qui n'est pas ce grand être, porte des signes manifestes de contingence (1), de mutabilité, de dépendance, qui sont les caractères propres d'un être qui n'a pu recevoir tout ce qu'il est, tout ce qu'il possède, que d'un principe différent de lui, que d'un être existant par lui-même, dès lors indépendant, immuable, et qui ne peut être que l'infini, que l'infiniment parfait dont j'ai l'idée; cette idée si grande, que je n'ai pu recevoir que de lui et par lui; cette idée qui me sur-

(1) Contingence est mis ici par opposition à la nécessité d'être; un être contingent est celui qui est conçu comme pouvant exister ou n'exister pas, et dans tel ou tel temps, de telle ou telle manière.

passe infiniment, et que je distingue cependant très-clairement de tout ce qui est borné, limité, susceptible de plus ou de moins, c'est-à-dire, de modification, de composition, de diminution ou d'accroissement.

Cet être seul nécessaire, ce seul être infini, infiniment parfait, est par là même l'unique source, comme nous l'avons dit, *de toute vérité, de toute grandeur, de tout ordre, de toute beauté, de toute perfection*, et mérite seul par conséquent d'être l'objet de notre hommage absolu et de notre souverain amour.

L'unité de cet être tout-puissant, de cette souveraine intelligence, de cet être nécessaire et infiniment parfait, se prouve, indépendamment de son essence infinie qui ne peut être qu'une, par l'enchaînement, les rapports, l'harmonie, l'unité et l'ensemble qu'il a

mis dans tous ses ouvrages, les liant entre eux de manière à en former un tout aussi parfait que le comporte de leur part, le caractère d'êtres créés, d'êtres finis et limités par leur nature même.

Dans ces globes immenses, semés dans la vaste étendue des cieux comme la poussière l'est dans nos champs, quelle marche constante et régulière! quel ordre si bien établi entre eux, que jamais ils ne se choquent dans leur course rapide, et qu'attirés les uns par les autres suivant des loix fixes et invariables, ils reviennent toujours dans des temps donnés au même point d'où ils sont partis! Si nous nous arrêtons à notre système planétaire, quel merveilleux accord dans toutes les planètes, qui tournent autour de leur astre principal, et qui ont chacune, à proportion de leurs besoins, leurs planètes secondaires; la terre, déjà éclai-

rée par le soleil, a sa lune; Jupiter a ses satellites; Saturne son anneau.

La distance de la terre est si sagement déterminée, que si elle étoit plus près du soleil, tout seroit consumé par l'ardeur de ses rayons; et au contraire, tout y seroit sans activité si elle en étoit plus éloignée. Son axe a le degré précis d'inclinaison qui lui étoit nécessaire pour que toutes les parties en fussent habitables, et participassent plus ou moins, à l'écoulement des eaux et à la chaleur du soleil.

Les élémens y sont dans une telle proportion entre eux, que c'est de leur mélange, de leur accord, de leur choc même et de leur guerre apparente, que naissent tous les phénomènes qui servent à l'accroissement et au développement des animaux et des végétaux. Les globules de lumière sont tellement appropriés à nos organes, que

si on les supposoit plus foibles, ils ne nous donneroient plus une clarté suffisante; et s'ils étoient moins déliés, ils les affecteroient trop péniblement pour que nous pussions en soutenir l'effet. C'est ce qu'on éprouve sensiblement lorsque la vue étant affoiblie par quelque accident que ce soit, on se sent comme blessé par leur action. Nous pouvons dire la même chose des vibrations de l'air qui forment pour nous les sons. Nous ne finirions pas si nous voulions porter plus loin ces détails; ils sont plus que suffisans pour nous forcer de conclure que c'est une suprême et unique intelligence qui a formé l'enchaînement de tous les êtres.

Qu'il nous soit seulement permis d'ajouter que, plus on observe la nature jusque dans les moindres objets, plus on est frappé d'étonnement et d'admiration, en voyant que non-seu-

lement tout y est peint des plus belles couleurs, mais que tout y est dessiné avec goût et avec la plus parfaite régularité : c'est ce qu'on remarque dans les plus petits insectes, dans les fleurs, dans les plantes, dans les graines, dans les tranches mêmes, coupées horizontalement et avec finesse, d'arbustes, de paille, de chanvre, etc., qui, vues au microscope, offrent, ainsi que l'aile d'un cousin, des dentelles dont n'approchent pas, pour la finesse et la perfection, les ouvrages de l'art les plus vantés, et qui font naître à l'esprit d'un observateur attentif cette idée, neuve peut-être à certains égards, mais si vraie, que Dieu se montre dans ses moindres œuvres *le grand dessinateur,* comme par les merveilleux effets de lumière, il est dans toute la nature le *grand coloriste.*

L'idée de Dieu, d'une souveraine

intelligence, d'un être suprême, est tellement propre à l'homme qu'elle se retrouve partout. Les nations païennes, malgré leurs profondes ténèbres et la multitude de leurs fausses divinités, reconnoissoient une divinité supérieure à toutes les autres, un Jupiter *le maître des dieux et des hommes*. Les Romains avoient mis, sur le frontispice d'un de leurs temples, cette magnifique inscription, *Deo optimo et maximo*, au Dieu très-bon et très-grand. Parmi les Grecs, les Athéniens avoient de cette souveraine intelligence une idée bien supérieure à celle que la mythologie leur donnoit de leur Jupiter, et telle que ne croyant pas pouvoir la bien définir, ils lui avoient érigé un autel sous cette inscription, *ignoto Deo*, au Dieu inconnu. Les peuples, les plus sauvages, au milieu de leurs idoles, de leurs fétiches, ne sont pas sans

une idée d'un être suprême, qu'ils rendent d'une maniére assez nette et assez précise, par cette expression, *le grand Esprit.*

Eh, comment les esprits les plus simples, les peuples les moins civilisés, n'auroient-ils pas une pareille notion, puisque tout dans la nature nous ramène à des vues, à un plan, à un dessein, et qu'aucun ouvrage complet ne peut y être attribué au hasard? Le hasard, selon la remarque de Cicéron, a-t-il pu seulement produire sous nos yeux une chaumière? Voltaire a tout dit, à ce sujet, en deux mots: *L'Univers prouve un Dieu, comme une horloge prouve un horloger.*

Il nous sera facile maintenant de détruire les fausses idées que certains esprits se sont formées sur les grands objets que nous venons de parcourir.

Loin de nous les termes de *hasard,*

de *nature*, dans le sens où ils l'emploient, de fatalité, de nécessité, d'éternité par rapport à la matière, *des deux principes, etc.* Le terme de hasard n'est qu'un mot vague et dépourvu de sens ; pris à la rigueur, dans la suite des causes secondes, il seroit même absolument faux, puisqu'il n'y a point d'effet sans cause : il est plus absurde encore, si on l'applique à cet ensemble si régulier, si parfait, de tous les êtres, qui démontre le dessein et la sagesse de son auteur. Je ne voudrois, pour confondre un partisan du hasard, ou de tel autre principe aveugle, s'il lui restoit encore un peu de bonne foi, que cette seule observation, que j'ai énoncée ailleurs : Qu'il me montre, lui dirois-je, une seule espèce d'animaux, d'insectes, si petits qu'ils soient, qui n'aient pas toutes les parties qui les composent, régulièr-

rement disposées et correspondantes l'une à l'autre; qu'il me montre une seule espèce où l'un des yeux, par exemple, soit placé de manière à ne pouvoir être d'aucun usage, où quelques-unes des pattes soient sur le dos, inutiles à toutes fonctions : on peut faire la même remarque sur tout le reste. Admirons, au contraire, non-seulement ce qui sert à l'ornement, aux besoins, aux fonctions de l'animal; mais combien toutes ses parties sont placées dans la plus exacte symétrie. Remontons à l'homme même, qui nous servira en cela d'objet de comparaison : les organes de ses sens, ses membres, sont situés dans l'endroit le plus convenable pour leur usage; mais de plus, ils se correspondent l'un à l'autre dans la plus juste proportion; telles sont les parties doubles placées parallèlement sur

les côtés, tandis que les parties uniques, par exemple, le nez, la bouche, occupent le centre. Qu'on me dise maintenant comment il n'y auroit pas une seule imperfection, une seule irrégularité à cet égard dans ce qui ne seroit que l'ouvrage du hasard. Raisonnons de même sur le mot de *nature*. Que peut-il signifier si l'on ne se contente pas de mots qui ne signifient rien, si ce n'est l'action de l'auteur même de la nature? « En bonne » philosophie, dit Bayle (1), la na- » ture n'est autre chose que Dieu lui- » même agissant, ou selon certaines » loix qu'il a établies très-librement, » ou par l'application des créatures » qu'il a faites et qu'il conserve ». « Le » ciel, disoit Sénèque (2), la terre,

(1) Continuation des Pensées diverses, tom. III, art. 116.

(2) De Benef., l. IV, c. VIII.

» la mer, la lumière et la vie, l'in-
» telligence et les arts; tous ces dons
» de la nature sont les dons de la Di-
» vinité, auteur de la matière, et cause
» première de toutes les causes. Ne
» dites donc pas : Je n'ai rien reçu de
» Dieu, j'ai tout reçu de la nature.
» Mortel ingrat ! cette nature qui nous
» a tout donné, n'est-ce pas Dieu lui-
» même? et vous attribuez à la nature
» les biens dont vous jouissez, au lieu
» de les rapporter à Dieu! vous dé-
» guisez le nom de votre bienfaiteur,
» pour déguiser votre ingratitude, et
» vous n'en êtes que plus ingrat ».

Il faut mettre dans la même classe de mots vagues et de fausses idées, ces termes, *nécessité*, *fatalité*, que nos philosophes modernes emploient tous les jours relativement à des objets dans lesquels nous ne pouvons concevoir, et nous n'apercevons que contingence,

contingence, mutabilité, dépendance, possibilité d'être ou de n'être pas, et dès-lors que les effets de la sagesse, du choix et de la liberté, dans celui dont toutes ces choses dépendent.

« J'ai découvert, dit Leibnitz (1), » que les loix du mouvement, qui se » trouvent effectivement dans la na- » ture, et sont vérifiées par les expé- » riences, ne sont pas à la vérité dé- » montrables comme seroit une pro- » position géométrique; mais il ne » faut pas aussi qu'elles le soient; elles » ne naissent pas entièrement du prin- » cipe de la nécessité, mais elles nais- » sent du principe de la perfection et » de l'ordre; elles sont un effet du » choix et de la sagesse de Dieu. Je » puis démontrer ces loix de plusieurs » manières; mais il faut toujours sup-

(1) Essais de Théodicée, n°. 345.

» poser quelque chose qui n'est pas » d'une nécessité absolument géométrique ; de sorte que ces belles loix » sont une preuve merveilleuse d'un » être intelligent et libre, contre le » système de la nécessité absolue et » brute de Straton et de Spinosa ».

Je prie ceux qui adoptent un pareil système de faire réflexion que nous n'aurions en toutes choses, contre l'expérience et le sentiment universel, que des idées de nécessité et de fatalité, si tout étoit fatal et nécessaire.

Une dernière idée également fausse sur le sujet que nous traitons, est celle de deux principes coéternels, indépendans, existans par eux-mêmes, dont l'un auroit forcé l'autre à prendre l'ordre et la forme qu'il lui auroit plu de lui donner : c'est le grand écueil contre lequel sont venus échouer tous les anciens sages, et dont Moïse seul,

éclairé par une lumière supérieure, a su se défendre.

Une idée, si généralement reçue parmi eux, est cependant, comme l'a si bien observé Bayle, dans ses Remarques sur Epicure, une des idées les plus fausses et les plus contradictoires.

Comment en effet un être qui ne dépend d'aucune autre cause, ni quant à son essence, ni quant à ses attributs et à ses propriétés, pourroit-il être modifié par un autre : *car on ne change pas*, dit le même auteur, *la nécessité fatale des êtres qui existent par eux-mêmes*. Ceci ruine également la doctrine des deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, qui auroient concouru à la formation du monde, puisque deux êtres, également essentiels dans leur nature et leurs propriétés, n'auroient pu en changer et en modi-

fier les effets par l'action de l'un sur l'autre.

Nous ne parlons pas ici du système de Spinosa, qui, avec sa méthode prétendue géométrique, ses définitions louches et équivoques, ses axiomes pris en des sens différens, son obscurité, son galimathias continuel, ne peut en imposer qu'à des esprits superficiels : son système, analysé en deux mots, n'offre qu'une grande absurdité; il établit une seule substance qui renferme toutes les modalités contraires; en sorte que dans son unité absolue, elle est telle tout à la fois, et ne l'est pas; elle est, à proprement parler, l'impossible posé en réalité.

Un dernier système que nous avons à réfuter, est celui de l'éternité du monde. Dans ce système, de deux choses l'une : ou le monde seroit considéré comme créé éternellement, ce

qui semble offrir une contradiction dans les termes, et ce qui toutefois laisseroit à Dieu, comme cause première, toute son influence sur la conservation et le gouvernement de cet Univers; mais ce qui, après tout, est détruit par les preuves que nous avons de la nouveauté du monde, telles que Lucrèce lui-même les a exposées dans son *Poëme sur la nature;* telles que nous les offrent les traditions et l'histoire de tous les peuples; telles enfin que nous les fournissent les réflexions les plus simples sur la population progressive du monde que nous habitons; ou ce monde, existant de toute éternité, seroit considéré comme existant par lui-même; et nous l'avons fait voir dépendant et muable, par conséquent n'ayant qu'une existence contingente et empruntée : d'ailleurs nous retomberions dans toutes les contra-

dictions dont nous avons déjà parlé. Quel hasard, quelle fatalité aveugle le feroit exister avec tant d'ordre, indépendamment d'une cause intelligente; de plus, si ce monde et toutes ses parties existent nécessairement, elles ont toutes, par leur essence, un degré d'action, de force, de mouvement déterminé, elles ne seroient donc susceptibles ni de plus ni de moins; il ne sauroit y avoir de mouvemens communiqués, d'action sur d'autres parties, ni de réaction; et rien ne pourroit être comme il est.

On sait au reste maintenant, que la matière n'a point de mouvement qui lui soit essentiel; qu'elle n'a proprement qu'une force d'inertie qui la dispose à rester dans l'état où elle est, en sorte qu'elle est indifférente au mouvement ou au repos, et qu'elle a besoin, pour être mue, d'une cause

étrangère ; ce qui, de cause en cause, nous oblige de remonter au premier moteur.

Par tout ce que nous avons dit dans cet article, nous avons prouvé suffisamment l'intelligence, la sagesse, et tous les attributs qui conviennent à l'Etre-Suprême, à l'être infiniment perfait ; mais pour détruire encore quelques fausses idées que l'on pourroit se former sur ces attributs, nous devons remarquer que la principale idée que renferme la souveraine perfection, est celle d'un amour invariable de l'ordre, en sorte que la justice, la bonté en sont inséparables. On concevra par là même que Dieu étant la souveraine justice, a égard à la foiblesse de l'homme, et que de là naît sa miséricorde ; on concevra aussi qu'étant la souveraine bonté, il ne cesse pas pour cela d'être juste ; et

qu'ainsi cette bonté ne consiste pas dans une molle indulgence pour le vice, et une froide indifférence pour le vice ou pour la vertu.

DE L'HOMME.

L'HOMME est un être composé de deux substances, l'ame et le corps, doué d'intelligence et de raison, de volonté, de choix et de liberté, né avec le désir du bonheur, fait pour l'immortalité, naturellement religieux, moral, sociable, et perfectible.

L'homme est, disons-nous, un être composé de deux substances, qui ont entre elles la plus étroite correspondance, et qui toutefois sont d'une nature si différente, et même si contraire, que leur union ne peut être que l'effet et le prodige de la toute-puissance qui les a créées, ainsi qu'elle est le secret et l'art infini de l'intelligence suprême

qui ne les a liées l'une à l'autre que pour les fins les plus dignes de sa sagesse.

L'une de ces substances est matérielle; c'est le corps, étendu, divisible, figuré, organisé, destructible et périssable par la séparation de ses parties. L'autre, qui est notre ame, est spirituelle, immatérielle, c'est-à-dire, simple, indivisible; elle pense, elle comprend, elle raisonne; et la faculté qu'elle a de raisonner prouve son immatérialité. En effet, comme on l'a rigoureusement démontré (1), cette

(1) Voyez cette démonstration, répétée avec plus ou moins d'étendue et de précision, dans le *Cours d'Etudes* de Condillac, et particulièrement, tom. III de *l'Art de raisonner*, chap. III, p. 4 et suiv. Voyez aussi tom. I, *Leçons préliminaires*, art. 4; et tom. IV, de *l'Art de penser*, chap. I.

opération de l'ame, qui consiste à comparer deux idées pour en déduire une troisième, qui est le jugement que nous portons de leur convenance ou de leur disconvenance, ne pourroit avoir lieu dans un être composé de parties, dont chacune, dans la supposition étrange d'une matière pensante, auroit une idée, sans qu'il y eût, dans cette hypothèse, un être simple qui pût seul les réunir pour en juger, et qui seul eût le sentiment individuel du *moi*, qui nous prouve que nous n'avons qu'une ame, et non plusieurs.

Cette ame, cet être spirituel doué d'intelligence et de raison, l'est en même temps de *volonté de choix et de liberté*; et c'est par là que l'homme devient un être *moral*, suceptible d'assujettissement à l'ordre, à la raison, à la loi; c'est par là, qu'au juge-

ment de tous les hommes, et au tribunal de sa propre conscience, il est capable de mérites et de démerites, et peut être réputé digne de châtimens ou de récompenses. Remarquons au reste, que c'est par un sentiment intime et irrésistible, qui est l'expression même de l'état actuel de son ame, que, dans les circonstances ordinaires, l'homme est forcé de se dire à lui-même : *je suis libre,* qu'il se condamne en secret, et s'impute, malgré lui, le crime dont il s'est rendu coupable.

C'est sur ce sentiment de la liberté dans l'homme, lorsqu'il jouit de sa raison, que tout porte dans la société humaine, louanges, blâmes, avis, conseils, remontrances, loix, châtimens et récompenses. C'est aussi ce qui a dicté à Voltaire ces vers si dignes d'être rappelés :

Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin:
Entends comme il consulte, approuve, délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire.
Vois comme d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et veut le corriger.
Il le croyoit donc libre : oui sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système;
Il mentoit à son cœur en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.

Remarquons de plus que, par son intelligence et par sa volonté, l'homme est susceptible des plus hautes pensées, des désirs les plus vastes; mais qu'il l'est en même temps des passions les plus ardentes, sans que celles-ci néanmoins, hors les cas particuliers d'une véritable aliénation d'esprit, puissent servir d'excuse à ses égaremens en le privant de la liberté.

De ces deux substances, l'ame et le corps, l'esprit et la matière, la pre-

mière, par cette correspondance que Dieu a établie entre elles, dépend de la seconde à bien des égards; elle en reçoit, par les organes de la vue, de l'ouïe, de tous les sens, des impressions qui la mettent en relation avec tout ce qui l'environne, avec toute la nature; et quelquefois aussi, qui gênent, qui embarrassent ses opérations; comme le plus habile organiste ne fera entendre que des sons confus et discordans, si, par un dérangement quelconque, l'instrument, dont il se sert, lui oppose quelque résistance : mais plus généralement, et à d'autres égards, l'ame, par rapport à son corps et à ses sens, peut agir en reine; elle leur commande, elle les fait rentrer dans l'ordre s'ils s'en écartent, les dompte comme des sujets rebelles, et les soumet, quand elle le veut fortement, à l'empire de la raison.

En tout ceci, on aperçoit déjà les fins principales pour lesquelles Dieu a uni si étroitement ces deux substances si diverses dont l'homme est composé : en mettant son esprit en rapport avec toute la nature par les organes du corps, il l'a mis en état d'en saisir toutes les beautés, toutes les richesses, de remonter par elles à celui qui en est l'auteur, de lui en rendre, à la vue de ses œuvres et de tous ses dons, la gloire, l'hommage, le tribut de la reconnoissance et de tous les sentimens qui lui sont dûs.

Ainsi Dieu a-t-il fait de lui un être *naturellement religieux;* et on peut dire de l'homme, sortant, dès l'origine du monde, des mains de son créateur, que la religion naquit avec lui.

En liant son ame à un corps, qui l'affecte d'une manière plus ou moins vive, Dieu a voulu de plus lui faire

acquérir tous les genres de mérites et de vertus dont cette union le rend susceptible, et lui faire mériter, conséquemment à ses travaux, à ses efforts, aux victoires, qu'aidé du secours d'en haut, il remporte sur lui-même, la récompense et le bonheur auquel il l'appelle par ce penchant inné qu'il lui a donné pour la félicité, par l'idée et le désir qu'il a imprimés en lui de son immortalité, qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, est le dogme et le cri de la nature.

Le souverain Être, en créant l'homme, n'a pas fait de lui sur la terre un être isolé, qui n'y vécût que pour lui-même : le liant à ses semblables par des besoins réciproques, il en a fait un être *sociable*, qui, tenant à son Dieu par-dessus tout, comme à son principe, à l'auteur de son existence et de tous les biens dont il est redevable à

sa bonté, comme à sa véritable fin, et l'unique centre de son bonheur, tînt aussi aux hommes par la bienveillance, par la charité, comme à des frères, aux enfans du même père, et appelés ainsi que lui à s'y réunir et à le posséder un jour. Il doit se souvenir d'ailleurs que n'étant qu'une partie d'un grand tout, c'est dans le seul bien de ce tout qu'il doit chercher, qu'il doit placer le sien même; en sorte que sa grande loi, à cet égard, soit de procurer avant tout autre bien privé, le bien général, *le bien commun*, le plus grand bien qui soit en son pouvoir. Disons encore qu'en faisant de l'homme un être *moral*, *religieux* et *sociable*, Dieu en a fait un être *perfectible*, capable de se réformer de jour en jour, d'acquérir sans cesse, par la réflexion, par l'expérience, par l'étude, par l'exercice de ses facultés, par le secours de ses

semblables, de nouveaux développemens, de nouvelles lumières, de nouveaux degrés de force morale, de talens, de sagesse et de vertu; ce qui montre assez qu'il est appelé en effet, à travailler constamment sur lui-même, pour arriver à l'état de perfection auquel il peut prétendre, eu égard, pour chacun de nous en particulier, aux moyens qui lui sont offerts, aux circonstances où il se trouve, aux dons plus ou moins grands qu'il a reçus de l'auteur de son être, et à toutes ses facultés.

En réunissant les idées que nous venons d'étendre et d'approfondir, il en résulte, par rapport à l'homme, une formule, ou si l'on veut une définition complète, telle que celle par laquelle nous avons commencé.

Mais observons, comme un supplément essentiel à tout ce que nous

venons de dire, 1°. Avec quelle sagesse l'Être suprême a diversifié dans les hommes, les formes, les talens, les goûts, l'industrie, les moyens, de manière qu'il n'y eût point de confusion parmi eux et qu'on pût à cet effet les reconnoître, les discerner les uns des autres; que les différentes conditions de la vie fussent liées entre elles et subordonnées comme elles doivent l'être pour le bien général; que tous les états fussent remplis, que tous les hommes, dans chacun de ces états, par leurs ressources particulières et leurs fonctions diverses, pussent être utiles à leurs semblables et se servir réciproquement; que personne ne pût à la rigueur se suffire à lui-même.

2°. Que, par le bon ou le mauvais usage de sa liberté, l'homme devient capable des deux extrêmes, et offre, dans des individus de la même espèce,

le contraste le plus frappant. Les uns s'élevent aux vertus les plus sublimes, au plus haut degré de perfection auquel l'homme puisse atteindre; les autres, se laissant dominer par leurs passions, se livrent aux vices les plus affreux, aux plus monstrueux excès, et tombent dans le dernier degré d'avilissement et de dépravation. De là se forment ces deux classes si opposées, que désigne l'apôtre des nations, *l'homme charnel* et *terrestre*, de tous les animaux le plus brute quelquefois et le plus féroce, agissant comme s'il n'y avoit pas de Dieu pour lui, nulle sorte de devoirs à remplir à l'égard de Dieu et de ses semblables, point d'autre vie que celle-ci; et *l'homme spirituel et céleste*, uniquement occupé à procurer la gloire de son Dieu, le salut de ses frères et le sien, à acquérir pour lui-même et à faire acquérir aux au-

tres ces trésors de mérites et de vertus qui ne périront jamais.

Opposez ces deux espèces d'hommes si diverses, si contraires ; opposez, par exemple, un Vincent de Paul à un Robespierre, l'un le bienfaiteur de l'humanité, en tout genre, l'autre son plus horrible fléau et son destructeur.

Observons en troisième lieu, que Dieu, en rendant l'homme capable de mérites et de démérites, a tellement ménagé, et je peux parler ainsi, a tellement respecté en lui sa liberté, pour la dignité même de sa nature, et pour ne pas faire de lui une espèce d'automate mû par des ressorts nécessaires, que c'est à lui en conserver l'usage, à maintenir une sorte d'équilibre entre ses lumières et ses passions, à balancer les unes par les autres, et ces dernières par le cri même de sa conscience, qu'il rapporte générale-

ment les facultés, les penchans naturels qu'il lui a donnés, toute l'économie, toutes les dispositions plus ou moins sensibles de sa providence, toutes ses dispensations à son égard. Dans les sciences exactes, étrangères à sa moralité, il lui présente des axiomes à l'évidence desquels il est obligé de céder; dans les choses morales, il lui offre assez de lumières pour l'éclairer, mais pas assez pour le contraindre. La vertu a ses motifs puissans contre les attraits du vice, et ses avantages réels : la religion, soit naturelle, soit révélée, a ses preuves incontestables pour un esprit vrai et un cœur droit; mais les passions, l'orgueil, la prévention, l'entêtement, peuvent élever des nuages, faire naître des doutes, former des difficultés contre ce qu'il y a en ce genre de plus solidement établi. L'homme est né avec une pente invin-

cible pour le bonheur ; mais il peut se déterminer à son gré dans le choix des biens particuliers.

4°. Nous devons observer encore que si l'homme a une telle pente pour la félicité, ce qui prouve par rapport à lui les vues bienfaisantes du créateur, il a aussi d'autres penchans qui tiennent à la dignité de son être : il est fait pour la vérité, pour la grandeur ; mais ici comme à l'égard du bonheur même, il ne prend que trop souvent l'ombre pour la réalité.

Il est si bien fait pour la vérité, que, comme nous l'avons remarqué ailleurs, il ne pourroit admettre une erreur qu'il connoîtroit pour telle ni s'y reposer, et que lors même qu'il s'égare, il s'efforce de donner à ses opinions mensongères les couleurs apparentes de cette vérité dont il s'écarte, pour se livrer avec moins de con-

trainte à ce qui flatte les désirs de son cœur.

De même, il a été si évidemment formé, dans sa première origine, pour ce qui est relevé, pour ce qui est noble et grand, qu'il recherche ou qu'il envie tout ce qui lui paroît tel, et mettroit tout en œuvre, s'il le pouvoit, pour s'en rapprocher, pour se l'approprier. Il voudroit comme agrandir son être par toute espèce de prééminence et de supériorité. Il ambitionne les titres, les distinctions, les honneurs; et il oublie, ou il ne fait pas attention, qu'on n'est véritablement grand que par la vertu. Il s'environne, il se revêt d'un éclat emprunté, de tout ce qui en impose à la multitude, et il ne lui arrive que trop de placer sa grandeur et sa gloire dans des objets qui n'ajoutent rien à ce qu'il est en lui-même, qui lui sont absolument étrangers. En effet,

effet, comme l'a si bien dit La Mothe, dans une de ses fables :

De tes aïeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, est-ce toi?

5°. Ce qui fait une partie plus réelle de la grandeur de l'homme quant à sa nature, et en le comparant avec tout ce qui l'environne, c'est l'espèce de souveraineté qu'il exerce ici-bas, et de domaine que Dieu lui a donné sur tous les êtres dont il est entouré. C'est à lui et principalement pour lui que la terre ouvre son sein; il en tire le bois, l'argile, la pierre, les métaux qu'il fait servir à tant d'usages; elle répond au travail de ses mains par ses richesses et sa fécondité. Il ente, il greffe des arbres sauvages, et leurs fruits perdent pour lui l'âcreté qu'ils conserveroient sans lui. Les fleurs acquièrent un éclat

et un parfum qu'elles doivent surtout au soin qu'il a de les cultiver, et dont elles le payent avec usure par tant d'attraits et d'agrémens divers dont il n'y a que lui qui paroisse sentir tout le prix. C'est même à son profit que tournent le miel et la cire que l'abeille sait en extraire. Il trouve dans les herbages, dans les légumes, dans les plantes, des alimens ou des secours qui lui sont propres; et les poisons que quelques-unes de ces dernières renferment, il les transforme pour lui-même dans les remèdes les plus salutaires. Les animaux, pour la plupart, sont soumis à son empire; il les dompte, il les apprivoise, il en tire tous les genres de service qu'ils sont capables de lui rendre. Il enchaîne, en quelque sorte, les élémens, et dans une foule de circonstances, il les contraint d'obéir à ses loix. Il exerce son esprit à

l'étude des sciences les plus abstraites et les plus profondes. S'élevant jusqu'aux cieux, il observe le cours des astres, et soumet à ses calculs leur grandeur, leur marche et leur distance. Les arts lui doivent leur naissance et leurs progrès, et il les perfectionne d'âge en âge à l'aide de ses semblables.

Ce qu'il nous reste à admirer en lui, c'est l'imagination, la mémoire, le don de la parole. Son imagination qui l'entraîne, qui l'égare, lorsqu'il n'a pas travaillé à s'en rendre maître, devenue docile quand il sait la régler, lui fournit les plus puissans moyens et enfante des prodiges. Riante et féconde, elle lui offre les tableaux les plus variés, qu'il agrandit, qu'il rapetisse, qu'il compose et décompose à son gré; et bien plus que cela, elle est pour lui, jointe à l'observation et à

l'expérience, la source des plus brillantes, des plus heureuses découvertes, et des inventions les plus utiles. Sa mémoire, dépôt fidèle de tout ce qu'il a vu, de tout ce qu'il a entendu, de tout ce qu'il a appris, est comme un riche magasin, toujours ouvert, des connoissances les plus précieuses. La parole est surtout un don qui lui est propre, qui le met dans le commerce le plus intime avec ses semblables. C'est une institution vraiment divine, comme on en peut juger par le merveilleux organe (1) qui lui a été donné pour cet effet, celui de la voix, par ses articulations, ses inflexions, ses

(1) Lisez dans M. Rollin, *Hist. anc.*, tom. XI, seconde partie, ce qu'il dit sur la parole, et en particulier ce qu'il a extrait des *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1700.

sons si multipliés et si divers qui produisent au-dehors l'expression de ses pensées, et les font passer, par un autre organe, non moins admirable, non moins artistement formé, celui de l'ouïe, jusque dans l'ame de ceux auxquels il parle.

Sous tous ces rapports, que l'homme est grand quand il fait un digne usage de ses facultés et des dons du Créateur, quand il lui en rend hommage comme les tenant de lui seul, qu'il les rapporte à sa gloire et au bien général de la société dont il fait partie ! Qu'il est grand par ses hautes pensées qui l'élevent vers l'Être éternel, nécessairement, souverainement et infiniment parfait; par ses désirs immenses qui le portent vers une félicité sans bornes dans son objet comme dans sa durée, vers ce bien infini qui ne peut être que Dieu même !

Avec de si nobles, de si excellentes prérogatives, comment peut-il se rencontrer de prétendus philosophes qui osent confondre l'homme avec la brute, dont eux-mêmes se rapprochent, plus que qui ce soit, par leur déraison, par la bassesse de leurs idées et celle des habitudes vicieuses, des passions déréglées, qui les font parler, qui les font agir, et auxquelles ils se livrent tout entiers? Il faut l'avouer, après tout, en laissant à part ces philosophes, soi-disant, ces faux sages qui, pour mettre leurs passions d'accord avec leurs principes, ne cherchent qu'à s'aveugler eux-mêmes, une des causes les plus ordinaires des égaremens de la plupart des hommes, lorsqu'ils s'écartent de la route qui doit les conduire à la vertu et au bonheur, c'est leur inconséquence, signe, hélas! trop sensible, de la dégradation de la nature

humaine! Il n'est pas rare de les voir admettre les principes les plus vrais, dont leur esprit est convaincu, et de les voir en même temps agir d'une manière toute opposée. Combien de chrétiens, par exemple, qui, persuadés de la vérité de la religion qu'ils professent, de la sublimité de ses dogmes, de l'excellence de sa morale, de la force et de l'authenticité de ses preuves, démentent néanmoins leur foi par leur conduite, et mettent dans la pratique les maximes du siècle à la place de celles de Jésus-Christ!

DE LA RELIGION.

La religion est le lien sacré qui unit l'homme à Dieu par les sentimens et les hommages qui lui sont dûs.

La religion naturelle est celle qui naît en nous des seules lumières de la raison, par la contemplation des ouvrages du Créateur, et des rapports qu'il a mis entre eux; par le sentiment intime de notre propre existence, que nous ne nous sommes pas donnée à nous-mêmes, et des facultés, si précieuses pour nous, dont elle est accompagnée; par le sentiment réfléchi de nos besoins et de notre dépendance; par la considération des biens que nous avons reçus en tout genre de l'auteur

de notre être, et de ceux que nous pouvons en recevoir encore ; par l'idée des récompenses ou des peines que nous avons lieu d'attendre de sa justice dans cette vie ou dans l'autre, selon le bon ou le mauvais usage que nous aurons fait de toutes nos facultés et de tous ses dons.

La religion révélée est celle que Dieu a donnée aux hommes pour venir au secours de leur foible raison dans l'état d'obscurcissement et de ténèbres où elle est tombée, et pour nous éclairer sur des vérités importantes que les seules lumières naturelles n'eussent pas suffi pour nous apprendre.

Le besoin de cette révélation nous a été rendu sensible par l'idolâtrie dont les peuples, privés de son flambeau, ont été généralement infectés ; par les égaremens et les monstrueux systèmes

des philosophes de l'antiquité profane; par les aveux frappans des plus sages d'entre eux, d'un Socrate, d'un Platon, qui ont énoncé d'une manière si précise le vœu qu'ils formoient que Dieu leur envoyât quelqu'un de sa part pour les instruire et dissiper leurs ténèbres; par les doctrines absurdes des philosophes de nos jours, qui, aussi extravagans que leurs anciens maîtres, dont ils n'ont fait après tout que suivre les traces et réchauffer les systèmes, font naître les mondes de la rencontre des atomes, l'ordre universel de la confusion et du hasard, l'esprit et l'intelligence du sein de la matière, et qui donnent en partage la nécessité d'être à ce qui porte le caractère de la mutabilité et de la dépendance, propres seulement, comme nous l'avons dit, à des êtres contingens, qui, parce qu'ils n'existent point par eux-mêmes,

peuvent exister d'une manière ou d'une autre, peuvent être ou n'être pas.

Dieu, en nous acordant le bienfait inapprécіable de la révélation, y a joint les preuves les plus authentiques, une suite de faits sensibles, éclatans, et capables de frapper également les esprits les plus subtils et les hommes les plus grossiers.

On peut voir ces preuves exposées en détail et avec la plus grande clarté, dans les plus célèbres apologistes de la religion. Nous ne ferons qu'en ébaucher les principaux articles, en nous attachant particulièrement à ce qui concerne Moïse et Jésus-Christ.

MOÏSE.

TOUT se réunit pour confirmer le récit de Moïse et l'inspiration divine qui l'a dicté.

1°. Au milieu des épaisses ténèbres et de toutes les erreurs dont il étoit environné, Moïse nous donne la notion la plus grande, la plus simple et la plus vraie de la divinité; il ne nous présente qu'un seul être existant par lui-même, et par qui tout existe : *Ego sum qui sum*, je suis celui qui suis, fait-il dire à Dieu même; mot si profond et qui renferme tout, son existence prise dans sa propre essence, son immutabilité, son indépendance; tandis que tous les autres êtres, qu'il a crées,

n'ayant qu'une existence empruntée, portent gravés sur le front, si je peux parler ainsi, des caractères tout opposés.

Aussi Moïse ne suppose-t-il pas, comme ceux des anciens philosophes qui reconnoissoient un Dieu, deux êtres éternels, deux êtres indépendans, deux principes également nécessaires, l'un actif, l'autre passif, dont l'un auroit travaillé sur l'autre et l'auroit dompté. Étrange contradiction contre laquelle, avons-nous dit plus haut, est venue heurter misérablement l'ancienne philosophie dans tous ceux dont nous venons de parler, et dont la plupart des philosophes de nos jours n'ont cru pouvoir se sauver qu'en se jetant dans le matérialisme.

2°. Moïse nous offre, dans la Genèse, ce que la raison, divinement inspirée, pouvoit dicter de plus sage et de plus

relevé sur la création de l'homme dans son état primitif, sur celle des animaux et des plantes, sur la formation du ciel, de la terre, de la lumière ; et Longin, quoique écrivain profane, a lui-même, dans son *Traité du Sublime*, justement admiré la manière dont l'auteur sacré s'énonce à ce sujet. Dieu dit : *Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite.* On voit d'ailleurs, d'après la narration de Moïse, que s'il a plu à Dieu de mettre de la progression et de l'intervalle dans ses ouvrages, pour mieux marquer sa liberté et son entière indépendance, il a tout fait d'après un plan unique, pour ne former, de toutes les parties de cet immense Univers, qu'un tout, qui publiât la puissance, la bonté, la sagesse et l'unité du Créateur.

3°. Le récit de Moïse s'accorde généralement avec ce que les anciennes

traditions, quoique altérées ça et là par bien des fables, ont de plus universel et de plus constant sur l'histoire des premiers hommes jusqu'aux temps les plus voisins de la dispersion, où la chaîne commune des faits qui l'ont suivie s'est rompue. Telles sont, parmi ces traditions, celle sur l'unité d'un Dieu suprême, quant à la croyance générale des peuples, bien distincte en cela des systèmes philosophiques qui sont venus ensuite; celle de l'ordre de la semaine conservé presque partout d'après les six jours de la création, et celui du repos, c'est-à-dire celui où Dieu a cessé de créer; celle du commencement et de la propagation du genre humain par un premier homme et par une première femme; le temps d'innocence et de bonheur figuré par l'âge d'or; le changement d'état par le fait de l'homme même et par celui de

la femme, et les maux qui se répandirent en conséquence sur la terre, ce qu'on voit en partie si vivement allegorisé par la boëte de Pandore; ce péché de nos premiers parens, qui, dans le *Zend-Avesta*, ouvrage attribué par les Perses à Zoroastre, se retrouvent sous les noms de Meschia et Meschiané; l'ancien serpent qui, de l'aveu de M. de Voltaire, dans sa *Philosophie de l'histoire*, fait partie de la théologie de presque toutes les nations; les bons et les mauvais anges, connus chez tous les peuples profanes sous le nom de bons et mauvais génies; la longue vie des premiers hommes, telle que nous la retrouvons chez les Egyptiens, chez les Chinois, chez tant d'autres nations; une astronomie antérieure au déluge, que fait observer M. Bailly, dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne*; le déluge, si bien

prouvé par cet écrivain lui-même, dans ses *Atlantides*, et par Boulanger, dans son *Antiquité dévoilée*, comme un fait dont la mémoire s'est transmise chez tous les peuples, et appuyé sur les monumens physiques comme sur les monumens historiques; l'entreprise de la tour de Babel, origine de la fable des Titans qui ont escaladé le ciel; les géans; les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, dont les noms se sont conservés; celui de Sem chez les Hébreux, dont il est la tige; celui de Cham chez les Egyptiens, chez les Phéniciens : Mesraïm, fils de Cham, régna en Egypte, appelée aussi la terre de Mesr; celui de Japhet parmi les Grecs et les Latins; *Audax Japeti genus, Japete volustior;* le partage entre les trois fils de Noé, qui paroît avoir donné lieu, dans la plus ancienne mythologie, à

la fable du partage des trois frères, Jupiter, Neptune et Pluton, dont on pense que les districts ont été assignés d'après de certaines circonstances relatives aux contrées que les fils de Noé ont occupées dans leurs dispersions.

4°. Le récit de Moïse s'accorde, pour la chronologie, avec ce que les premières époques ont de plus certain. Les hommes les plus savans en ce genre, M. de Guignes, par rapport aux Chinois, dans le *Chou-King*; M. Anquetil, de l'académie des inscriptions et belles lettres, relativement aux Perses, dont il nous a donné le *Zend-Avesta;* M. le baron de Sainte-Croix, à l'égard des Indiens; M. Fréret lui-même, dans les mémoires de la même académie que nous venons de citer, et tant d'autres qui ont travaillé sur ces matières, sur les Egyptiens, les Chaldéens, etc., et qui, en

débrouillant le chaos des antiquités fabuleuses de tous ces peuples, nous prouvent qu'on ne trouve rien qui ait un fondement réel au delà des époques fixées par Moïse, prises surtout, comme le veut Fréret, dans la Chronologie des Septante.

5°. On remarque le même accord entre le récit de l'écrivain sacré, particulièrement dans le x^e^. chapitre de *la Genèse*, et ce que la *géographie des premiers âges* a de mieux tracé, de plus exact et de plus vrai. On peut voir ce qu'ont dit à ce sujet M. Court de Gébelin, dans son *Monde primitif*, et M. Pluche, dans sa *Concorde de la géographie*.

6°. Il en est de même relativement à ce que la *géologie*, les observations physiques sur la terre et les montagnes, nous offrent de recherches les plus suivies, les plus profondes, et de

mieux avéré : c'est ce que nous prouvent en détail les Lettres physiques et morales de M. de Luc, sur l'histoire de la terre et de l'homme, et ses Lettres sur l'histoire physique de la terre, appuyées non-seulement sur de laborieuses et savantes perquisitions à cet égard, faites pendant un grand nombre d'années et dans un très-grand nombre de lieux divers, mais sur toutes celles des meilleurs géologistes de nos jours : aussi M. de Luc ne craint-il pas de dire, en parlant de *la Genèse*, comme renfermant la première histoire du monde, que *l'étude de la terre nous en montre les plus grands détails, et n'en contredit aucun.* Parmi ces savans qui ont fait les mêmes recherches, les mêmes études que M. de Luc, et se sont rendus célèbres dans le même genre, nous citerons MM. de Saussure, de la Méthérie, Dolomieux, Ki-

rowan, des sociétés de Londres et d'Irlande, qui par tous leurs rapprochemens confirment le récit de Moïse.

Le dernier, dans un mémoire sur l'état primitif du globe et la catastrophe qui lui a succédé : *On the primitive state, etc.*, mémoire imprimé dans le sixième volume des Transactions de l'académie d'Irlande, après les détails les plus intéressans, rassemble sept ou huit faits principaux, qui, d'une part sont énoncés par Moïse, et de l'autre déduits à *posteriori*, des observations les mieux constatées par les naturalistes modernes; et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que les deux séries s'accordent parfaitement, non-seulement quant au matériel des faits, mais quant à l'ordre des événemens successifs.

7°. L'histoire même de Moïse se prouve toute entière par les règles de

la plus saine critique. Il ne se perd point, comme l'ont fait la fable et l'imposture, dans une longue suite de générations, pour s'envelopper de la nuit du temps; il les réduit à un petit nombre, et ne craint pas d'être démenti par les traditions, conservées dans la famille de Sem, et chez les Hébreux par leurs patriarches.

Il parle à ses contemporains, et leur cite des faits qui se sont passés sous leurs yeux, qui ont été pour eux des faits publics, universels, personnels pour chacun d'eux; qui ont subsisté, qui se sont renouvelés pendant quarante ans; sur lesquels il n'y avoit aucun Israélite qui n'eût pu le contredire, s'ils eussent été faux : ces faits sont attestés par des monumens, par des fêtes, par des rites qui servent tous à leur en rappeler la mémoire, et à leur en démontrer la réalité.

C'est sur l'authenticité de ces faits qu'il appuie la loi qu'il leur donne, loi la plus assujettissante par toutes les pratiques qu'elle leur impose, par toutes les précautions qu'elle prend pour les empêcher de se confondre avec les autres peuples, d'en partager l'idolâtrie, et d'oublier le dépôt de la grande promesse qui leur a été confiée touchant le Messie.

Ces faits sont reconnus par toutes les tribus; toutes ont, dans leurs prérogatives particulières, ou dans les partages qui leur sont assignés, des intérêts différens; et toutes cependant s'accordent à admettre comme authentiques les livres de Moïse, et à se soumettre à la législation qu'il leur a donnée. Ces douze tribus sont autant de ligues traditionnelles que, relativement à la contrariété de leurs vues et de leurs intérêts, on peut confronter

entre elles d'après les principes si bien développés au mot *Certitude*, dans l'ancien Dictionnaire de l'Encyclopédie.

L'authenticité des livres de Moïse est reconnue et confirmée par tous les écrivains juifs qui l'ont suivi, et qui sont venus d'âge en âge après lui, en commençant par Josué, chef du peuple hébreu, et successeur immédiat de Moïse; en continuant par le livre des juges, qui ont suivi Josué; par les livres des rois, qui sont venus après les juges; par les pseaumes de David, par les livres de Salomon; par les prophètes. Quelle admirable chaîne de traditions!

On peut voir dans Josephe contre Appion, les témoignages qu'il rapporte aussi des auteurs profanes relativement à Moïse.

8°. Enfin, un dernier trait se joint à

à tous les autres pour ne laisser aucun doute sur la divine légation de Moïse; ce sont les prophéties que ses livres renferment. Moïse annonce, dès le troisième chapitre de la Genèse, en parlant de la chute du premier homme, la semence bénite qui doit naître de sa postérité pour réparer la grande plaie faite au genre humain par le péché; et il renouvelle en plusieurs endroits cette promesse. Il fixe, chapitre quarante-neuvième, en parlant du testament de Jacob, le temps auquel le Messie doit paroître. Il annonce aux Hébreux, Deut., c. XVIII, v. 18, un prophète semblable à lui, c'est-à-dire, législateur comme lui, et leur ordonne, au nom du Seigneur, d'écouter sa parole. Ailleurs Moïse détaille à son peuple, de la manière la plus précise, la conduite que Dieu doit tenir à son égard dans ses récompenses,

lorsque ce peuple lui sera fidèle ; dans ses châtimens, dans les servitudes qu'il lui fera éprouver, lorsqu'il lui deviendra infidèle ; sans parler de bien d'autres traits de ce genre qui se trouvent dans le Pentateuque.

On voit ainsi dans les livres de Moïse, comme dans tous les autres livres saints qui ont précédé le Messie, cette liaison si étroite et si merveilleuse qui fait, de toute la religion révélée, l'ensemble le plus un et le plus parfait.

JÉSUS-CHRIST.

JÉSUS-CHRIST, le grand objet de la promesse faite à l'homme après sa chute, renouvelée d'âge en âge jusqu'à l'avénement du Messie, rappelée sans cesse aux patriarches, aux prophètes, à tout un peuple choisi pour en conserver le dépôt, et de laquelle même les traces se retrouvoient chez d'anciens peuples profanes, surtout dans l'Orient et jusque chez les Chinois, dans des temps très-reculés (1).

Jésus-Christ, le terme essentiel de toutes les prophéties, de celles particulièrement d'Isaïe, de Daniel, qui

(1) Voyez les *Leçons de l'Histoire*, t. VIII, p. 455 et suiv.

sont comme l'histoire la plus importante des siècles futurs, et qui, relativement à celui qu'elles annoncent principalement, sont comme un Evangile anticipé.

Jésus-Christ, le centre de l'ancien et du nouveau Testament, celui qui en lie toutes les parties.

Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, son Fils engendré par lui de toute éternité, comme dans notre nature finie, l'esprit engendre la pensée, qui est son verbe et qui est consubstantielle avec lui.

Jésus-Christ, ce Verbe adorable uni par l'effet de son ineffable charité (*Deus caritas est*) à la nature humaine, ainsi que la substance spirituelle, par un mystère de notre foible raison, est unie en nous à une substance matérielle, et n'y forme qu'une seule personne.

Jésus-Christ, cet Homme-Dieu, nécessaire à la gloire du Très-Haut, pour la réparation du péché, pour rendre à l'Être suprême une gloire qui réponde à la majesté de son être, une gloire vraiment digne de lui.

C'est une belle pensée que celle de Mallebranche, dans ses *Méditations métaphysiques* : il ne pouvoit croire que, quand même l'homme n'eût pas péché, le Verbe ne se fût pas uni, de quelque manière que ce pût être, à la nature humaine, pour rendre à Dieu une gloire infinie comme lui. Il y a entre le fini et l'infini une intervalle immense qui laissera toujours une entière disproportion entre la majesté divine et le culte qui ne lui seroit rendu que par une simple créature. Il n'y avoit que le Verbe uni à cet être intelligent, mais borné, qui pût, en remplissant, en comblant cet intervalle,

donner à nos hommages, par leur union avec les mérites du Verbe incarné, un prix infini, et par là nous rendre dignes de la possession de Dieu même.

Jésus-Christ, le médiateur entre le ciel et la terre, nécessaire au salut de l'homme, et devenu pour lui la voie, la vérité et la vie : *Ego sum via, veritas et vita.*

Jésus-Christ, grand dans sa mission, celle de réconcilier Dieu et l'homme, d'éclairer et de sanctifier le genre humain.

Grand dans sa naissance; il paroît dans les lieux, dans les temps, et avec tous les caractères marqués par les prophètes. Il naît à Bethléem, lorsque le sceptre, selon la prophétie de Jacob, est sorti de Juda; lorsque les traditions, conservées parmi les peuples profanes eux-mêmes, leur font

attendre une Messie. Au rapport de Chalcidius, philosophe platonicien, une étoile l'annonce aux mages; ils viennent le chercher dans la Judée. Leur arrivée et leurs perquisitions répandent le trouble dans Jérusalem, et portent la crainte dans le cœur d'Hérode : de là le massacre des enfans au-dessous de deux ans, dont parle un autre auteur païen, Macrobe, et dans lequel fut enveloppé un des fils du roi des Juifs; ce qui fit dire à Auguste, qu'il eût mieux aimé être le pourceau d'Hérode que son fils.

Jésus-Christ, grand dans toute sa vie par sa conduite toujours soutenue, toujours irréprochable, toujours pleine de sagesse dans ses actions comme dans ses discours et dans ses réponses, ayant toujours pour objet la gloire du Très-Haut, le salut et le bonheur des hommes, et laissant partout des traces

de sa bonté, *pertransiit benefaciendo* (1).

Grand par ses miracles, opérés devant une multitude de témoins, et si avérés que, loin de les nier, les Juifs et les païens, tout en reconnoissant leur authenticité, n'ont cherché à les décréditer qu'en les attribuant à des causes imaginaires; les Juifs prétendant que Jésus-Christ ne les avoit opérés que par la vertu du nom de Dieu, qu'il avoit dérobé dans le sanctuaire, avec la manière de le prononcer; et les païens, tels que Porphyre, Celse, Hiéroclès, Julien, les attribuant à la magie.

Grand par ses prédications; il évangélise les pauvres, *pauperes evangelisantur;* (2) par toute sa doctrine, qui

(1) Act., c. x, ℣. 38.

(2) Matth., c. xi, ℣. 5.

nous offre la plus vraie, la plus sublime philosophie, qui donne à l'homme pour objet et pour fin, Dieu, la vie éternelle, le salut; qui établit, pour une des vertus fondamentales qu'il nous prêche, l'humilité; par où il guérit, ainsi que par ses exemples, la grande plaie du cœur humain, l'amour propre, l'orgueil, cet ennemi de Dieu, des hommes, et de nous-mêmes; qui donne pour premier précepte, pour essence à sa législation toute divine, la charité, c'est-à-dire, l'amour de Dieu par-dessus tout, et l'amour de notre prochain comme nous-mêmes, toujours en vue de Dieu et pour l'amour de Dieu, ce qui nous fait aimer en lui jusqu'à nos ennemis: *Diligite inimicos vestros* (1).

Jésus-Christ, grand dans toute sa

(1) Matth., c. v, ỳ. 43.

passion, qu'il annonce d'avance et à plusieurs reprises à ses disciples. Il n'y rompt le silence que lorsqu'il le juge nécessaire, non pour sa propre défense, non pour amuser la curiosité d'Hérode, ou pour capter sa bienveillance et celle de Pilate, mais pour rendre à la vérité ce qu'il lui doit, en déclarant hautement devant le prince des prêtres qu'il est le Fils de Dieu, et en dictant ainsi lui-même ce qui va faire l'arrêt de sa condamnation. Il y reçoit l'hommage de tout ce qui l'environne; celui de Judas qui reconnoît qu'il a livré le juste, et qui punit par l'excès de son désespoir l'attentat qu'il a commis; celui de Pilate, qui, pour ne pas voir retomber sur lui le sang du juste qu'il sacrifie à la rage de ses ennemis, se croit quitte de tout reproche en s'en lavant les mains; celui de Pierre, qui, après l'avoir renié, en

verse les larmes les plus amères, et expie sa coupable foiblesse par tout le reste de sa vie et par sa mort; celui des Juifs qui demandent sa mort à Pilate en s'écriant : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans*; funeste anathème qui s'accomplit depuis tant de siècles; celui du larron crucifié à ses côtés, qui, par son repentir, reçoit comme les premiers fruits de la mort de Jésus-Christ; et pour ne pas m'étendre davantage, celui de la nature entière qui se déconcerte et reconnoît son maître. Les ténèbres répandues alors sur la terre nous sont confirmées par Phlégon, écrivain juif, dans le XIII^e^. et le XIV^e^. livres de son *Histoire des Olympiades*; par Thallus, auteur profane, dans ses *Histoires syriaques*; par Tertullien, qui, en les citant aux Romains comme un événement étonnant dans les fastes du monde, et qu'ils

ne pouvoient désavouer, en appeloit à leurs propres registres : *Eum mundi casum relatum in annalibus vestris habetis.*

Jésus-Christ, grand dans sa résurrection, attestée en tous lieux par des hommes qui scellent leur témoignage de leur sang. J'en crois, selon la réflexion si juste de Pascal, des hommes qui, pour confirmer un fait qu'ils certifient vrai, se font égorger. On peut, par prévention, par enthousiasme, se rendre le martyr d'une opinion mal fondée, que l'on croit vraie; mais on ne le fera pas pour attester un fait dont on se dit le témoin oculaire, et que l'on sait être faux.

Jésus-Christ, grand dans l'établissement de sa religion et de son Église, par le ministère de douze pauvres pêcheurs, tels que seroient parmi nous des bateliers de la Seine et de la Loire,

de ces hommes de la lie du peuple, sans richesses, sans science, sans crédit, sans moyens humains, et qui se répandant parmi les nations, jusque dans les Indes, où des monumens authentiques ont prouvé que saint Thomas avoit porté la foi, annonçant aux hommes un Jésus, un Homme-Dieu crucifié, établissent partout son culte, arborent, dans Rome même, l'étendard de la croix, et font de cette Rome profane, reine de tous les peuples, centre de l'idolâtrie, la capitale du monde chrétien.

Jésus-Christ, grand dans le châtiment des Juifs, si remarquable par le siége de Jérusalem, tel que le décrit Josèphe, écrivain juif, qui rapporte en même temps ces paroles de Tite, fils de Vespasien : « Ce n'est pas à moi » qu'on doit faire honneur de la ruine » de Jérusalem, c'est à un Dieu ven-

» geur plus puissant que les hommes » ; châtiment si remarquable, surtout dans la dispersion de ce peuple répandu parmi tous les autres peuples, sans pouvoir se réunir en corps de nation, sans roi, sans temple proprement dit, sans autel, sans victime, ne pouvant en immoler que dans le temple de Jérusalem ; conservé ainsi depuis près de dix-huit siècles, avec ses livres qu'il porte en tous lieux, et dont nous nous servons contre lui comme renfermant les preuves les plus éclatantes, et les moins suspectes, de la vérité du christianisme ; subsistant dans un état d'opprobre, qui, aux yeux mêmes des nations les plus ennemies du nom chrétien, est la marque, le sceau ineffable des vengeances divines.

Jésus-Christ, grand dans la perpétuité de sa religion et de son Eglise, cette Eglise, il l'a fondée, comme

nous le dirons dans l'article suivant, sur Pierre et tous ses apôtres, en leur promettant d'être avec eux, c'est-à-dire, avec eux et leurs successeurs, jusqu'à la fin des siècles, par l'assistance de son divin Esprit; et avec quelle exactitude cette promesse s'est accomplie ! la religion chrétienne, l'Église de Jésus-Christ, persécutée comme l'avoit été avant elle le peuple de Dieu pendant tant de siècles, ayant sans cesse de nouveaux ennemis à combattre dans l'acharnement des Juifs, des peuples idolâtres, des empereurs païens, des écrivains les plus accrédités alors, dans les schismes, dans les hérésies, dans les vicissitudes des temps et des révolutions humaines, dans les assauts qui lui ont été livrés par l'impiété jusque sous nos yeux, dans le rélâchement de ses propres enfans; et triomphant de tout, lorsqu'elle

sembloit le plus près de sa ruine : tel est le prodige sans cesse renouvelé qu'elle nous a offert depuis son établissement jusqu'à nos jours.

Jésus-Christ, pour tout dire en un mot, la voie, la vérité et la vie, *via, veritas et vita*, le modèle le plus accompli, comme il s'est montré le législateur le plus parfait; l'ami des hommes le plus aimable, le plus digne d'être aimé, le plus tendre, le plus généreux et le plus fidèle; celui qui nous restera seul, quand tout le reste nous manquera et sera perdu pour nous.

Après tout ce que nous avons dit sur le besoin essentiel de la révélation, sur ses preuves fondamentales, relativement à l'ancien et au nouveau Testament, c'est-à-dire, à Moïse et à Jésus-Christ, nous pouvons établir cette formule, que nous avons énoncée ail-

leurs (1), et qui nous rappellera sans cesse et en peu de mots, ce que nous devons à cette religion révélée, qui, prise dans son ensemble, forme le christianisme, et que l'Etre suprême a scellée d'une manière si sensible et si éclatante du sceau de sa divinité :

« Je tiens à la religion chrétienne » de toute la force dont je tiens à Dieu, » aux hommes, à la vérité, à la vertu » et au bonheur ».

1°. De toute la force dont je tiens *à Dieu*, qu'elle m'a si bien appris à connoître, à aimer, à adorer et à servir en esprit et en vérité.

2°. De toute la force dont je tiens *aux hommes*, pour qui elle m'inspire une charité universelle, c'est-à-dire, qui les embrasse tous et n'excepte per-

(1) Dans l'*Esprit du christianisme*, petit in-16, an 1803.

sonne, pas même ceux qui seroient mes ennemis, me les faisant aimer en Dieu et pour Dieu, comme des créatures formées à l'image de Dieu même; image qui, quelque altérée, quelque défigurée qu'elle puisse être par leur dépravation, par leurs vices, peut être rétablie par sa grâce; comme des créatures rachetées par la mort de notre adorable Sauveur, et teintes du sang de Jésus-Christ; pour qui cette religion m'inspire une charité tendre, bienfaisante, généreuse, qui me dispose à sacrifier ma vie, s'il le faut, pour procurer leur salut et leur bonheur.

3°. Je tiens à la religion chrétienne de toute la force dont je tiens *à la vérité*, par la droiture de cœur que l'esprit du christianisme forme en moi, et l'amour qu'il me donne pour elle; par le zèle dont il me remplit pour la faire connoître, la soutenir et la défendre

aux dépens mêmes de tout autre intérêt que le sien : de toute la force, dirai-je encore, dont je tiens à la vérité, parce qu'elle en porte, comme nous l'avons vu, tous les caractères, par son *ancienneté*, qui la fait remonter d'époque en époque, par des lignes traditionnelles fermes et sûres, jusqu'aux premiers jours du monde ; par son *unité* qui en lie toutes les parties et en fait l'ensemble le plus parfait ; par sa *perpétuité*, l'œuvre admirable d'une providence toujours spéciale, toujours soutenue ; par *son excellence et sa sainteté*.

4^t^. Je tiens à cette religion sainte de toute la force dont je tiens *à la vertu* : c'est elle qui m'en fait concevoir les idées les plus saines, en lui donnant pour base, comme nous l'avons dit en parlant de Jésus-Christ, l'humilité qu'accompagne la douceur : *Discite à*

me quia mitis sum et humilis corde (1); pour essence la charité, c'est-à-dire, l'amour de Dieu par-dessus tout, et l'amour du prochain comme soi-même pour Dieu (2); pour caractères et pour fruits toute bonté, toute justice et toute vérité; *in omni bonitate, justitiâ, et veritate, probantes quid sit bene placitum Deo* (3); la pureté du cœur, *beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (4); et en général cette pureté qui soutient et nourrit toutes les vertus; la mortification des sens et cet empire sur nous-mêmes, sans lequel notre ame perd toute sa force dans les situations un peu critiques, et même dans les cas les plus ordinaires.

(1) Matth., c. XI, ℣. 29.
(2) Ibid., c. XXII, ℣. 37, 39.
(3) Ephes., c. V, ℣. 9.
(4) Matth., c. V, ℣. 8.

C'est cette religion sainte qui nous anime et nous fortifie par les motifs les plus puissans, ceux qu'elle nous fait puiser tout à la fois, dans l'amour pour l'être le plus parfait, le plus aimable, le plus digne de notre obéissance, de tous nos sacrifices et de tous nos hommages ; dans la reconnoissance que nous lui devons, comme à celui qui nous a crées, qui nous conserve, qui nous a procuré le salut, en se sacrifiant lui-même, dans la personne de Jésus-Christ, et qui nous comble de tant de dons, de tant de grâces en tout genre ; dans la juste crainte des peines attachées à notre infidélité ; dans l'attente d'un bonheur sans bornes dans son étendue comme dans sa durée, et qui doit être le prix de notre constance à le servir et de tous nos mérites.

C'est cette religion qui nous inspire, par tous ces motifs, la plus grande

horreur pour le péché, en nous le faisant considérer avant tout comme l'offense faite à la suprême majesté, à notre bienfaiteur de tous les jours et de tous les momens, à l'arbitre de notre sort et dans le temps et dans l'éternité : c'est elle qui nous rend si délicats envers lui, si jaloux de lui plaire en toute chose, si attentifs à éviter non seulement les grandes offenses, les grandes infractions de sa loi, mais les fautes, les négligences, les omissions les plus légères ; c'est elle enfin qui nous offre, pour la pratique de la vertu, les secours les plus efficaces dans les exemples de Jésus-Christ, notre divin modèle, dans le bon usage de ses grâces, dans le saint et fréquent usage des sacremens.

Avouons, après tout ce que nous venons de dire, que c'est une réflexion bien vraie que celle qu'avoit faite Jean-

Jacques Rousseau lui-même, « qu'il ne » faut à un chrétien que de la logique » pour être vertueux », c'est-à-dire, qu'il n'a besoin en effet que d'être conséquent.

5°. Je tiens à la religion chrétienne de toute la force dont je tiens *au bonheur*. C'est elle qui répand sur tout ce qui m'environne le charme le plus vrai; qui, dans l'étude et la contemplation de la nature, en fait ressortir à mes yeux toutes les beautés, et me rend attentif et sensible à tous les dons qu'elle renferme, en écarte l'abus et me préserve des maux qu'il entraîne; qui est pour moi la source des jouissances les plus pures, qui me fait goûter ces plaisirs ineffables qui tiennent à la partie la plus intime de notre ame, et sont seuls capables de la remplir, je veux dire, au sentiment réfléchi de notre bien-être, à la paix de la conscience,

à la jouissance de Dieu et de nous-mêmes; qui me rend doux, aimable, et facile à porter le joug que le devoir m'impose; c'est elle qui me soutient, m'affermit, me console dans les peines, dans les pertes et les revers, dans les épreuves en tout genre, dans les souffrances mêmes, et qui va jusqu'à nous y faire trouver une sorte de contentement et de joie par la conformité qu'elle nous y fait envisager avec le divin modèle qu'elle nous propose, avec cet Homme-Dieu qui a tant souffert pour nous; par les moyens d'expiation, de sanctification qu'elle nous fait trouver dans ces épreuves; par les trésors de mérites qu'elle nous y fait puiser, et l'attente du souverain bonheur, d'un bonheur parfait, inaltérable, et le seul vraiment digne de moi, qui en sera la récompense; par le sentiment qu'elle nous inspire d'une soumission

mission entière à la volonté divine, à cette volonté toujours sage, toujours juste, toujours bonne pour ceux qui s'y abandonnent sans réserve; secret unique pour être content de tout, et n'être contrarié de rien.

Ainsi pouvons-nous dire, comme nous l'avons fait, par rapport à la *vertu*, qu'un chrétien n'a besoin que d'être conséquent pour être heureux autant qu'il est possible de l'être sur la terre. Observons surtout, comme un des principaux avantages de la *foi* que nous professons, et des plus propres à assurer notre repos et à contribuer à notre bonheur, l'avantage inappréciable de fixer notre esprit et de remplir notre cœur.

Otez-moi cette foi qui me soumet à la plus grande, à la plus respectable autorité, et que ma propre expérience m'a rendue si chère; et bientôt, par

l'effet si naturel de l'instabilité de l'esprit humain et de notre propre cœur, si je veux ne suivre que mes propres lumières sans aucun autre appui, j'errerai sans cesse de système en système, je passerai, d'une opinion, très-étrange peut-être, à une opinion plus étrange encore, sans savoir à laquelle me fixer; tandis que continuellement agité par de nouveaux désirs, mon cœur sera toujours inquiet et peu satisfait, ne trouvant aucun objet dans lequel il puisse se reposer.

Tout est gain pour moi dans la religion chrétienne; et si, après l'avoir retrouvée en apprenant à la mieux connoître, j'étois assez malheureux et assez coupable pour mériter encore de la perdre, avec elle j'aurois tout perdu.

DE L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

En établissant son Eglise, Jésus-Christ a mis le dernier sceau et le complément nécessaire à cette religion sainte, à cette législation toute divine qu'il nous a donnée. Qu'eût-ce été en effet, s'il eût laissé à l'interprétation arbitraire, à l'esprit particulier de chacun de nous, à fixer le sens des dogmes et de la morale qu'elle renferme? Quelle diversité alors dans la croyance! quelle manière toute différente, et souvent même toute opposée, d'expliquer et d'entendre les textes de l'Evangile sur les vérités les plus importantes! chacun, selon sa manière de voir, ses préjugés, ses goûts et ses

penchans, selon tout ce qui lui eût été dicté, surtout par son orgueil et par l'esprit d'indépendance, se seroit fait un code à son gré, qui, dans ses détails et son ensemble, n'eût plus été celui de Jésus-Christ. Que seroit-ce, en un mot, eu égard à l'instabilité de l'esprit humain, à ses incertitudes, à ses variations continuelles, que la loi sainte que cet Homme-Dieu a daigné apporter aux hommes, qu'une loi muette, sans interprète et sans arbitre?

Qu'on en juge par cette foule de sectes diverses, qui, en n'adoptant d'autre règle, d'autre guide que leur propre esprit, ont désolé le christianisme depuis sa naissance.

Aussi Jésus-Christ, voulant nous assurer l'unique secours qui pût suffire à fixer notre croyance, a-t-il choisi ses apôtres et leurs successeurs pour leur confier le précieux dépôt de sa

doctrine, en nous ordonnant de les écouter comme lui-même, et en leur promettant de la manière la plus précise, de les assister, dans tous les temps, de son divin Esprit, pour ne pas laisser altérer entre leurs mains ce dépôt sacré : *Tout pouvoir*, leur dit-il, *m'a été donné au ciel et sur la terre; allez donc, enseignez tous les peuples, les baptisant au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites : et voici que je suis avec vous tous les jours* (omnibus diebus), *jusqu'à la consommation des siècles.*

Promesse solennelle, par laquelle se termine l'Evangile de saint Mathieu, c. XVIII, ℣. 18, 19 et 20.

Je suis avec vous tous les jours : ce n'est donc pas à de certaines époques seulement, que Jésus-Christ promet d'être avec le corps des premiers

pasteurs, avec cette Eglise enseignante; c'est en tout temps, c'est toujours, soit qu'à des époques particulières elle soit assemblée dans ses conciles, soit qu'elle soit dispersée dans ses différens siéges, afin que l'erreur n'ait jamais le temps de prévaloir et de l'emporter sur la vérité.

Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles : ce n'est donc pas seulement à l'Église enseignante par la voix de ses apôtres, que Jésus-Christ promet d'être *tous les jours;* c'est à cette même Église, perpétuant jusqu'à la fin des siècles ses propres enseignemens et sa doctrine par la voix et par le ministère de ceux qui leur succéderont, qu'il a promis d'être constamment et sans interruption.

Jésus-Christ a plus fait encore, il a donné à son Eglise un chef pour tout

ramener à l'unité. C'est Simon, surnommé Pierre par Jésus-Christ même, qu'il a choisi parmi ses apôtres pour lui donner cette primauté, et à tous ceux qui lui succéderoient dans le siége où il l'auroit placé. C'est à lui qu'il a dit : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* C'est à lui qu'il a donné les clefs du royaume celeste : *et tibi dabo claves regni cœlorum.*

Eh, de quelle manière admirable il a établi le siége de cet apôtre, mis toujours par l'Écriture et la tradition à la tête de tous les autres! C'est à Rome qu'il l'a fixé; c'est de cette Rome, le centre alors du paganisme, du culte de toutes les fausses divinités, qu'il a fait le centre de l'Eglise catholique, de l'Eglise universelle, répandue en effet dans toutes les parties du monde. Quel

spectacle frappant et si digne de toute notre attention ! cette grande Rome la reine des nations, à l'époque où saint Pierre y a porté la foi de Jésus-Christ, et y a été crucifié pour son divin maître, est devenue ce qu'elle est encore sous nos yeux, le premier siége, la principale Eglise, la capitale du monde chrétien. C'est ainsi encore que par cette Eglise de Rome, que par son chef, par son étendue, l'Eglise catholique est éminemment visible à tout chrétien qui veut porter sur elle un regard attentif.

Depuis sa fondation, l'Eglise romaine qui ne fait qu'une avec l'Eglise catholique, compte ses pontifes l'un après l'autre, d'âge en âge, de siècle en siècle, à prendre de celui qui est assis maintenant sur le siége du vicaire de Jésus-Christ sur la terre, et remonte par eux jusqu'à saint Pierre, jusqu'à

Jésus-Christ même, comme du Christ, la religion remonte, par les ancêtres de cet Homme-Dieu, jusqu'au premier père du genre humain. Quel enchaînement! quelle suite imposante pour cette religion sainte que Dieu nous a donnée! et jusqu'à nous, quelle suite pour l'Eglise romaine depuis saint Pierre, depuis Jésus-Christ qui l'a fondée, et qui n'a cessé de veiller sur elle pour accomplir ses promesses!

De toutes les sectes qui se sont élevées contre cette Eglise romaine, qu'on en nomme aucune qui remonte jusqu'à lui, et qui, prenant de là son origine, se soit perpétuée jusqu'à nous; aucune qui n'ait eu, dans des temps postérieurs, son chef séparé de cette même Eglise, et dont chacune porte le nom; aucune qui ait pu mériter celui d'Eglise catholique, universelle; aucune encore qui nous ait transmis dans son

entier le dépôt de la foi, celui de la tradition, telle qu'on la trouve dans les premiers successeurs des apôtres, et dans ceux qui sont venus après eux, dans les Ignace, les Polycarpe, les Justin, les Irénée, les Ambroise, les Chrysostôme, les Augustin; aucune enfin qui nous ait conservé, sans altération, sans exception, toutes ces sources de vie, tous ces sacremens si précieux, si augustes et si consolans, qu'on trouve si clairement énoncés dans les livres du nouveau Testament et dans les écrits des premiers pères de l'Eglise. En perdant ces sacremens, jugeons de la perte que nous aurions faite sans le secours de cette Eglise que l'apôtre appelle la colonne de la vérité, par l'unique considération du sacrement de l'Eucharistie, source pour nous de tant de grâces, et qui nous attache si fortement à la vertu, que

Voltaire lui-même, le plus grand ennemi du christianisme, en parlant des effets que la communion doit produire dans une ame vraiment fidèle, va jusqu'à dire : *Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée?* (Questions sur l'Encyclopédie, t. IV); et il a parlé ailleurs avec autant d'énergie, des avantages réels, des fruits du sacrement de Pénitence, de la confession, quant aux péchés qu'elle prévient, et à ceux qu'elle répare.

A chacune des sectes séparées de l'Eglise, on peut dire : Depuis quel temps êtes-vous? sous quel nom êtes-vous connue? quels sont vos instituteurs? quels sont les titres authentiques de leur mission? sur quoi reposent leur autorité et la vôtre? de quel droit toutes ces sectes diverses et leurs chefs, pour établir et justifier leur

schisme, leurs erreurs, leur refus de conserver et d'admettre tel ou tel dogme, tel ou tel sentiment, chacun d'eux changeant, retranchant à leur gré, ce qui ne s'accordoit pas avec leurs vues, leurs idées, leurs passions; de quel droit, dis-je, ont-ils osé avancer que l'Eglise catholique, apostolique et romaine a failli, *que l'erreur y a prévalu*, qu'on ne doit plus écouter la voix du grand nombre de ses premiers pasteurs unis au souverain pontife et successeur de saint Pierre; que le Pape est l'antechrist; et comment tous ces sectaires ne rougissent-ils pas de démentir ainsi les promesses de Jésus-Christ, ou de supposer qu'il ne les a pas remplies?

Vous vous élevez, leur dirai-je encore, contre la doctrine de l'Eglise; et partout je vois dans cette Eglise catholique et romaine, non-seulement,

ce que nos pères y ont toujours vu pour l'enseignement, mais ce juste milieu qui est le caractère de la vérité, et qui en même temps qu'il laisse à chaque dogme son exactitude et sa pureté, nous garantit des deux extrêmes qui nous conduisent à l'erreur. Prenons-en pour exemple le libre arbitre et la grâce. Ici on donne presque tout à l'un pour l'ôter à l'autre; là on donne presque tout à la grâce, en ôtant presque tout à la liberté. L'Eglise catholique, au contraire, conserve l'une et l'autre dans leur entier; et reconnoissant tout le besoin que nous avons de la grâce, elle laisse au libre arbitre tout son ressort; il peut consentir, il peut résister, selon ces paroles de saint Etienne aux Juifs, dans les actes des Apôtres : « Hommes incirconcis de cœur, vous avez toujours, ainsi que vos pères, résisté au Saint-

Esprit » : et selon le reproche que Jésus-Christ faisoit à Jérusalem, dans saint Mathieu, c. XXIII, ℣. 37. « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu »?

L'Eglise reconnoissant le concours de la grâce et de la liberté, s'en tient sur l'un et l'autre à ces deux mots de l'apôtre, qui renferment sur ce point toute la vraie théologie : *Gratia Dei mecum.* « C'est par la grâce de Dieu, disoit saint Paul, que je suis ce que je suis; sa grâce n'a pas été stérile en moi; j'ai travaillé plus que tous les autres, non pas moi toutefois, mais *la grâce de Dieu avec moi* ». c. XV, ℣. 10.

Terminons un article si important par cette réflexion si naturelle et si simple : un avantage inappréciable de

la religion révélée, de la religion chrétienne, est de fixer notre esprit au milieu de son instabilité naturelle, de ses incertitudes et de ses doutes.

De toutes les sectes séparées de l'Eglise romaine, quelle est celle qui eût pu suffire à fixer ma croyance? j'y vois partout l'ouvrage inconstant et variable de l'esprit particulier, de l'esprit humain; et c'est une autorité infaillible, une autorité divine qu'il me faut.

O Eglise catholique, Eglise romaine, que je suis donc heureux, et que je rends grâces à Dieu, de ce qu'en me rappelant à la foi en Jésus-Christ, il a daigné en même-temps me mettre dans votre sein, pour être assuré d'y recueillir en effet sa véritable doctrine, et pouvoir me féliciter à juste titre de n'avoir rien perdu de ses autres grâces et de ses sacremens!

DE L'EXTREME BESOIN

Que nous avons de Dieu en toutes choses.

Si nous étions toujours attentifs à ce que Dieu est et à ce que nous sommes, à la nature de l'Etre-Suprême et à la nôtre, nous reconnoîtrions sans peine ce besoin universel et continuel que nous avons de Dieu; et cet aveu seroit un des premiers hommages que nous lui rendrions, un des plus essentiels à lui rendre, et la source pour nous des plus precieux avantages.

Dieu, comme nous l'avons dit, est l'être existant par lui-même, l'unique principe de tous les êtres, qui tous portent les caractères les plus marqués de

leur dépendance, et de cette existence empruntée qu'ils ne tiennent que de lui. Nous ne nous sommes rien donné, nous lui devons tout, et nous ne pouvons rien par nous-mêmes; tout notre être, toutes nos facultés, toutes nos ressources, tous nos moyens sont entre ses mains; et ce n'est que par l'aveuglement le plus étrange que nous croyons pouvoir nous suffire, sous quelque rapport que nous nous considérions : nous ne pouvons prolonger notre vie d'un seul instant, s'il lui plaît d'en terminer le cours; sans lui, nous ne saurions nous maintenir dans l'état où nous le désirons, ni notre santé, ni aucun des organes de notre corps, ni aucune des facultés de notre ame, comme nous ne saurions conserver sans lui aucun des biens qui nous sont les plus chers, aucun de ceux dont nous jouissons.

Pour ne pas nous perdre dans de

trop longs détails, arrêtons-nous à ce qui concerne plus particulièrement nos besoins à l'égard de notre esprit, de notre cœur, de la conduite de la vie, et des soins d'une providence toute spéciale par rapport à nous.

1°. A l'égard de notre esprit, quel besoin n'avons-nous pas que Dieu l'éclaire, qu'il nous aide à nous défaire des préjugés qu'on nous a inculqués dès l'âge le plus tendre, sur les richesses, sur la grandeur, sur la gloire, sur les plaisirs, sur le bonheur, souvent même sur la religion par un esprit de fausse philosophie, de secte, de parti, etc.; à nous défendre sur tous ces objets de la contagion du monde et de ses exemples, des illusions de notre amour propre; à nous former des notions justes et conformes à la nature des choses, ce qui tient plus qu'on ne pense à la religion prise

dans toute son intégrité et sa pureté; à fixer nos idées si vacillantes, si changeantes; à régler notre imagination qui sans cesse nous égare par ses chimères, et qui par ses fantômes et ses délires, porte si souvent l'incertitude, l'inconstance, l'inquiétude et le trouble dans notre ame?

2^t^. A l'égard de notre cœur, combien le secours de Dieu ne nous est-il pas nécessaire pour diriger ses affections, calmer ses agitations si vives, ses émotions soudaines, réprimer ses penchans dérégiés, le ramener au sentiment du vrai, s'il s'en est écarté, l'attacher à l'objet souverainement aimable, qui doit être sa véritable fin, réchauffer sa tiédeur, nourrir, augmenter son amour et l'embraser de la plus vive flamme, lui faire supporter les sécheresses, les épreuves dont l'amour même n'est pas exempt, et qui servent

à l'épurer et à accroître ses mérites, l'armer contre tous les genres de tentations, lui faire trouver la paix au milieu des combats dont cette carrière est remplie, et le rendre digne de la souveraine béatitude pour laquelle il a été formé?

3°. Quel besoin encore n'avons-nous pas de Dieu par rapport à toute la conduite de la vie? quel besoin qu'il nous fasse connoître la route que nous devons tenir, l'état auquel il nous appelle; qu'il nous fasse éviter les écueils dont nous sommes entourés; qu'il nous fasse marcher d'un pas ferme dans la voie qu'il nous a tracée; qu'il nous donne des forces et du courage pour ne pas nous rebuter des obstacles qui s'y rencontrent; qu'il nous conduise au terme, malgré tout ce qui pourroit tendre à nous en éloigner?

4°. Quel besoin enfin que Dieu veille

sans cesse sur nous par son adorable providence ; qu'il écarte de nous les dangers et les fasse servir, ainsi que les épreuves qu'il nous envoie, à sa gloire et à notre plus grand bien ; qu'il nous garantisse des embûches et des piéges que l'ennemi de notre salut tend sous nos pas ; qu'il nous préserve des fausses démarches dans lesquelles pourroient nous engager la légéreté, la passion, l'emportement, la présomption et la témérité ; qu'il nous sauve de tous les accidens si communs et si propres à empoisonner le cours de notre vie ; qu'il subvienne à nos nécessités, à l'honnête entretien de notre famille ; qu'il la conserve, qu'il la protège, ainsi que tous ceux qui nous sont chers ? Eh, quelle suite de merveilles, auxquelles nous ne faisons pas assez d'attention, cette providence n'opère-t-elle pas tous les jours en notre faveur,

et surtout en faveur de ceux qui s'appuient sur elle!

Mais si tel est le besoin que nous avons de Dieu à chaque instant et en toutes choses, combien ne sommes-nous pas insensés, et combien ne nous rendons-nous pas coupables, en nous attribuant ce que nous ne devons qu'à lui seul, en négligeant de lui adresser sans cesse nos vœux et nos prières, en nous montrant ingrats, insensibles à ses bienfaits, en ne nous appliquant pas à seconder ses vues, et à correspondre à ses grâces, en n'étant nullement touchés des intérêts de sa gloire, en multipliant nos infidélités, au lieu de lui témoigner notre reconnoissance par l'amour le plus tendre, et la fidélité la plus exacte, la plus entière, en comptant plus sur nous que sur lui, comme s'il ne se mêloit de rien, qu'il fût en quelque sorte étranger à notre

bonheur, et que nous pussions tout par nous-mêmes?

Avec une pareille conduite, faut-il être surpris qu'il nous abandonne à nous-mêmes, qu'il nous laisse bien souvent sans consolations, sans ressources, ou qu'il permette que nous n'en trouvions que dans ce qui peut nous être si fatal par la suite, dans le temps et dans l'éternité; qu'il nous retire ses lumières, ses grâces les plus précieuses, et nous punisse, de quelque manière que ce soit, de tout ce qui nous rend si injustes et si criminels?

DE LA PROVIDENCE.

Nous entendons ici par la providence, l'action continuelle de Dieu sur les êtres qu'il a créés. S'il n'y avoit dans la nature que des êtres purement physiques, on pourroit supposer que Dieu la conserve et la gouverne par des loix établies dès l'instant où ils ont été formés; mais le monde renferme des êtres moraux, tels que l'homme, qui, par leur intelligence, sont susceptibles des idées de l'Eternel, de l'infini, sont dès-lors capables de s'élever jusqu'à Dieu, et d'entrer dans une sorte de correspondance avec lui; qui, par leur volonté, se portant toujours au delà des biens finis,

finis, ne peuvent se reposer que dans la possession d'un bien suprême qui ne sauroit être que Dieu même. Le Créateur a mis dans l'homme le sentiment de sa dépendance et de ses besoins, d'après lequel, dans tous les temps et dans tous les lieux, il adresse ses vœux et ses prières à cet être dont il dépend. Cet instinct universel est dès-lors celui de la nature, et n'a pu lui être donné que par son auteur; il seroit absurde de penser qu'il l'eût mis en lui sans y répondre par sa providence.

Plus l'homme est un être moral, plus il a de rapport avec son Créateur, plus aussi il est un être foible, et plus il a besoin que Dieu veille sur lui; plus encore Dieu est un être sage et souverainement bon, moins il doit laissser sa créature, qui l'implore, sans secours et sans appui.

Nous portons en nous-mêmes une image de cette providence ; nous l'exerçons à l'égard de nos enfans, de nos amis, des malheureux qui nous environnent : or, qui a plus les sentimens d'un père que Dieu, qui est la source de toute paternité, et le père commun de tous les hommes? qui a plus de sentimens de bienveillance, de bonté, de bienfaisance, que celui qui est la bonté par essence? il n'est personne qui, en s'interrogeant lui-même, et en considérant le cours de sa vie, n'y retrouve des traits sensibles d'une providence toute spéciale.

Mais, dira-t-on, Dieu est trop au-dessus de nous pour daigner s'abaisser à prendre soin de ce qui nous concerne : il faudra donc dire aussi, qu'il étoit indigne de Dieu de nous créer.

Epicure objectoit encore que c'eût été une tâche trop pénible pour la Di-

a toujours été chère, un sauveur qu'il ramène vers elle à travers tant de périls et d'obstacles, un homme qu'il a nommé, comme un nouveau Cyrus, pour être le libérateur de son peuple. Cet homme, doué du génie le plus vaste, du courage le plus intrépide, des talens les plus rares, de tout ce qui fait les grands capitaines, les grands princes, rend à l'état son gouvernement, une administration sage, vigilante, attentive aux moindres détails, lorsqu'ils tiennent au bien général, ferme et modérée tout à la fois; il rend à la France ses habitans naturels et leurs propriétés, son culte, et c'est le plus grand de tous ses bienfaits; il la défend, il la protège contre la coalition de tant de nations, de tant de souverains, qui, très-indifférens sur les restes de la dernière dynastie de ses rois, n'en vouloient manifeste-

ment qu'au démembrement de ses provinces pour se les partager entre eux; il a été reconnu pour son empereur, pour son monarque, et lui a rendu toute sa gloire, en même temps qu'il a augmenté ses forces et sa puissance. Il ne pouvoit rien faire de plus que ce qu'il a fait; il a régné sans déposséder personne, puisqu'il n'y avoit plus de possesseur réel, ni de prétendant, dont l'état actuel des choses pût permettre de faire valoir les titres; et dans le fait, comme on l'a dit avec tant de vérité : *Il n'a dépossédé que l'anarchie.*

Et toutefois il se trouve encore aujourd'hui des ingrats qui méconnoissent les desseins si marqués, et les effets précieux d'une providence toute divine qui s'est déclarée si hautement pour nous; et ils refusent de rendre grâces à Dieu de ses faveurs les plus

mente les bienfaits; tandis que cette affreuse ingratitude, ainsi que le dit si bien saint Bernard, est comme un vent brûlant qui dessèche et tarit la source des grâces. Nous nous rendons malheureux par les dispositions de notre esprit et de notre cœur; et quel trop juste châtiment, quel sort nous nous préparons pour les siècles à venir!

Donnons un exemple bien remarquable de ce caractère d'aveuglement et d'insensibilité que l'on porte généralement à l'égard de Dieu dans les choses qui devroient le plus nous faire admirer ses bontés, et nous porter à bénir son nom : cet exemple si frappant, je le tire des circonstances mêmes qui ont suivi la terrible révolution dont la plupart d'entre nous ont été les témoins, et en grande partie les victimes; tout ordre étoit renversé, tout culte étoit détruit ou presque gé-

néralement altéré; les rangs étoient confondus; les plus riches propriétés étoient envahies, et presque toutes les fortunes avoient passé en d'autres mains; les plus illustres familles s'étoient vues réduites à chercher un asile loin de leur patrie; les déportations étoient à l'ordre du jour. Le Dieu de miséricorde, après avoir puni ce royaume de tant d'impiétés, et ceux qui le gouvernoient de tant de corruption dans les uns ou de foiblesse dans les autres, après avoir donné aux princes, aux nations, à toute la postérité, les plus importantes leçons sur les déplorables suites de l'irréligion, sur l'abîme profond où nous avoit entraînés une philosophie mensongère, ennemie de toute subordination, de toutes règles et de tous principes, suscite à la France, qui a auprès de lui de si puissans intercesseurs, et qui lui

vres; c'est elle qui peut seule élever, ennoblir, régler toutes nos actions, et leur donner, aux yeux du Très-Haut, un véritable prix; aussi n'est-il pas de plus belle devise que celle-ci: *Ad majorem Dei gloriam;* à la plus grande gloire de Dieu.

N'ayant qu'un être borné, qu'un être d'emprunt, ne tenant rien de mes propres forces, ne pouvant rien par moi-même, et devant tout à mon Créateur, que suis-je pour envisager ma propre gloire, si je ne la rapporte pas, si je ne la fais pas servir à la gloire de Dieu même; et mérite-t-elle d'être ma dernière fin?

« Je ne cherche pas ma gloire », a dit Jésus-Christ, en ne considérant plus en lui que la nature humaine, à laquelle le Verbe de Dieu avoit daigné s'unir pour le salut des hommes: « Si » je me glorifie moi-même, ma gloire

» n'est rien ; mais je glorifie mon » Père, et c'est mon Père qui me glo- » rifie » (1).

Eh, que me resteroit-il de la gloire qui vient des hommes, gloire si vaine, si mensongère?

Jugeons, au reste, par les effets, de la différence qui se trouve entre la recherche de la gloire humaine et celle de la gloire de Dieu. Quelles vues grandes et sublimes, quels nobles projets, quelles œuvres excellentes pour le plus grand bien de tous, n'enfante pas ce dernier motif dans ceux qui en sont pénétrés? L'autre, au contraire, combien ne nous égare-t-il pas? que de fausses vues ne nous donne-t-il pas? à quelles fausses démarches n'est-il pas capable de nous entraîner? de quels maux n'est-il pas la source pour nos

(1) Joan., VIII, 50, 54.

semblables, et quelquefois pour des nations entières par la folle ambition dont il nous enivre, par un fatal désir de renommée, bien courte pour celui qui en jouit ici-bas, bien chétive et bien pauvre en elle-même? Le coriphée de la moderne philosophie, de celle du dix-huitième siècle, cherchoit la gloire jusque dans ses impiétés et son acharnement contre la religion; de quelles révolutions n'a-t-il pas été la cause, dans les principes, dans les mœurs, dans le gouvernement et l'ordre public, et à quels excès ne se seroit-il pas porté, s'il eût eu à sa disposition ce qu'il désiroit, lorsqu'il disoit en confidence à d'Alembert : *Si j'avois cent mille hommes, je sais bien ce que j'en ferois* (1).

(1) Voyez les *Mélanges de philosophie*, etc., t. II, p. 157 et suiv.

Saint Vincent de Paul n'avoit en vue que la gloire de Dieu, ne travailloit que pour elle; et quel bien n'a-t-il pas fait aux hommes, selon la mesure de son crédit et de son pouvoir?

Lors même que la fin que nous nous proposons ne pourroit avoir, par notre situation, que la plus légère influence sur le sort de nos semblables, soit en bien, soit en mal, nous devons toujours faire attention à celle qu'elle ne peut manquer d'avoir par rapport à nous-mêmes, puisque c'est elle, comme nous l'avons observé, qui attache tant de mérite à ce que nous faisons, si c'est la gloire de Dieu que nous envisageons; ou qui, si nous agissons par tout autre motif, rabaisse, déprécie nos actions, et souvent même les rend plus ou moins condamnables au jugement de celui qui sonde nos es-

prits et nos cœurs, et qui *jugera les justices mêmes* (1).

C'est cette intention qui fait l'œil de notre ame; plus elle est simple et pure, plus en nous tout est lumière; et, moins elle a de simplicité et de droiture, plus nous nous plongeons dans l'obscurité et les ténèbres.

Mais n'oublions pas d'observer, en terminant ces réflexions, que pour que Dieu soit glorifié en nous comme il doit l'être, et d'une manière qui réponde à sa grandeur infinie, nous ne saurions trop nous rendre attentifs et fidèles à unir nos intentions et toutes nos actions aux mérites de Jésus-Christ, par qui seul, comme nous l'avons dit, est comblé l'immense intervalle qui est entre Dieu et l'homme, entre le fini et l'infini.

(1) Ps. 74.

C'est aussi la grande leçon que nous fait l'apôtre, après avoir dit, dans sa première épître aux Corinthiens : « Soit » que vous mangiez, soit que vous » buviez, quelque chose que vous fas- » siez, faites-le pour la gloire de » Dieu (1) ». Il nous dit dans celle aux Colossiens : « Tout ce que vous » faites soit en parlant, soit en agis- » sant, faites-le au nom de Notre Sei- » gneur Jésus-Christ, rendant grâces » par lui à Dieu le Père (2) » ; ainsi qu'il avoit dit aux Ephésiens : « Ren- » dons grâces en tout temps, et pour » toutes choses, à Dieu le Père, au nom » de Notre Seigneur Jésus-Christ (3) ».

C'est par la pratique constante de tout ce que nous venons de dire, que

(1) C. x, ℣. 31.
(2) C. III, ℣. 7.
(3) Ephes., c. XXV, ℣. 20.

nous glorifierons Dieu dignement, que nos intentions seront vraiment grandes et vraiment droites, et que toute notre conduite sera conforme à ce qu'exige de nous la vertu la plus entière et la plus pure.

DE LA RECONNOISSANCE.

La reconnoissance est un sentiment si juste, si naturel à l'homme quand il n'est pas entièrement dépravé, qu'il n'y a personne qui voulût passer pour ingrat, et qui ne rougît en secret de l'être; disons mieux, qui ne cherchât à se dissimuler à lui-même son ingratitude, et qui consentît intérieurement à s'en croire coupable.

La reconnoissance est aussi un des sentimens les plus doux; en nous rappelant le bienfait, elle en renouvelle, en perpétue, en accroît sans cesse la jouissance; elle nous élève, nous honore à nos propres yeux, et nous fait jouir de notre propre estime : plus les bienfaits sont signalés, plus ils ont

coûté de sacrifices à ceux dont nous les tenons, plus nous sommes redevables; et plus aussi il seroit contre nature, il seroit monstrueux de les oublier, et à plus forte raison de n'y répondre que par des procédés tout contraires à ce qu'on seroit en droit d'attendre de nous.

S'il y a un être à qui, sous tous les rapports, nous devions de la reconnoissance, c'est sans contredit, et sans la moindre comparaison, à l'Etre-Suprême, de qui nous tenons notre existence et tous les biens dont nous jouissons. Considérons les facultés dont il nous a doués, l'entendement, qui nous rend capables de le connoître; la volonté, qui nous rend capables de l'aimer; la liberté, l'imagination, la mémoire, les organes de nos sensations si bien adaptés aux fins pour lesquelles ils nous sont donnés, et qui nous

mettent en rapport avec toute la nature ; cette foule de richesses que la terre nous présente, les plantes, les arbres, les fleurs, les fruits chacun selon leur saison ; les animaux domestiques dont nous sommes entourés, et qui fournisent à notre nourriture, à nos vêtemens, qui nous aident dans nos travaux, qui servent à nos commodités et à nos plaisirs ; les élémens qui concourent d'une manière si admirable et avec tant d'accord à satisfaire nos besoins ; les astres qui nous éclairent, et qui nous présentent un cours si régulier, un spectacle si magnifique et si propre à nous manifester la puissance, la sagesse et la gloire du Créateur ; toutes les douceurs et les avantages sans nombre que nous retirons de la société de nos semblables, surtout par le don de la parole : et tout cela n'est rien en comparaison des biens que la religion

nous procure. C'est en elle que se trouvent renfermés les plus riches trésors de l'ineffable bonté, de la charité infinie de notre Dieu, par les clartés qu'elle répand sur ce qui nous intéresse le plus, Dieu, l'homme, notre état à venir, notre situation présente; par les vertus auxquelles elle nous élève; par toutes les ressources et les consolations quelle nous ménage; par les mystères d'un amour tout divin qu'elle nous révèle; par la paix et le genre de bonheur qu'elle nous fait goûter ici-bas, et la souveraine félicité quelle nous prépare pour l'éternité toute entière; mais plus que tout encore, par tout ce que Dieu a fait, dans la personne de son Verbe uni à la nature humaine, pour nous assurer le bonheur suprême, et par tout ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour nous le mériter.

Par quel prodige toutefois d'aveuglement volontaire et d'insensibilité, arrive-t-il que ce soit envers Dieu même, ce souverain bienfaiteur, et qui l'est pour nous dans tous les momens de notre vie, que tant d'hommes se rendent coupables de l'indifférence la plus marquée et de la plus affreuse ingratitude? non-seulement nous oublions ses bienfaits et nous y sommes insensibles, mais nous ne le payons que d'actes de rebellion contre ses volontés les plus saintes, et trop souvent des plus criminelles offenses par l'abus que nous faisons de ses dons.

Hélas! nous jouirions avec délices, avec transport de ce que Dieu a fait pour nous, si nous savions le reconnoître; mais notre ingratitude, nous en fait perdre tout le charme. Nous obtiendrions sans cesse de nouvelles faveurs, car la reconnoissance ali-

DE LA FIN

Que nous devons nous proposer dans toutes nos actions.

DIEU, en créant l'Univers, n'a pu se proposer de fin vraiment digne de lui, que lui-même; c'est aussi ce que l'Esprit saint nous enseigne dans le livre des proverbes : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* (1). Il a donc voulu que tout pût contribuer à le glorifier, à manifester ses attributs; et en formant un être doué d'intelligence et de raison, tel que l'homme, il a voulu aussi qu'il eût

(1) C. XVI, ℣. 4.

pour fin de procurer la gloire du souverain Etre, qu'il lui rapportât tous ses sentimens, toutes ses actions, qu'il se rapportât à lui tout entier comme à son principe et à sa fin : *Ego sum principium et finis* (1). Mais comme, par l'effet de sa souveraine bonté, Dieu l'a formé en même temps pour être heureux, il a voulu lier le bonheur de cet être à la gloire de son Créateur, de manière que, doué de liberté, susceptible de mériter et de démériter, il ne pût parvenir à cette félicité à laquelle il est appelé, qu'autant qu'il s'en rendroit digne en se conformant à ses vues, et en mettant tous ses soins à le glorifier.

C'est donc cette fin que nous devons nous proposer, comme Dieu se la propose à lui-même dans toutes ses œu-

(1) Apoc., c. VIII.

vanité que d'entrer dans le détail de tout ce qui nous regarde; comme s'il pouvoit en coûter à l'être infini, qui embrasse tout par sa science et sa puissance, de gouverner jusque dans les moindres choses ce monde qu'il a formé.

Ce même Epicure, qui nioit les dieux et la providence, fut surpris en prière aux pieds de la statue de Jupiter. Jamais, s'écria celui qui le vit dans cette posture, Jupiter ne me parut si grand, qu'en voyant Epicure forcé de lui rendre un pareil hommage.

De l'idée une fois établie de la providence d'un être infiniment sage, infiniment juste, infiniment bon et tout-puissant, découlent les sentimens d'une entière confiance dans sa conduite à notre égard, et une soumission parfaite à tout ce qu'il lui plaît de régler

par rapport à nous; elle exclut, par la seule considération des attributs de l'Etre-Suprême, toutes plaintes, tout murmure envers celui qui sait tirer le bien du mal même.

signalées; ils méconnoissent le prix du don qu'il leur a fait dans l'instrument dont il s'est servi. Ce qu'il y a de plus étrange encore, il se rencontre de ces ingrats parmi ceux qui lui doivent le plus, qui étoient dépouillés de tous leurs biens, et qui lui sont redevables de les avoir recouvrés, qui étoient sans patrie, et qu'il y a fait rentrer.

Aussi aveugles qu'ingrats, ils vivent sous l'empire le plus glorieux, le plus avantageux pour nous tous, celui qui nous fait le mieux jouir de ce bien si désirable que nous avions perdu, l'unité du pouvoir : et que retirent-ils de leur révolte intérieure contre les vues ineffables de Dieu même et les dispositions bienfaisantes de sa providence? rien autre chose que de ne savoir jouir de rien, d'être toujours chagrins, mécontens même de nos succès, livrés aux plaintes et

aux murmures lorsqu'ils ne devroient, je le répète, que bénir sans cesse les bontés et les miséricordes du Seigneur. Mais comment daigneroient-ils nous entendre; comment les persuader lorsqu'ils ferment les yeux à tant de merveilles, pour ne les ouvrir qu'à ce qui flatte et qui nourrit leurs injustes préventions?

DES

DES PEINES DE LA VIE.

DIEU nous a faits pour le bonheur, et cependant nous éprouvons ici-bas des maux ; les biens dont nous jouissons dans ce monde n'y sont jamais purs et sans mélange. Dans cette disposition actuelle des choses, quels peuvent être les desseins de Dieu sur nous?

N'eussions-nous qu'une connoissance imparfaite et plus bornée encore que celle qu'il est permis d'en avoir, convaincus, comme nous le sommes, de la souveraine perfection de cet Etre adorable, par les détails et l'ensemble de ses ouvrages, et par les idées les plus claires de notre entendement, nous devrions respecter ses voies les

plus cachées et adorer en silence ; mais que de lumières, plus que suffisantes, nous offrent à ce sujet la raison même et plus encore la révélation, pour nous aider à résoudre en grande partie les difficultés qui nous étonnent.

Ces biens imparfaits, mélangés, incapables de remplir l'immensité de nos désirs, malgré notre penchant inné pour le bonheur, nous apprennent que ce n'est pas pour eux que nous avons été faits, que ce n'est pas à eux que nous devons tendre essentiellement et nous attacher comme à notre véritable fin.

Quant aux maux auxquels nous sommes sujets, tout nous dit que l'homme est par sa nature capable de mériter et déméríter : par cela seul, les maux dont cette vie est entremêlée peuvent être envisagés, par rapport à lui, comme châtiment, comme épreuve,

comme la source des plus grands mérites.

Par le mauvais usage qu'il ne fait que trop souvent de sa liberté, de ses facultés les plus précieuses, des dons et des bienfaits de son Créateur, il viole ses loix les plus naturelles et les plus saintes, il se rend coupable de la plus grande ingratitude et des plus mortelles offenses; n'est-il pas juste qu'il en soit puni? et n'est-ce pas en même temps un avantage pour lui que, comme l'a si bien dit un des sages de l'antiquité profane (1), lors même qu'il se sera rendu cher à la divinité, et qu'il peut être mis au nombre des justes, *il en reçoive quelquefois des maux, en expiation des péchés de sa vie passée?*

---

(1) Plat. de Republ., l. IX.

Il y a plus, quand il auroit toujours été juste, ces maux sont une épreuve de sa fidélité, et pour lui un surcroît de mérites. Qu'est-ce que la vertu sans combat, et n'est-ce pas au sein des tribulations que, déployant toute sa force et sa vigueur, elle brille du plus grand éclat; ce qui a fait dire à Sénèque (1) : « Vous vous étonnez qu'un Dieu qui chérit les gens de bien et qui veut les élever au comble de la perfection, les mette aux prises avec l'adversité : pour moi, je ne suis pas surpris qu'il lui plaise quelquefois d'être témoin d'un pareil combat... un spectacle vraiment digne de fixer ses regards, c'est un sage qui lutte avec courage contre la mauvaise fortune ».

Voilà ce que la raison toute seule

(1) Senec. de Provid.

nous dit à l'égard des maux de cette vie et des peines dont elle est semée pour le juste même; mais la religion chrétienne donne un tout autre poids à ces considérations, et jamais nous n'en sentons mieux le prix que par la force dont elle nous remplit, et les consolations qu'elle nous procure au milieu des afflictions et des souffrances : c'est elle qui, non-seulement nous les rend supportables, mais qui va même jusqu'à nous les rendre chères; elle nous offre pour appui, pour guide, pour modèle, Jésus-Christ même qui a tout souffert pour nous, et qui a attaché par là tant de mérites à ce que nous endurons pour lui plaire, qui nous invite du haut de sa croix à la partager avec lui, et à nous ouvrir ainsi, avec le secours de sa grâce, une entrée dans son royaume; elle nous apprend que, comme le dit l'apô-

tre (1), les tribulations de cette vie sont bien légères et ne durent qu'un moment, en proportion du poids immense de gloire et de bonheur qu'elles nous préparent pour l'éternité : elle nous fait comparer de plus cette expiation, si courte en elle-même, à celle que nous aurions à subir après la mort, si au lieu de mettre à profit, par une acceptation pleine et entière, les peines que nous éprouvons dans cette vie passagère, qui est encore pour nous le temps des mérites et de la miséricorde, nous préférions d'attendre à expier nos fautes dans cette autre vie qui ne sera plus que le temps de la justice la plus rigoureuse et la plus sévère, et si par là nous différions, pour bien des années peut-être, l'heureux moment où nous devons être admis dans cette cité

(1) II. Cor. IV.

sainte qui ne peut recevoir dans son sein, comme vraiment digne d'elle, qu'une vertu parfaitement pure, et à laquelle il ne reste plus aucune tache à effacer.

DU SOIN DE RÉGLER NOTRE IMAGINATION.

L'IMAGINATION est une des facultés de notre ame qui nous offre les avantages les plus précieux, lorsque nous n'en faisons qu'un légitime usage, et que nous la soumettons à l'empire de la raison ; mais qui est susceptible des plus grands écarts, si nous la laissons errer au gré de ses caprices, sans guide pour la conduire, sans frein pour l'arrêter.

C'est elle qui nous rend les objets sensibles, en les peignant à notre ame des plus vives couleurs ; elle les grave dans la mémoire par les images qu'elle s'en fait; elle nous excite, nous échauffe, met en œuvre et développe nos talens ;

elle nous remplit d'invention; et les arts les plus utiles lui doivent, ainsi qu'à la nécessité et au besoin, leur origine et leurs progrès.

Mais si nous ne l'écoutons que pour nous amuser et nous en laisser flatter, elle nous abuse, elle nous ravit, elle nous transporte dans la région des chimères, et par son prisme trompeur elle donne à l'erreur les couleurs de la vérité. Ne souffrons donc pas qu'elle nous mène à son gré; par la réflexion et la raison dissipons ses prestiges; laissons-lui le temps de perdre de son extrême vivacité et de sa chaleur, pour qu'elle nous laisse celui d'examiner de sang-froid et de plus près les peintures séduisantes qu'elle nous fait de tout ce qui, sous des dehors enchanteurs, sous une surface riante, ne cache que trop souvent, par les faux biens et les faux plaisirs qu'elle nous présente,

qu'une source inépuisable de douleurs, de chagrins, de regrets et d'amertumes : veillons avec soin sur toutes les pensées qu'elle nous suggère, pour empêcher même, autant qu'il se peut, les premières impressions qu'elles pourroient faire sur nous.

Cependant, quelque soin que nous apportions à les détourner, à les combattre, à réprimer les saillies de cette imagination si vive, dès-là surtout qu'elle nous présente des images folles, extravagantes, ou seulement de ces idées vaines qui se mêlent, on ne sait comment, aux occupations les plus sérieuses, les plus saintes, et viennent tout à coup nous y distraire malgré nous ; ne nous flattons pas d'être toujours les maîtres ni de les prévenir, ni de les arrêter aussi promptement que nous pourrions le désirer.

L'imagination est la folle de la mai-

son, a dit saint François de Sales (1), qui connoissoit si bien la trempe de l'esprit et du cœur humain, et qui étoit, dans la vie spirituelle, un des guides les plus éclairés : ne soyons donc pas surpris, ne soyons pas effrayés de tout le bruit qu'elle fait pour nous étourdir et nous dissiper, de toutes ces vaines et fâcheuses représentations par lesquelles elle vient nous assaillir : *Ce sont*, dit le même saint, *des mouches qui bourdonnent et nous importunent, mais qui n'empêchent pas de faire son chemin*, comme elles n'ont pas empêché, malgré toute leur importunité, une sainte Thérèse, un saint Jean de la Croix, et tant d'autres, d'être de grands saints : tout consiste à ne pas s'en amuser, à ne pas y con-

(1) Voyez son *Introduction à la Vie dévote*, et sa Vie écrite par M. de Marsolier.

sentir, et à demeurer en paix; l'inquiétude que nous en prendrions ne feroit que les augmenter et les rendre plus vives encore; il ne faut pas même prendre toujours pour signe d'un consentement réel le temps qu'elles ont duré, ce qui diffère beaucoup de la complaisance qu'on y auroit mise : nous en avons été quelquefois tellement saisis, que nous n'avons pas été libres de nous en apercevoir; et ce n'est que de l'instant où la réflexion peut avoir lieu, que nous deviendrions coupables si nous ne les rejetions pas, autant qu'il est en nous, quoiqu'on puisse l'être d'ailleurs jusqu'à un certain point par l'occasion volontaire qu'on y auroit donnée sans de justes raisons. Il n'arrive que trop que les ames timorées, et dont les craintes mêmes vont jusqu'au scrupule, confondent l'idée avec la volonté. J'ai entendu souvent

de ces personnes, dire comme une chose qu'elles se reprochoient grièvement : *J'ai eu telle chose dans l'idée;* et dans le fait cette chose étoit totalement opposée à leur volonté, quoiqu'il fallût les bien connoître pour les forcer d'en convenir ; comme seroit, par exemple, d'avoir souhaité la mort de quelqu'un qu'elles chérissoient tendrement, ce qui auroit, il est vrai, ajouté à leur fortune ; mais ce qu'elles eussent été disposées à empêcher de tout leur pouvoir, même aux dépens de leur propre vie ; et elles confondoient ainsi leur idée, leur imagination soudaine avec leur volonté, qui réellement et dans le fond y étoit si contraire.

Le secret le plus sûr pour se maintenir en paix dans tous les cas semblables, c'est l'habitude du recueillement, d'où naît si aisément alors, dans une ame droite, un simple recours à

son Dieu : quoi de plus propre en effet à nous rassurer, par un désaveu formel de tout ce qui seroit un mal, que ce cri du cœur, ce mot : *Dieu seul*, ou *mon Dieu et mon tout ?*

Combien si l'idée, si l'impression que l'on désavoue, si l'espèce de tentation subsiste, on se plaira par là même à répéter ce désaveu : *Dieu seul, Dieu seul !*

DE LA VRAIE GRANDEUR.

POUR nous faire une juste idée de ce qui constitue la vraie grandeur de l'homme, commençons par écarter les fausses idées qu'on ne s'en forme que trop souvent, en la plaçant où elle n'est pas.

Est-il raisonnable de penser que ce qui nous est absolument étranger puisse contribuer en quelque chose à nous rendre vraiment grands; et la saine raison ne nous dit-elle pas, au contraire, que tout cela nous rapétisse au lieu de nous agrandir, si, pour nous faire valoir, nous y attachons un prix qui n'existe que dans l'opinion, et non dans la réalité.

Rien ne peut nous rendre cette vérité plus sensible que la manière dont La Mothe, dans une de ses fables, s'est exprimé sur ce sujet :

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable ;
L'élevoit-on sur une table,
Le marmot pensoit être grand.
Tout homme est cet enfant ; les dignités, les places,
La naissance, les biens, le luxe et la splendeur,
C'est la table du nain, ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur.
Je demande à ce grand, qui me regarde à peine,
Et dont l'accueil même est dédain :
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine?
Est-ce sa race, ou son rang, ou son train?
Mais quoi! de tes aïeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, est-ce toi?
Rien moins; et puisqu'il faut qu'ici je t'apprécie,
Un cœur bas, un esprit mal fait,
Une ame de vices noircie,
Te voilà nu ; mais trait pour trait.

Il suffit de ce tableau, peint au na-

turel pour nous faire sentir que la vraie grandeur de l'homme ne peut se trouver qu'en lui; dans ce qui répond à la dignité de son être; dans ce qui élève et ennoblit son ame, la partie essentielle de lui-même, celle qui demeure lorsque le corps n'est plus; dans un esprit juste, ferme, rempli des plus hautes pensées; dans un cœur droit et pur, vaste et généreux, toujours ouvert aux plus nobles sentimens; dans l'amour de la sagesse et de la vérité; dans la pratique constante de la vertu, qui est la force et la beauté de l'ame.

Encore ne devons-nous pas oublier que cette grandeur qui ne peut se former que de qualités réelles et qui soient en nous, c'est à Dieu que nous en devons l'hommage, parce que nous ne pouvons ni l'avoir de nous-mêmes, ni l'acquérir sans son secours.

Ainsi le premier fondement de no-

tre grandeur à ses yeux, c'est l'humilité même, c'est cet aveu de notre propre néant, ce cri de la justice et de la vérité que doit nous arracher le sentiment de notre dépendance, de notre foiblesse, et de notre impuissance.

Cette base étant une fois posée, élevons sur elle, avec l'aide du Seigneur, cet édifice de grandeur réelle que nous ne pouvons élever sans lui; nous venons de voir, il n'y a qu'un instant, en quoi elle consiste du côté de l'esprit et du cœur. Les plus sages d'entre les païens, les Socrate, les Platon, vouloient, ainsi que nous l'avons rapporté dans un autre article, que l'homme mît tous ses soins et sa principale étude à se rapprocher de Dieu par l'imitation, se rendant conforme, autant qu'il est en lui, à ses atributs, à ce que nous pouvons connoître et imiter de ses perfections.

Eh qui peut mieux nous éclairer et nous aider à cet égard que le christianisme, que les leçons et les exemples de Jésus-Christ, de ce Dieu fait homme, qui nous offre le modèle le plus proportionné à cette nature humaine dont il a daigné se revêtir pour nous?

C'est après avoir prêché l'Evangile aux Ephésiens que l'apôtre (1) a pu leur dire dans l'épître qui leur est adressée : « Vous étiez ténèbres autrefois, vous êtes devenus lumière dans le Seigneur; marchez donc comme des enfans de lumière. Les fruits de la lumière consistent en *toute bonté*, *toute justice et toute vérité*, cherchant en toutes choses ce qui peut plaire à Dieu ».

Par où en effet pouvons-nous lui

(1) Eph., c. v.

devenir plus conformes que par la pratique et l'amour de tout ce qui est bon, juste et vrai? et qu'y a-t-il, hors de là qui puisse nous rendre vraiment grands; disons plus encore, qui ne nous rende vraiment petits et misérables, quelque esprit, quelques talens, quelque science que nous puissions avoir, dès qu'on pourra dire de nous : Avec tout son esprit, sa science et ses talens, c'est un homme dépravé, orgueilleux, injuste et méchant; quelque lustre aussi que nous empruntions de toutes les charges, de toutes les dignités, de toutes les vaines décorations qui en imposent à la multitude, et de quelque éclat extérieur que nous brillions aux yeux des hommes?

Ah! ne craignons pas de le répéter, tout cela vu, tel qu'il est, tel que Dieu le voit, quel mérite peut-il avoir en soi? quel mérite peut-il nous don-

ner? et qu'est-ce autre chose encore une fois que la table du nain, qui n'ajoute pas une ligne à sa propre grandeur?

Mais s'élever au-dessus des foiblesses humaines, et savoir se vaincre soi-même; se montrer plus fort, par sa fermeté et son courage, que toutes les puissances du monde et de l'enfer liguées contre nous; ne s'écarter jamais, pour quelque intérêt que ce puisse être, des principes de vérité, de bonté, de sagesse et d'équité; rapporter tout à celui à qui toute gloire est due; voilà ce qui constitue l'homme vraiment grand, celui auquel je dois pardessus tout mon respect et mon hommage, dans quelque état, si abject aux yeux des hommes, qu'il soit placé.

DU BONHEUR DE L'HOMME, ET DE SON SALUT.

Souverainement bon, souverainement heureux par lui-même, l'auteur de la nature a mis dans chacun de nous, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'homme, un penchant invincible pour le bonheur, ce qui nous prouve assez les vues bienfaisantes dans lesquelles il nous a créés; mais en même temps nous ayant faits libres, capables de mériter et démériter, il a voulu dans sa sagesse que nous travaillassions avec son secours à nous rendre dignes de ce bonheur auquel il nous appelle. Nous le désirons pur et sans mélange, sans bornes dans son étendue comme dans sa durée; et cependant nous ne le trouvons ici-bas,

dans tous les biens particuliers dont nous pouvons jouir, dans tous les objets créés, qu'imparfait, mélangé, sujet à toutes sortes de révolutions et de vicissitudes : que conclure de tout cela?

1°. Qu'il y a pour nous une autre vie que celle-ci, où la fin pour laquelle nous avons été faits sera remplie, si nous avons fait de notre côté tout ce qui est nécessaire pour y parvenir.

2°. Que ce qui doit être notre véritable fin, ne peut se rencontrer que dans un objet qui soit proportionné à l'immensité de nos désirs, qui, par sa souveraine perfection et son immutabilité, soit capable de combler tous nos vœux; c'est-à-dire, que nous ne pouvons le trouver qu'en Dieu seul, notre principe tout à la fois et notre véritable fin, *principium et finis*.

En attendant que nous ayons obtenu

cette félicité sans bornes que la possession pleine et entière du souverain bien, de l'Être souverainement parfait, peut seule nous faire goûter et nous assurer pour toujours, que devons-nous faire pour y arriver, pour nous en rapprocher dans cette vie même autant qu'il est en nous, et pour nous rendre heureux ici-bas autant qu'il est possible de l'être? Dieu nous a donné à cet égard deux guides pour nous éclairer et nous diriger.

Le premier est la raison; aussi d'après les seules lumières naturelles, Platon, dans sa *République*, fait-il dire à Socrate que l'homme ne peut être bien gouverné, c'est-à-dire, sage, juste, et heureux, qu'autant que la partie animale est assujettie en lui à la partie spirituelle et raisonnable, qu'autant que les passions et les sens obéissent à la raison.

Mais

Mais il nous faut, outre cela, un autre guide plus éclairé et plus sûr encore, celui de la révélation. Nous avons fait voir en effet l'insuffisance de la raison dans l'homme par l'exemple de tous les sages, quand ils ont été privés de sa lumière; et cette insuffisance ne se rend que trop sensible dans ce même ouvrage, où Platon, voulant former le plan d'une république parfaite, place les rêveries les plus étranges, et regardées comme telles par son propre siècle et par ceux qui l'ont suivi; les idées les plus immorales, les plus contraires à la nature des choses et à l'humanité même, à côté des idées les plus vraies et les plus sublimes (1).

Qu'est-ce donc, en consultant ces

(1) Voyez les *Leçons de l'Histoire*, t. IX, à l'article de *Platon*.

deux guides à la fois, la raison et la révélation, prise surtout dans le christianisme qui renferme tout ce qu'elle a dans son ensemble de plus parfait, qu'est-ce qui peut nous rapprocher du bonheur, autant que nous en sommes susceptibles dans cette vie de passage, de mérites, et d'épreuves? C'est, pour le dire en peu de mots, ce qui est le plus propre à nous procurer la paix, ainsi que l'ont si bien observé les sages mêmes de l'antiquité profane, et comme nous l'a bien mieux dit encore Jésus-Christ, en nous offrant les secours et les moyens, les plus sûrs pour l'obtenir. Que seroient, dans le fait, tous les autres biens sans celui-là; et si l'on parvient à le goûter, quels autres biens ne remplace-t-il pas?

Cette paix ne peut subsister qu'autant que nous l'avons avec Dieu, avec les hommes, avec nous-mêmes.

1°. La paix avec Dieu, en nous reposant en lui, et nous appuyant tout entiers sur lui; en lui étant fidèles jusque dans les moindres choses, et l'aimant de tout notre cœur, de toutes les forces de notre ame; en n'ayant constamment et en tout d'autre volonté que la sienne, que cette volonté toujours sage, toujours juste, toujours bonne à notre égard, dès que nous lui sommes parfaitement soumis.

2°. La paix avec les hommes, en nous montrant envers eux pleins d'affabilité, de bonté, d'esprit de support et d'indulgence; leur remettant les torts qu'ils peuvent avoir à notre égard, comme nous devons désirer que Dieu nous remette nos propres offenses; ne nous permettant dans nos actions, nos paroles, nos jugemens mêmes et nos pensées les plus secrètes, lesquelles influent toujours plus ou moins sur no-

tre conduite, rien dont ils eussent droit de se plaindre, s'ils en étoient instruits et qu'ils pussent lire au fond de notre cœur; leur rendant le bien pour le mal, et leur faisant tout le bien qui est en notre pouvoir, et que nous aurions raison de vouloir qu'on nous fît si nous étions à leur place; pour tout dire en un mot, les aimant comme nous-mêmes, les aimant en Dieu et pour Dieu. Avec de tels sentimens et une telle conduite qui ne se démente jamais, comment pourrions-nous n'être pas en paix avec tous les hommes? comment pourrions-nous ne pas être estimés et chéris de tous ceux qui auroient quelque rapport avec nous, et qui nous connoîtroient tels que nous serions en effet?

3°. La paix avec nous-mêmes, par une conscience pure et sans reproche; un accord parfait entre toutes les

facultés de notre ame, entre nos sentimens, nos volontés, nos vertus ramenées chacune à un juste milieu; par cette patience toujours égale qui fait que nous sommes toujours maîtres de nous; par cette conformité absolue et sans réserve à la volonté de Dieu, dont nous avons parlé, précieux et unique secret pour n'être contrariés de rien, pour *posséder*, à tout événement, *notre ame en paix*, selon la maxime du Sauveur des hommes; par cette humilité, une des vertus particulières du christianisme, qui nous met au-dessus de toutes les recherches de la vanité, de toutes les fausses sensibilités, de toutes les susceptibilités de l'amour propre, d'où naissent nos tourmens les plus réels; qui nous garantit des illusions, des fantômes, des délires et de toutes les passions qu'enfante notre orgueil, cet ennemi le plus

déclaré de Dieu, des hommes et de nous-mêmes, ce sentiment exalté de notre propre mérite, si opposé à ce caractère simple et modeste, qui, ne présumant jamais de lui-même, n'affecte et n'envie aucun genre de supériorité, ni les succès de qui que ce soit, et ne rivalise avec personne (1); humilité dont la religion chrétienne fait la base de toutes les vertus qu'elle nous prescrit, comme la charité est l'essence de cette religion toute divine, et qui a fait dire à Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de votre ame.*

Lorsqu'on est ainsi disposé, sous

(1) On trouve partout, a dit Voltaire, *l'orgueil qui combat l'orgueil;* mais, dit aussi un de nos poëtes, *de l'orgueil l'orgueil s'offense; et qui lui cède est le plus fort.*

tous les rapports que nous venons d'indiquer, comment pourroit-on ne pas être heureux autant qu'il est possible de l'être dans notre situation présente ?

Placerons-nous notre félicité dans des biens incertains, faux et passagers, qui souvent coûtent si cher à acquérir, et qui tiennent si peu au vrai contentement; dans les richesses, les grandeurs humaines, dans tout ce qui flatte nos sens et nos passions, et qui ne nous procure que des plaisirs du moment, suivis de peines en tout genre, de dégoûts et de remords; dans ces biens qui, loin de nous satisfaire, ne font qu'irriter nos désirs, qu'accroître et multiplier nos besoins, ou nous conduire par la jouissance même à un état de satiété, qui, pour avoir trop joui, ne nous laisse que le regret de nous être si long-temps mépris en

cherchant le bonheur où il n'étoit pas.

Ecoutons ce que dit Platon (1), sur ce sujet, en opposant à l'homme vertueux, qu'il a peint comme le roi et le maître de lui-même, celui qui se laisse tyranniser par ses passions :

« Celui-ci gémit dans une servitude » basse et honteuse; la plus excellente » partie de ce qui compose sa nature » est soumise aux volontés de la par- » tie la plus méprisable et la plus fu- » rieuse. Entraîné par la violence de » ses appétits déréglés, il ne sait ce » qu'il veut, se porte à toutes sortes » d'excès, et, par une suite nécessaire, » est rempli de mal-aise, de troubles » et de repentirs; de même qu'un Etat » qui tombe sous le pire de tous les » gouvernemens, celui de la tyrannie, » devient le plus sujet à d'horribles

(1) Républ., l. IX.

» convulsions, éprouve le plus dur es-
» clavage, et finit par être en proie aux
» plus affreuses calamités ».

Le disciple de Socrate ne se borne pas à nous faire sentir combien le sort de l'homme vertueux est préférable au sort de celui qui croit se rendre heureux en se livrant à ses passions; il nous fait envisager des biens beaucoup plus grands et plus réels que tous ceux dont on peut jouir dans cette vie, et élève notre esprit à de plus hautes pensées.

» Peut-on, dit-il, appeler grand ce
» qui s'écoule en un si petit espace de
» temps? L'intervalle qui sépare notre
» enfance de la vieillesse est bien peu
» de chose en comparaison de l'éter-
» nité; ce n'est même rien. Mais quoi!
» pensez-vous qu'une substance im-
» mortelle, telle qu'est votre ame,
» doive borner ses vues et ses soins à

» un temps si court, et non pas plutôt
» envisager l'éternité toute entière?...
» Pour bien connoître la nature de cette
» ame et vous convaincre de son im-
» mortalité, vous ne devez la consi-
» dérer, comme nous ne le faisons que
» trop souvent, ni dans l'état de dé-
» gradation où la met son union avec
» le corps, ni avec tout ce qui est la
» suite de cette union; il faut la con-
» templer attentivement des yeux de
» l'esprit, telle qu'elle est en elle-
» même et dégagée de tout ce qui lui
» est étranger; il faut faire réflexion
» aux objets vers lesquels elle est ca-
» pable de se porter, à cette liaison
» étroite qu'elle a avec tout ce qui est
» divin, immortel, éternel, et à ce
» qu'elle devient lorsque se livrant en-
» tièrement à cette sublime contem-
» plation, elle s'élève par un noble
» essor du fond de cette mer bour-

» beuse où elle est plongée, et se dé-
» barrasse de l'idée des choses terres-
» tres auxquelles l'assujettissent les be-
» soins du corps. C'est alors qu'on
» verra clairement quelle est sa na-
» ture; si elle est simple ou composée;
» en un mot quelle est son essence et
» sa manière d'être ».

Plus loin, Platon en revient tout à la fois aux fruits de la vertu dans cette vie et dans l'autre; il insiste en particulier sur ce que le juste doit se promettre de la Divinité (1), à qui sa vertu

(1) Platon, né dans le sein du paganisme, dit ici *les dieux*, comme il lui arrive presque toujours de le faire; quoiqu'en général Socrate, Platon, les sages de l'antiquité, les poëtes les plus célèbres, tels qu'Homère, Hésiode, le peuple même, eussent l'idée d'un Etre-Suprême, d'un être bien au-dessus de toutes ces fausses divinités de leur extravagante mythologie.

le rend cher. « Il n'a, dit-il, que des » biens à en attendre ; et s'il en reçoit » quelquefois des maux, c'est en ex- » piation de sa vie passée. Soit qu'il » se trouve dans l'indigence, ou dans » le mal-aise, ou dans quelque autre » situation, que le commun des hom- » mes regarde comme malheureuse, » ces maux prétendus tournent à son » avantage pendant sa vie, ou après sa » mort ; parce que la providence di- » vine est attentive aux intérêts de ce- » lui qui travaille à devenir juste et à » parvenir par la pratique de la vertu, » à la plus parfaite ressemblance avec » Dieu (1). Mais tous les avantages » que le juste reçoit pendant la vie, de

(1) Ceci offre un exemple remarquable du mot *Dieu* employé au singulier d'une manière précise et déterminée, qui en rappelle l'unité.

» la part de Dieu et des hommes, outre » ceux qu'il trouve dans la pratique » même de la justice, ne sont rien en » comparaison des biens réservés à sa » vertu dans l'autre vie; et il en est de » même des maux destinés aux mé- » chans dans cette vie future ».

A la suite de tout ce que ceci renferme de conforme à la plus saine raison, Platon voulant entrer dans le détail de ce qui doit faire dans les siècles à venir la félicité des bons et l'infortune des méchans, débite des visions et des fables. Au lieu de le suivre dans ces peintures imaginaires, tenons-nous en, sur le sort des uns et des autres après cette vie, à ce que Dieu même nous en a révélé; et puisque, conformément à cette révélation, si bien attestée par toutes les preuves de la religion, il s'agit ici d'un bonheur aussi grand dans son étendue que dans sa

durée, de la possession de Dieu même, que rien ne pourra nous faire perdre ni altérer quand une fois nous l'aurons obtenue et méritée, ou d'un malheur qui est la perte irréparable du souverain bien, accompagnée pour toujours et pour chaque moment de notre éternité, des souvenirs les plus déchirans, des regrets les plus amers, de la juste punition de l'abus de tant de dons, de grâces et de bienfaits; concluons de ce que la foi nous apprend sur ces deux éternités si opposées, que c'est à nous rendre dignes de l'une et à nous préserver de l'autre, que nous devons mettre tous nos soins et faire consister ce qui forme proprement notre salut; que si nous méritons d'obtenir cette éternité bienheureuse pour laquelle Dieu nous a faits, nous serons bien amplement dédommagés, bien récompensés de ce qu'il nous en aura

coûté pour l'acquérir; et qu'au contraire si nous la perdons, non-seulement nos plaisirs passés, nos richesses, nos honneurs, notre éclat de renommée, seront évanouis comme un songe, mais que tout ce que nous pouvions espérer de bonheur nous sera ravi pour toujours; et rapellons-nous sans cesse ce que nous a dit Jésus-Christ, et qui a fait tant de saints : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame, et que donnera-t-il en échange pour elle* (1)?

Terminons ces réflexions par une pensée de Pascal (2) sur le même sujet, et par une vive image que nous présente Nicole dans son *Traité des quatre fins de l'homme*, sur l'état d'une

---

(1) Matth., XVI, 26, 27.

(2) *Pensées de Pascal*, II^e^. part.

ame qu'éclaire tout à coup, en sortant de ce monde, la lumière de Dieu même, sur l'immensité et la griéveté de ses fautes.

« Rien n'est si important à l'homme que son état à venir, dit Pascal; rien ne lui est si redoutable que l'éternité : et qu'il se trouve donc des hommes indifférens à la perte de leur ame et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel, cela est hors de toute raison. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses, ils craignent jusqu'aux plus petites qui peuvent leur nuire ; ils les prévoient, ils les écartent ; et ce même homme qui passe les jours et les années dans la rage et le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, s'il meurt dans l'état du

péché, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse; c'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel.

» Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt a été rendu, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est prononcé, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si son arrêt a été rendu, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderoit : cependant ils

courent sans souci vers le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent ».

Voici maintenant le passage de Nicole, dont nous avons parlé, et que précède une observation qui n'est que trop bien fondée : les vérités les plus capables de faire une vive impression sur nous, les plus propres à nous effrayer, cessent insensiblement de nous paroître ce qu'elles sont en elles-mêmes; l'esprit s'y accoutume, et l'habitude en rend les idées plus superficielles et plus confuses. Pour remédier à cet effet trop ordinaire et si funeste, il est bon, dit Nicole (1), de concevoir

(1) *Traite des quatre fins de l'homme*, t. II du Jugement; *Essais de morale*, t. IV, p. 104.

quelquefois ces vérités si terribles de leur nature, par quelques images qui les rendent plus sensibles; et peut-être que celle dont nous nous servirons ici pourra y contribuer en quelque chose.

« Qu'on s'imagine donc une chambre vaste, mais obscure, et qu'un homme travaille toute sa vie à la remplir de vipères et de serpens; qu'il y en apporte tous les jours une grande quantité, et qu'il emploie même diverses personnes pour l'aider à en faire un plus grand amas : mais que si tôt que ces serpens sont dans cette chambre, ils s'y assoupissent en s'entassant les uns sur les autres, en sorte qu'ils permettent même à cet homme de se coucher sur eux sans le piquer et sans lui faire aucun mal : que cet état durant assez long-temps, cet homme s'y accoutume, et n'appréhende rien de cet

amas de serpens; mais que lorsqu'il y pense le moins, les fenêtres de cette chambre venant à s'ouvrir tout d'un coup, et à laisser entrer un grand jour, tous ces serpens se réveillent aussitôt, et se jettent tous sur ce misérable, qu'ils le déchirent par leurs morsures, et qu'il n'y en ait aucun qui ne lui fasse sentir son venin.

» Quelque terrible que soit cette image, ce n'est qu'un foible crayon de ce que font ordinairement les hommes, et de ce qui leur arrive au jour de leur mort.

» L'homme vit ici plongé dans des ténèbres si épaisses, qu'à peine s'aperçoit-il des plus grossières de ses fautes, et encore les oublie-t-il ordinairement à mesure qu'ils les commet. Sa conscience est ce lieu obscur où il les entasse, et il ne fait presque rien qui n'en augmente le nombre, parce qu'il fait tout pour soi et rien pour Dieu.

» Souvent même, il se sert pour cela du ministère des autres, comme s'il avoit dessein d'en faire un plus grand amas ; car il y en a beaucoup, qui, outre leurs propres péchés, se chargent encore de ceux d'autrui, péchent, pour ainsi dire, sur leur compte, parce que les péchés qu'ils font, leur sont imputés par la justice de Dieu.

» Tous ces péchés demeurent cependant assoupis pendant cette vie, parce qu'ils ne se font plus sentir; on les souffre sans peine, on y prend son repos, on n'en appréhende rien, on n'a point de soin de s'en délivrer, et on ne fait au contraire qu'en augmenter toujours l'amas.

» La mort trouve donc la plupart des hommes dans ce malheureux exercice ; c'est elle qui fait entrer ce jour qui réveille tous ces péchés. La lumière que Dieu donne à l'ame au moment de la

mort, la tire de son assoupissement, et dans ce réveil, elle vient tout à coup à découvrir tous ces monstres qu'elle enfermoit dans son sein. Elle ne les découvre pas seulement, elle en sent les piqûres mortelles; elle en est cruellement déchirée, n'y ayant aucun de ces péchés qui ne se fasse sentir à elle.

» Qui en pourroit comprendre la multitude? tous ceux que les hommes ont connus en les commettant, et qu'ils ont été ensuite bien aises d'oublier; tous ceux qu'ils se sont dissimulés à eux-mêmes; toutes les vaines pensées auxquelles ils se sont arrêtés; tous les mauvais mouvemens auxquels ils ont consenti; toutes leurs mauvaises actions, toutes leurs omissions, et toutes leurs négligences dans leurs devoirs; tous les scandales qu'ils ont donnés, et toutes les mauvaises suites de ces scan-

dales; tout cela se présente distinctement à leurs yeux, et se fait voir malgré qu'ils en ayent; c'est-à-dire, qu'ils voient, pour la plupart, qu'ils n'ont fait toute leur vie que se remplir de poisons, que s'accabler de nouveaux poids, et que se préparer de nouveaux supplices.

» Tout pécheur doit trembler dans la crainte de cet horrible spectacle que la justice de Dieu lui découvrira à l'heure de la mort; mais il n'y en a point qui doivent en être plus épouvantés que ceux qui sont dans des places éminentes, et qui ont à répondre à Dieu non-seulement de leurs péchés, mais aussi de ceux des peuples qui leur sont soumis ».

Et sans remonter jusque-là, que ne doivent pas se dire à eux-mêmes les pères et mères, par rapport aux leçons et aux exemples qu'ils auront donnés à

leurs enfans, les instituteurs à leurs élèves, les maîtres à leurs domestiques, à leurs apprentifs, etc.; à plus forte raison les pasteurs à leurs ouailles.

LES

LES TROIS INSTABILITÉS.

L'INSTABILITÉ de l'esprit humain, l'instabilité du cœur humain, l'instabilité de la vie et de toutes les choses humaines.

Rien n'est plus propre à nous éclairer sur notre foiblesse et notre impuissance, sur notre dépendance absolue de l'Être-Suprême, et le besoin continuel que nous avons de son secours, que cette instabilité que nous trouvons en nous-mêmes et dans tout ce qui nous environne.

1°. L'instabilité de notre esprit : si nous n'avons d'autre guide que notre propre raison, à combien de variations et d'incertitudes ne nous laisse-t-elle pas en proie? quel conflit d'opi-

nions et de sentimens divers ! jusqu'à quel point notre manière de penser sur certains objets, n'a-t-elle pas changé avec l'âge et les circonstances ! sans parcourir un long intervalle de temps, combien dans un même jour quelquefois, en nous considérant de près, nous nous trouverons contraires à nous-mêmes ! Personne n'a été plus naïf à ce sujet et n'a mieux peint l'homme que Montagne, dans ses *Essais,* en se peignant lui-même. Il se reproche que *ses jugemens de la veille ne sont jamais sieux du lendemain;* et malgré le fonds de vanité qui perce presque dans tous ses aveux, il nous apprend en général à combien peu de chose tenoient, du soir au matin, ses opinions et ses idées. Par rapport à chacun de nous, une lecture faite sans assez de choix et de discernement, un entretien peu sage, un mot hors de propos, une pensée

peu honnête et consentie ; quelle tournure tout cela n'est-il pas capable de faire prendre à nos idées, à nos jugemens, et quels ravages une seule de ces choses ne peut-elle pas occasionner dans notre ame !

Quel remède à cette mobilité, à cette instabilité de notre esprit ? je n'en connois point d'autre qu'une vigilance continuelle sur nous-mêmes, et des principes sûrs, auxquels on tienne fermement : et où les trouverons-nous, si ce n'est en particulier dans la religion révélée que Dieu a marquée du sceau de son autorité, et en les puisant dans l'enseignement de l'Eglise, fondée par Jésus-Christ pour nous servir de règle et nous empêcher d'errer çà et là, en nous laissant emporter à tout vent de doctrine.

Comme l'observe l'auteur du *Dictionnaire historique*, en huit volumes,

Montagne, que nous citions, il n'y a qu'un instant, ne suivoit dans sa morale et sa conduite que la raison humaine, ou plutôt l'idée et le caprice du moment; et fermant les yeux à la lumière de la foi, il flottoit sans cesse dans un doute universel. Il se plaignoit de cette situation pénible, et regrettoit la religion qu'une mauvaise philosophie lui avoit fait perdre. « Quelle » obligation, disoit-il, alors, n'avons- » nous pas à la bénignité de notre » souverain Créateur, pour avoir dé- » niaisé notre croyance de ces vaga- » bondes et arbitraires opinions, et » l'avoir logée sur l'éternelle base de » sa sainte parole! tout est flottant » entre les mains de l'homme : puis-je » avoir le jugement si flexible? . . . . »

2°. L'instabilité de notre cœur : que d'affections différentes, ou même opposées, s'y succèdent l'une à l'autre!

aujourd'hui un objet nous affecte tout entier; demain un autre aura pris la place du premier; ce qui nous amusoit nous ennuie; ce qui nous passionnoit ne nous inspire plus que du dégoût; nous en venons à haïr ce que nous aimions, à fuir comme un tourment ce que nous recherchions avec tant d'empressement et dont nous jouissions avec transport. L'habitude, il est vrai, nous attache pour quelque temps à un bien qui nous flatte, et qui a en lui-même un véritable prix; et tout à coup la nouveauté nous fait sacrifier ce bien réel à un bien apparent. Au milieu de cette instabilité du cœur humain, rien ne le satisfait pleinement; il forme sans cesse de nouveaux désirs, et à peine a-t-il obtenu ce qu'il souhaitoit, qu'il désire encore, et n'est pas heureux. Ah! c'est qu'il est fait, non pour des biens bornés et

passagers, mais pour le souverain bien lui-même, et qu'il n'y a que lui qui puisse le remplir et le fixer. Plus il se rapproche de Dieu, qui est le bien suprême, plus il s'y unit déjà par l'amour, et cherche en lui seul son repos; plus aussi il se rapproche du bonheur et voit se vérifier en lui-même ce que disoit si bien saint Augustin : « C'est en vain, Seigneur, que notre » cœur se tourne et se retourne de tous » côtés; il est toujours inquiet, jus- » qu'à ce qu'il se repose en vous » !

3°. L'instabilité de la vie : à quel âge peut-on compter sur elle? c'est une question que je me fais souvent, et à laquelle il ne m'est que trop aisé de répondre. Sans sortir de ma propre famille, nous avions un père qui nous étoit bien cher, et dont la mémoire me le sera toujours : autant son esprit étoit orné, son cœur sensible

et bon, son air ouvert, et ses manières affables, autant son caractère étoit enjoué, égal, et il n'y avoit rien en lui qui ne semblât promettre une longue vie. Je ne lui ai connu d'autre maladie que celle dont il est mort, et il n'avoit que quarante-deux ans quand nous l'avons perdu. Nous étions six enfans, dont il n'est resté que ma sœur et moi : les autres sont morts très-jeunes, depuis six ans jusqu'à vingt. Je regrette en particulier un frère qui donnoit les plus grandes espérances, qui, étant dans la fleur de la jeunesse, jouissoit d'une constitution forte, d'une santé robuste, et qui, après une journée très-agréable, après avoir joué avec moi une partie d'échecs avant que d'aller se coucher, fut suffoqué en moins de deux heures par un coup de sang dans le milieu de la nuit, n'étant âgé que de dix-huit ans.

J'avois un assez grand nombre de cousins germains ; et presque tous sont morts jeunes, de dix-huit à trente ans. A combien d'anciennes connoissances, à combien même d'amis précieux, n'ai-je pas survécu ; et presque d'année en année, combien n'ai-je pas vu mourir de personnes avec lesquelles j'étois lié plus ou moins étroitement, et qui, par leur âge et leur santé, sembloient devoir prolonger leur vie bien au delà de la mienne. Non, il n'y a point d'époque de notre existence ici-bas où nous ne devions nous rappeler ces paroles de notre divin maître : « Tenez-vous toujours prêts, car » vous ne savez ni le jour ni l'heure » de votre mort ; elle viendra comme » un voleur au moment où vous l'at- » tendrez le moins » : et avec toute cette incertitude, on ne pense qu'à jouir de la vie, comme si jamais elle ne de-

voit finir; on nourrit de grandes espérances, on forme de magnifiques projets, on ambitionne une fortune qu'on travaille à acquérir par toutes sortes de moyens, et qu'on cherche encore à accroître lorsqu'on la possède, des places, des dignités, des honneurs; et une mort inopinée nous frappe, et nous laisse à peine le temps de faire quelque retour sur nous-mêmes. Si ce temps nous est donné, quelles réflexions doivent s'offrir alors à notre esprit? Trop heureux encore si elles sont telles que les énoncent les vers que j'ai placés à la fin de *l'Esprit du christianisme*, sous ce titre : *L'homme du monde aux approches de la mort.*

4°. Sans attendre ce terme fatal auquel nous arriverons tous, que faudroit-il de plus, pour nous éclairer sur le néant de la vie et des biens qu'elle renferme, que l'instabilité des choses humaines?

Quelle fortune, si bien établie qu'elle nous paroisse, quel haut degré d'élévation, quelle étendue de pouvoir, si immense et si affermi qu'il puisse être, nous mettent à l'abri des revers? il en est pour toutes les conditions, et les plus relevées n'en sont pas exemptes. Sans parcourir bien des époques, sans feuilleter bien des annales, n'est-ce pas assez, pour nous servir de leçons, des événemens à jamais mémorables qui se sont passés sous nos yeux? Quel plus bel ouvrage et plus utile aux rois, aux peuples, aux riches, aux grands, à tous les états, à tous les hommes, que celui qu'on eût pu faire, il y a peu d'années, sous ce titre : *Les leçons de la révolution.*

En considérant avec attention, cette instabilité des choses humaines, quelle conséquence plus naturelle en devons-nous tirer, que celle que tiroit

de toutes les choses de ce monde, le plus sage des rois : *Vanité des vanités! tout n'est que vanité.* Ajoutons avec l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dans le plus beau peut-être des chapitres de ce livre, *tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et ne servir que lui.* La sagesse purement naturelle peut atteindre à cette première vérité, *vanité des vanités! tout n'est que vanité*, à en juger par ce vers d'un ancien poëte, le plus moral en ce genre que l'antiquité profane ait pu nous offrir : *O curas hominum! ô quantùm est in rebus inane!* O vains soins des hommes! ô que de vide dans les choses humaines! (1). Eh quoi de plus propre que cette pensée à nous détacher de tout ce qui passe, pour nous attacher au seul bien suprême qui

(1) Perse, sat. I, ℣. 1.

ne passe pas! Tout nous dit, par ce vide même et cette instabilité de toutes les choses de la terre, que ce n'est pas pour elles, mais pour les choses du ciel et pour un bonheur pur et inaltérable, que nous sommes faits. Tendons-y comme à notre véritable fin, et rapportons-y tout le reste : c'est en deux mots la véritable sagesse.

Au milieu de ce torrent de la vie humaine, qui s'écoule avec tant de rapidité, dont les flots se succèdent, se pressent les uns les autres, et semblent toujours prêts à nous engloutir, tenons-nous préparés à tous les événemens; recevons-les de la main du Tout-Puissant qui nous les envoie, et dont la volonté souverainement juste et sage ne peut se proposer que des fins dignes de lui et avantageuses pour nous, si nous ne voulons que ce qu'il veut lui-même.

Vouloir ce que Dieu veut c'est la seule science,
Qui nous met en repos.

MALHERBE.

Ne craignons pas de le dire en effet: vouloir ce que Dieu veut et comme il le veut, c'est l'unique secret pour être content de tout, et n'être contrarié de rien.

DE L'ESPRIT DU MONDE.

VOLTAIRE en a parlé ainsi :

Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble et séduit; est-on seul? on est sage.

Il dit encore ailleurs, en parlant de ceux dont ce genre de monde est composé :

Ils sont si sots, si dangereux, si vains;
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.

Cette peinture que Voltaire fait du monde, où il avoit assez vécu pour le bien connoître, suffiroit déjà, toute incomplète qu'elle est, non-seulement pour nous en faire sentir le vide et nous en détacher, mais encore pour

nous faire rougir de l'importance que nous attachons à ses opinions si inconstantes et si diverses ; à ses idées si peu réfléchies, si fausses pour la plupart ou si étroites ; à ses goûts si frivoles ou même si dépravés ; à sa censure ou à ses suffrages et à ses éloges.

Pour mieux apprécier encore ce que c'est que le monde, et en juger par la plus grande autorité et la plus digne de nous fixer, celle de la religion, nous ne pouvons mieux faire que de méditer profondément ce que dit, par la bouche de l'apôtre saint Jean, ce divin Esprit qui est la source de toute lumière : *Quiconque aime le monde, l'amour de Dieu n'est pas en lui ; car tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie* (1).

(1) I Joan., II.

Quelle image entière et fidèle en si peu de mots! et quelles leçons de détachement, de renoncement à l'égard de tout ce qui le concerne, dans les paroles qui suivent : *Le monde passe, ses concupiscences passent avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement;* il jouira d'un bonheur qui ne passera jamais.

C'est d'après l'idée si précise que l'Esprit saint nous donne du monde, que saint Paul disoit aux premiers fidèles : *Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'esprit de Dieu* (1). Il y a en effet une si grande opposition entre l'un et l'autre! L'esprit de Dieu veut que nous assujettissions les sens à la raison; il élève nos pensées et nos désirs vers les choses spirituelles et célestes; il place la fin de l'homme dans

(1) I. Cor., II, ℣. 12.

l'acquisition et la possession du souverain bien ; les premiers de ses devoirs, dans l'amour de Dieu par-dessus tout, et de notre prochain comme nous-mêmes ; sa grandeur dans la vertu ; ses richesses dans des trésors impérissables de mérites et de bonnes œuvres ; il lui fait une loi de l'humilité ; il le rend doux, patient, chaste, modeste, tempérant ; à quelles vertus en un mot ne le forme-t-il pas ? L'esprit du monde, au contraire, fait de lui ce que l'apôtre appelle l'homme *charnel*, *animal et terrestre ;* il ne lui donne pour fin que les objets sensibles, les plaisirs du moment, des biens faux et passagers ; il le remplit de l'amour de lui-même, de cet amour personnel, qui n'est qu'un vil égoïsme, et qui rapporte tout à soi ; il lui fait prendre de l'enflure pour de la grandeur, et le rehausse à ses propres yeux par tout ce

qui n'est propre qu'à l'avilir, par le faste, le luxe, la pompe extérieure, et le vain éclat de tout ce qui est hors de lui et qui lui est étranger; il lui fait envisager comme de vraies richesses ce qui ne fait qu'irriter de plus en plus ses désirs, et qui est incapable de le rassasier et de le satisfaire; il le rend esclave de ses passions, et lui donne un esprit de domination et d'empire sur ses semblables; il le rend fier, hautain, orgueilleux, intempérant, voluptueux, dissolu; il le porte, et surtout les personnes du sexe, quand c'est l'esprit du monde qui les anime, à ne tenir aucun compte de la décence, qu'elles sacrifient sans peine aux modes, aux prétendus agrémens d'une folle parure, qui aux yeux mêmes de ceux auxquels elles cherchent à plaire, ne fait que leur ôter le charme réel de l'aimable simplicité, de l'innocence et

de la pudeur ; il fait consumer un temps, que l'on ne sauroit acheter trop cher quand on en sent tout le prix, dans un vain tourbillon de jeux, de cercles, de bals, de spectacles, si funeste, surtout aujourd'hui, pour la religion, la saine raison et les mœurs; dans une suite habituelle de divertissemens et de plaisirs.

Après un contraste si frappant et une opposition si formelle entre l'esprit de Dieu et l'esprit du monde, faudra-t-il encore s'étonner, si l'apôtre saint Jacques nous dit si expressément que l'amour du siècle, *l'amitié du monde est ennemie de Dieu* (1). Ne sont-ce pas là, entre autres, ces deux maîtres dont parle Jésus-Christ, que l'on ne peut servir tous deux en même temps, et dont on ne peut aimer l'un sans haïr l'autre.

(1) Jac., IV, 4. Matth., VI, 24.

Concevons maintenant ce que doit être à nos yeux l'opinion du monde, le peu de cas que nous devons faire de son autorité et de ses exemples, et combien nous devons n'entendre, qu'avec pitié, ce misérable refrain : tout le monde dit cela, tout le monde pense comme cela, tout le monde fait cela; ce qui suffit à l'égard de bien des personnes pour leur servir de règle, pour leur inspirer, par exemple, le goût des spectacles, quoique ceux mêmes qui ont travaillé dans ce dernier genre avec le plus de gloire et de succès, les Corneille, les Racine, les Gresset, les Lefranc de Pompignan, ayent témoigné par écrit leur repentir à ce sujet, en faisant sentir combien, plus instruits que personne dans l'art dramatique, ils en avoient employé tout le jeu, toutes les ressources, toutes les finesses, pour se concilier

les suffrages en ornant et en échauffant les passions.

Que faire donc, quand notre condition nous place malgré nous au milieu de ce que la religion appelle proprement le monde? il faut s'armer de tout notre courage contre ses préjugés et ses exemples, voir les choses, non comme il les voit, mais comme Dieu les voit et nous apprend à les voir, telles qu'elles sont en elles-mêmes; il faut se prêter raisonnablement aux usages qui n'ont rien de répréhensible, et nous refuser à ce qui sortiroit de l'ordre et des principes de la religion et de la morale, qui offenseroit quelque vertu que ce puisse être; il faut ne rougir jamais, et en présence de qui que ce soit, de ce que l'on est et que l'on doit être; ce qui seroit rougir de la vérité, et en certains cas de Jésus-Christ même, qui nous dit dans

son Evangile : *Je rougirai à mon tour de celui qui aura rougi de moi, et je le désavouerai devant mon Père.* Il faut compter pour rien la coutume et les exemples, de quelque part qu'ils nous viennent, quand ils sont en opposition avec la conscience et le devoir. Avec cette sorte de courage, qui est le propre de la vraie et solide vertu, avec une conduite soutenue où rien ne se démente, un caractère de douceur, d'affabilité, de bonté qui orne la piété même et la rend aimable, nous forcerons le monde à se taire, à nous estimer, à nous respecter ; je dis plus, à nous chérir, et peut être à finir par nous imiter. Rappelons-nous ces trois vers d'un de nos poëtes modernes :

Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave ;
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

LE MIROIR FIDÈLE,

A l'usage de ceux qui veulent apprendre à se connoître.

UNE des connoissances qu'il nous importe le plus d'acquérir, c'est la connoissance de nous-mêmes : aussi les sages de la Grèce avoient-ils fait graver de concert cette inscription sur le frontispice du temple de Delphes : *Connois-toi toi-même.* Un autre sage, qui leur étoit bien supérieur encore, parce qu'il étoit éclairé d'une lumière bien au-dessus de la leur, saint Augustin, adressoit tous les jours à Dieu cette prière : *Mon Dieu! que je vous connoisse, et que je me connoisse! Noverim te, noverim me ;* l'une des plus

belles prières qu'il soit possible de lui faire, puisqu'on ne peut bien connoître Dieu, sans être ravi de ses perfections, sans l'aimer de tout son cœur; et qu'on ne peut se bien connoître soi-même, sans être pénétré de ses imperfections, de ses besoins, de sa dépendance, de son néant, et pour tout dire en un mot, sans être vraiment humble. Rien n'est plus facile, après tout, que de nous anéantir devant l'Être-Suprême : pour peu qu'on veuille y réfléchir, tout nous dit assez que nous ne nous sommes pas donné l'être, ni aucune des facultés, soit spirituelles, soit corporelles, qui en font partie; et tout principe de la vraie sagesse est renfermé pour nous dans ce peu de mots que l'Esprit saint a dictés à l'apôtre des nations : « Qu'avez-vous » que vous n'ayez reçu, et si vous » l'avez reçu, de quoi vous glorifiez-» vous » ?

» vous » ? Mais si nous sommes persuadés de la vérité de cette maxime, prise en général, combien, sans nous en apercevoir, sans nous en douter même, ne l'oublions-nous pas dans la pratique, en nous rapportant tout, comme si nous nous étions tout donné ?

L'amour de nous-mêmes, en tant qu'il nous fait désirer d'être heureux, est un penchant naturel que l'auteur de notre être a gravé en nous, et sans lequel tout nous seroit indifférent. Il est tellement dans l'ordre de la religion, que Jésus-Christ y assimile l'amour que nous devons à nos semblables : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même ». Mais depuis notre dépravation originelle, ce n'est plus cet amour bien ordonné, qui est la source et la règle de nos autres penchans ; c'est un amour violent et déréglé ; c'est l'orgueil, la grande plaie du cœur

humain, l'ennemi capital de Dieu, des autres hommes, et de nous-mêmes. Le bien connoître, le bien peindre, c'est nous offrir le miroir fidèle de ce que nous sommes, si la religion, si la grâce, si l'humilité chrétienne n'ont pas réformé en nous le vieil homme, pour y substituer l'homme nouveau sur le modèle de Jésus-Christ. L'orgueil transpire par tous les pores, si je peux parler ainsi, dans ceux qui, se laissant tromper par ses illusions et ses prestiges, s'en croient les plus exempts. A quels traits le reconnoîtrons-nous? à son extrême sensibilité sur ce qui blesse, dans la moindre chose, l'idée avantageuse qu'il nous fait prendre de nous-mêmes. Veut-on pour notre propre bien et par un vrai zèle pour ce qui nous concerne, nous faire observer quelque défaut, quelque foible qui soit en nous, cet orgueil secret se

dépite, s'aigrit, s'offense, et ne souffre qu'avec peine qu'on altère tant soit peu cette idée flatteuse et mensongère qu'il s'est formée de son propre mérite; les avis les plus modérés et les plus sages lui sont à charge; vous l'avez touché dans un endroit sensible, et ce n'est que malgré lui qu'il est forcé de vous entendre, quelque crédit que puissent d'ailleurs vous donner l'âge, l'état, les connoissances acquises par l'étude la plus profonde et par une longue expérience. Vous le reconnoîtrez encore à un attachement opiniâtre à ses idées. Comme il ne veut jamais avoir tort, il veut toujours avoir bien vu, bien pensé, avoir bien dit, avoir bien fait, et tout savoir, en quelque sorte, sans avoir rien appris; tandis que Socrate, le premier des sages de la Grèce, ne craignoit pas de dire : tout ce que je sais, c'est que je ne sais

rien; et c'étoit savoir beaucoup, puisqu'il reste à l'homme le plus éclairé tant de choses à apprendre. A tout cela tient premièrement un esprit de prévention, de jalousie contre ceux qui semblent balancer notre mérite dans l'esprit des autres, par l'estime, par l'attachement qu'on leur témoigne; secondement un esprit de domination qui veut toujours qu'on nous cède, qui veut toujours l'emporter, tout gouverner, tout conduire et tout disposer à son gré : laissez faire des hommes de ce caractère, tout subordonnés qu'ils vous sont, ils deviendront vos maîtres; troisièmement un esprit de contradiction, toujours disposé à avoir un avis différent de celui des autres; quatrièmement une secrète complaisance dans les égards qu'on a pour nous : nous nous exagérons à nous-mêmes la bonne opinion qu'on paroît

s'en former, les soins qu'on se donne en notre faveur, le vif intérêt qu'on prend à tout ce qui nous concerne; cinquièmement le désir immodéré des louanges, des applaudissemens, et des suffrages de tous ceux qui ont quelque rapport avec nous; sixièmement enfin une voix haute, un flux de paroles, un babil presque continuel, un genre d'indiscrétion qui en est la suite ordinaire, ce qui naît en total du prix que l'on attache à tout ce que l'on dit, et de l'envie qu'on a de se faire écouter : aussi rien n'est-il plus verbeux, plus bavard qu'un sot et fol amour propre; au lieu que beaucoup réfléchir et parler peu, est le caractère du vrai sage, qui a appris à se défier de lui-même.

En se regardant avec attention dans ce miroir de notre ame, et en écartant avec soin tout ce qui pourroit en obs-

curcir l'éclat et nous empêcher de nous faire une juste application de tout ce qu'il nous offre de ressemblant à nous-mêmes, il nous deviendra si non fort aisé, très-possible au moins avec une intention bien droite, de nous y reconnoître assez pour apercevoir ce qu'il y a réellement à réformer en nous, pour peu que nous désirions de plaire à celui qui nous a dit : « Appre-» nez de moi que je suis doux et » humble de cœur, et vous trouverez » le repos de votre ame ».

C'est en effet pour nous procurer le salut et la paix, qu'il a fait de l'humilité la base de sa loi sainte, comme il lui a donné pour essence la charité; et quels exemples ne nous a-t-il pas offerts de cette vertu fondamentale qu'il est venu nous prêcher? Le Verbe, le Fils de Dieu, consubstantiel à son Père, en s'unissant à la nature humaine, en

se chargeant de nos iniquités pour les expier, s'est soumis à tous les genres d'opprobres, et est mort sur la croix.

Telle est la leçon qu'il donnoit à ses disciples : « Que celui d'entre vous » qui veut être le plus grand se rende » le dernier de tous. Je ne suis pas » venu, leur disoit-il encore, pour être » servi, mais pour servir ». Que c'est donc avec raison que l'auteur de l'*Imitation* nous dit dans le second chapitre du premier livre : « Aimez à être ignoré et compté pour rien ». Ce n'est qu'à ce prix que Dieu nous comptera pour quelque chose, et que nous deviendrons vraiment grands aux yeux du Seigneur, tandis que l'orgueil, la vanité, l'amour propre en un mot, et tous ses effets, plus ou moins sensibles à nos propres yeux, ne peuvent faire de nous que des ennemis de Dieu, des pécheurs, et des réprouvés.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE PHILOSOPHIE.

Il est sans contredit une vraie philosophie, qui nous fait prendre des idées justes sur ce qu'il nous importe le plus de bien connoître et de bien apprécier; qui nous rend vraiment sages dans tous nos sentimens et dans toute la conduite de notre vie.

Cette vraie philosophie nous élève vers Dieu comme vers l'auteur de notre être et la source de tous les êtres; elle nous attache à lui comme à notre souverain bienfaiteur, de qui nous tenons tout, de qui nous attendons tout, et qui peut seul être pour nous le bien suprême; elle nous attache à nos semblables, comme faisant partie d'une

même famille dont Dieu est le père ; elle nous fait placer notre véritable intérêt dans l'intérêt général, dans le bien commun, et notre propre bonheur dans le bonheur de tous, et plus particulièrement encore dans le bonheur de tout ce qui nous environne ; elle nous fait travailler constamment à éclairer notre esprit, à former notre cœur, à dompter nos passions en les soumettant à la raison, à nous rendre maîtres de nous-mêmes, à acquérir toutes les vertus qui conviennent à la dignité d'un être capable de connoître Dieu, fait pour l'aimer, le glorifier, le servir, et l'imiter autant qu'il est en nous.

Le vrai sage, en contemplant, en étudiant la nature, apprend à y voir Dieu partout, à y adorer, à y bénir son ineffable bonté, sa puissance, sa sagesse, jusque dans ses moindres

productions : par cette étude, par cette contemplation habituelle, par la considération de ses bienfaits, des secours journaliers et des merveilles de sa providence, il se pénètre du plus tendre amour et de la plus vive reconnoissance; il s'unit à lui, il s'entretient sans cesse avec lui, comme avec le meilleur des pères, avec l'ami le plus intime et le plus fidèle; et est-il quelque entretien plus intéressant et plus doux?

Se dévouant à la retraite par goût, mais sans misanthropie; se prêtant au commerce des hommes, sans trop s'y livrer, mais autant que son devoir l'exige et qu'il peut leur être utile; observateur attentif, sans être frondeur et caustique, il tire parti pour sa propre instruction des défauts et des vices qu'il remarque dans les autres, et met tous ses soins à s'en préserver; loin du tourbillon du monde, au-

dessus de toutes ses petitesses, de toutes ses misères, et de tous les tourmens de l'orgueil, de l'ambition et de la cupidité, se plaisant à être ignoré, inconnu, employant avec fruit ses moindres loisirs, et pouvant s'appliquer en secret ce beau mot du grand Scipion : *Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul*, il jouit en paix de lui-même, et s'il lui survient quelque revers, se conformant en tout à la volonté de l'Etre-Suprême, éclairé et soutenu par une religion sainte qu'il a assez étudiée, ainsi que la nature, dans toutes ses parties et dans son ensemble, pour en connoître la vérité, et en sentir tout le prix, il conserve, dans quelque situation qu'il se trouve, le repos de l'esprit, une conscience pure, et plein de courage au milieu de son infortune apparente, il reste tranquille et satisfait.

Le faux sage, au contraire, ennemi de Dieu, des hommes et de lui-même, s'armant d'une prétendue force d'esprit, et tout fier de ne rien croire, traite de préjugés tout ce qui révolte son orgueil et ses passions; il attribue au hasard les ouvrages les plus réguliers que lui offre la nature, ou s'il se sent forcé de reconnoître un Dieu, il le juge trop au-dessus de sa créature, de ces hommes qui sont l'ouvrage de ses mains, pour qu'il daigne s'en occuper; il le suppose indifférent à leur culte, à leurs hommages, ou, si l'on veut, admettant comme également bonnes à ses yeux toutes les religions, quelque bizarres, quelque absurdes, quelque opposées qu'elles soient entre elles et à ses attributs; comme voyant aussi du même œil le juste et l'injuste, nos vices et nos vertus. Si croyant toutefois devoir céder à la raison, au

sentiment et à la conscience, il avoue que tout n'est pas égal entre la vertu et le vice, il s'embarrasse, il hésite sur le sort qui leur est réservé; inquiet, après tout, sur les résultats et les conséquences, ne voulant rien qui le gêne, qui contrarie ses goûts et ses penchans, il en revient à un doute universel, et se jette en aveugle et en désespéré dans toutes les extravagances du pyrrhonisme.

Relativement à la société, ennemi de tout joug et de toute contrainte, il s'élève contre toute autorité; il voudroit, pour s'assurer une entière indépendance, abattre d'un seul coup et le trône et l'autel; il prône la liberté, l'égalité, par le désir qu'il auroit de renverser tout ordre, toute subordination; et par ses faux principes, ses maximes hasardées et téméraires, il dispose les esprits, autant qu'il le

peut, à la révolte, et au plus grand de tous les maux, à l'anarchie, se flattant, par le renversement des rangs et des fortunes les mieux établies, d'y gagner, pour son propre compte, de la fortune, de la domination et du pouvoir. Ce tableau fidèle ne pourroit paroître exagéré qu'à ceux qui n'auroient pas vu ou qui ne se rappelleroient pas les grandes leçons que la philosophie du dix-huitième siècle nous a données.

Ennemi enfin de lui-même, le faux sage, le philosophe soi-disant, se prive de tous les charmes les plus réels que nous offre le spectacle de la nature; loin de lui inspirer les pensées les plus relevées et les sentimens les plus doux, elle ne dit rien à son esprit et à son cœur. La nature est morte, a dit Rousseau de Genève, aux yeux de quiconque n'y voit pas Dieu; dans ses

peines, il ne trouve rien qui le fortifie, qui le soutienne, qui le console; il n'espère, il n'attend rien d'une providence attentive et sensible à nos besoins; il ne voit partout qu'une sorte de fatalité, qui ne lui présente aucune ressource dans les calamités, aucun adoucissement, aucun remède à ce qui l'afflige et le désole; l'existence lui devient à charge, il perd courage, et finit, de manière ou d'autre, par le désespoir.

DU RESPECT DÛ AUX PUISSANCES.

Nous ne saurions trop le redire : rien n'est plus opposé que l'esprit de Dieu et l'esprit du monde, que le langage de l'Esprit saint et celui du siècle ; ni trop répéter ce que dit l'Esprit saint par la bouche de l'apôtre saint Jacques : *L'amitié du monde nous rend les ennemis de Dieu* (1).

Ecoutez le monde ; quel langage vous tiendra-t-il au sujet de l'autorité qui nous gouverne? ce ne seront que plaintes, que murmures, qu'invectives, la plupart du temps toutes gratuites, que paroles d'insubordination, d'aigreur et d'amertume.

(1) Jac., c. IV, ℣. 4.

Que nous dit, au contraire, l'Esprit saint dans l'épître du saint Paul aux Romains (1) ». *Que toute ame soit soumise aux puissances*, c'est-à-dire, comme il s'exprime ensuite, au prince, au souverain ; *car toute puissance vient de Dieu.... celui donc qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu ; et ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux-mêmes* (ou dans toute la force du terme, *la damnation*). *Ipsi sibi damnationem acquirunt.*

Ainsi regardez comme une nécessité de vous soumettre, non par la seule crainte du châtiment, mais par un devoir de conscience.

En parlant tout simplement des serviteurs à l'égard des maîtres, l'apôtre saint Pierre veut *qu'on leur soit soumis avec toute sorte de respect, et non-*

(1) C. XIII, ℣. 1 et suiv.

seulement à ceux qui sont bons et doux, mais à ceux mêmes qui sont durs et fâcheux (1).

Relativement à ceux que Dieu a établis pour nous gouverner, et dont il est ici question par-dessus tout, quelle leçon que celle que nous donne Jésus-Christ lui-même par ces paroles : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* (2); et toutefois cet empire des Césars à l'égard des Juifs, auxquels s'adresse Jésus-Christ, qu'étoit-ce dans le principe, qu'une véritable usurpation? N'importe, leur puissance étoit établie et reconnue, c'étoit à eux qu'on payoit le tribut, et leur effigie étoit empreinte sur ce qui servoit à l'acquitter; c'étoit assez pour faire dire à Jésus-Christ :

(1) I. Petr., c. II, ℣. 18.
(2) Matth., c. XXII, ℣. 21.

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Lui-même en a donné l'exemple de la manière la plus frappante (1).

Quelle sagesse dans cette doctrine de notre divin maître, qui, en maintenant tout dans l'ordre que Dieu lui-même a établi, prévient ainsi les dissentions, les révoltes, l'anarchie et tous les maux qu'elle entraîne, maux, bien plus terribles, sans comparaison, que ceux que nous pouvons éprouver dans certains cas en nous soumettant, et en disant, comme Jésus-Christ au jardin des olives, la veille de sa passion : *Mon Père, qu'il soit fait, non selon ma volonté, mais selon la vôtre* (2).

Si ceux dont il a fait ses ministres

(1) Matth., c. XVII, ℣. 23 et suiv.
(2) Matth., c. XXVI, ℣. 39.

sur la terre, étoient tous, sans exception, remplis de son esprit, et plus attentifs à ce que nous disent les livres saints, qu'à tout ce qu'ils entendent dire au milieu du monde, et que quelques-uns d'eux répètent quelquefois sans assez de sagesse et de discernement, en seroit-il un seul qui suivît d'autres principes que ceux que nous venons d'exposer, et qui tînt un autre langage? Et en général quel malheur n'est-ce pas pour des personnes, qui d'ailleurs font profession de piété, et qui peut-être même approchent souvent des sacremens, de se montrer aussi peu éclairées qu'elles le sont sur ce qui forme le véritable esprit de cette piété qu'elles professent, et de se trouver sans cesse en contradiction ouverte, sans s'en douter, avec ce qu'elle leur enseigne et leur prescrit!

Mais, diront-elles peut-être, com-

ment vivre au milieu du monde et ne pas parler comme lui? Nous avons vu plus haut, ce que c'est que le monde, et le cas que nous en devons faire; ne craignons donc pas encore une fois, de paroître devant lui ce que nous sommes et ce que nous devons être; des disciples fidèles de la loi évangélique, et ne rougissons pas de Jésus-Christ, de son esprit et de ses maximes, si, comme nous l'avons observé d'après lui, nous ne voulons pas qu'à son tour, il rougisse de nous (1).

(1) Luc, c. IX, ℣. 26.

SOYONS CONSÉQUENS.

En vain la raison et la religion nous offrent-elles de concert les plus vives lumières sur les objets les plus importans, si nous négligeons d'en faire une juste application, et si, par nos inconséquences habituelles, nous nous mettons sans cesse en opposition avec ce que l'une et l'autre nous révèlent. Telle est en y réfléchissant, la source hélas trop féconde de nos égaremens et de nos malheurs. « Les hommes, a » très-bien dit Voltaire, et il en a offert » lui-même plus d'un exemple, dans » leurs sentimens comme dans leur » conduite, suivent rarement leurs » principes; et leurs systèmes, ainsi

» que leur vie, ne sont que contra-
» diction ».

Cependant on avouera sans peine qu'on ne peut être heureux, tant qu'on n'est pas d'accord avec soi-même.

Entrons dans quelques détails, et nous verrons combien la plupart d'entre nous auroient besoin de se rappeler sans ceste cette leçon si essentielle et si précise : *soyons conséquens*.

Un des premiers principes de toute notre conduite, et que Dieu même a inculqué aux hommes dans tous les lieux, dans tous les temps, par le grand spectacle de la terre et des cieux, de la nature entière, est celui-ci : Il existe une cause suprême, une souveraine intelligence; il existe un Dieu; et, de toutes les inconséquences, la plus grande seroit de ne pas le reconnoître.

Le hasard n'a jamais produit un ouvrage régulier, proportionné dans tou-

tes ses parties, et assorti à une fin quelconque, tel que seroit une montre, par exemple; lui qui, selon le mot si simple de Cicéron, que nous avons cité ailleurs, n'a jamais produit seulement une chaumière. A plus forte raison, une rencontre fortuite d'atomes errans dans l'espace, en quelque nombre qu'on les suppose, des causes aveugles, n'ont-elles jamais pu produire cet immense assemblage d'êtres si bien enchaînés l'un à l'autre, et qui dans le tout, comme dans les parties, nous offrent les rapports les plus surprenans, les mieux ordonnés, et les plus réguliers.

Mais s'il existe un Dieu, sans lequel rien ne pourroit exister; si nous ne nous sommes pas donné l'être, si c'est de lui que nous le tenons, avec toutes les merveilles qu'il renferme, et tous les dons innombrables qui servent à son entretien, qui fournissent de tant de manières

manières à nos besoins, à nos plaisirs mêmes; si cet Être suprême est l'être infini, infiniment parfait, dont lui seul a pu nous donner l'idée, quel hommage lui rendons-nous?

Tu crains Dieu, me dis-tu, je consens à le croire;
Mais est-il quelquefois présent à ta mémoire?
.....
Bénis-tu chaque jour ton immortel auteur?
T'ai-je entendu jamais célébrer sa puissance?
Ressens-tu le besoin de la reconnoissance?
..... (1).

Ouvrons-nous en effet notre cœur à tout l'amour qu'un être si bienfaisant et si libéral doit y faire naître; à toute la confiance que son pouvoir, sa sagesse et sa bonté doivent nous inspirer; à cette soumission entière, cette

(1) Tiré du *Dialogue entre l'homme et sa conscience*, lu à l'Institut national, l'an 6, par l'auteur, M. Collin d'Harleville.

conformité parfaite à sa volonté toujours sainte, qu'il a droit d'attendre de nous? Craignons-nous de lui déplaire, de l'offenser dans la moindre chose? Si l'ami le plus tendre s'étoit occupé sans cesse de notre bonheur; s'il nous avoit comblés de toutes sortes de biens; si, pour nous soustraire aux plus affreux malheurs, il avoit fait pour nous les plus grands sacrifices, et quel sacrifice Dieu n'a-t-il pas fait pour nous dans la personne de son Fils, de Jésus-Christ! pourrions-nous consentir à lui faire la moindre offense?

Ah! si nous croyons un Dieu, je dis plus un Dieu tel que le chrétien l'adore, rendons-lui tout ce que nous lui devons; *soyons conséquens.*

Cet être dont nous sommes redevables à la bonté de notre Dieu, ne nous a pas été donné en vain. Dieu a mis un but à notre existence; en nous

rendant capables de le connoître, de l'aimer et de le servir, il nous a faits pour le posséder un jour; il a gravé dans notre ame le sentiment de notre immortalité; il a mis en nous un penchant invincible pour le bonheur, et en même temps, il nous a créés libres dans l'usage que nous devons faire des moyens les plus propres à nous y conduire, ainsi que dans le choix des biens particuliers.

La raison, la conscience nous disent assez, et la religion nous le dit plus hautement encore, que c'est du bon emploi que nous ferons de la vie et de toutes nos facultés, que l'Être souverainement juste, souverainement sage, fait dépendre notre sort pour l'avenir, et ce parfait bonheur auquel il nous appelle.

Comment donc usons-nous de toutes nos facultés et de tous nos instans?

Ne diroit-on pas à voir la manière dont en usent en effet la plupart des hommes, que nous n'avons autre chose à faire ici-bas que de jouir par les sens des biens terrestres et périssables; de nous procurer des amusemens, des plaisirs, des richesses, des distinctions, des honneurs, de l'empire sur nos égaux si nous le pouvons; et que nous comptions presque pour rien de travailler sur nous-mêmes, de nous rendre meilleurs, de pratiquer la vertu, de la faire germer dans les autres par nos leçons et nos exemples, de soulager les infortunés, de faire des heureux; et cependant que nous restera-t-il de tous les autres biens auxquels nous attachons tant de prix? et si nous avons perdu le seul bien durable, le bien suprême, qu'est-ce qui pourra nous en tenir lieu? Comme nous ne saurions trop le redire, d'après no-

tre divin maître, que donnerons-nous en échange de notre ame, si nous la perdons? Ah! tout occupés désormais du but auquel nous devons tendre, de notre véritable fin, ne négligeons rien pour y parvenir; rapportons-y toutes nos pensées, tous nos soins, tous nos travaux; *soyons conséquens.*

Puisque l'une de nos plus belles prérogatives, celle qui constitue le plus essentiellement la nature humaine, c'est la raison, agissons donc comme des êtres raisonnables, consultons-là dans toutes nos démarches, dans toute notre conduite, au lieu d'agir le plus souvent par inclination, par humeur, par caprice, et de nous laisser mener aveuglément par nos passions.

Une lumière bien supérieure encore à notre foible raison, c'est celle de cette religion si sainte, que Dieu nous a donnée. En prenons-nous l'esprit?

en suivons-nous les maximes? Après le grand précepte de la charité, elle nous enseigne éminemment l'humilité, la douceur, la patience, la droiture d'esprit et de cœur, l'empire sur nos sens, la pureté, la chasteté. Ne sommes-nous pas vains, orgueilleux, remplis de nous-mêmes, avides, intéressés? Ne sommes-nous pas impatiens, emportés, contraints, jaloux, vindicatifs? Ne sommes-nous pas sans support, sans indulgence pour les autres, et pleins d'indulgence pour nous-mêmes, durs, insensibles aux peines d'autrui, et à tous les maux que nous pourrions soulager? Ne sommes-nous pas les esclaves de nos sens et des plus infâmes voluptés? Il s'agit cependant pour nous des plus terribles châtimens si nous sommes infidèles à la loi, et des plus grandes récompenses si nous la pratiquons avec une exacte fidélité. Ah! pensons-y plus sérieuse-

ment, et si nous avons le bonheur d'y croire, appuyée comme elle l'est des preuves les plus convaincantes, *soyons enfin conséquens*. Ce qui suffiroit à un esprit juste et à un cœur droit, pour lui démontrer la divinité du christianisme, c'est ce mot de J.-J. Rousseau : « *Il ne faut à un chrétien que de la logique*, c'est-à-dire, qu'être conséquent, *pour être vertueux* ».

Prenons garde, après tout, que nous ne venions échouer contre un dernier écueil. Cette foi que nous devons écouter et suivre, sans aucune altération ni dans le dogme ni dans la morale, ne peut être que celle que nous a transmise l'Église de Jésus-Christ, et qu'elle nous conserve comme le dépôt sacré qu'il lui a confié (1). C'est sur la foi

(1) Voyez l'article sur l'Église de Jésus-Christ.

de l'Église catholique, de l'Église romaine, que nous devons régler notre croyance. C'est à elle seule que Jésus-Christ a promis son assistance jusqu'à la fin des siècles. C'est elle seule qui remonte jusqu'aux apôtres, jusqu'à son divin chef, et dans laquelle s'est perpétuée, sans aucune variation, la doctrine qu'elle en a reçue; comme le prouvent tous les écrits des plus anciens pères de l'Église, et de tous les saints docteurs qui leur ont succédé. Si des préjugés de secte, d'éducation, de prévention pour ce qui nous est le plus commode, nous font suivre tout autre guide; si une fois engagés dans l'erreur, nous craignons de revenir sur nos pas, de nous éclairer, et que nous nous obstinions à fermer les yeux à la lumière qui brille de toute part, pour ne les tenir ouverts qu'aux fausses lueurs qui, dès notre enfance peut-

être, nous ont égarés, et nous rendent la dupe de ces prétendus réformes, de ces fondateurs de sectes, dont les noms connus depuis si peu de siècles, et dont la nouveauté même attestent leur séparation de l'Église catholique, apostolique et romaine, de l'Église de Jésus-Christ, quel terrible jugement, quelle triste et funeste condamnation ne nous préparons-nous pas, pour le moment où nous paroîtrons à son tribunal! Si nous sentons le besoin que nous avions d'une révélation toute divine, et de l'Évangile de Jésus-Christ, d'une autorité infaillible qui ne cesse de nous éclairer et qui nous fixe, soyons tout à la fois chrétiens et catholiques, *pour être conséquens.*

CHOIX DE POÉSIES

Propres à orner la mémoire, et à former l'esprit et le cœur.

Vers de Racine le fils, sur l'existence de Dieu.

Oui, c'est un Dieu caché, que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez,
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde,
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les yeux vers l'asile suprême;
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.
La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie : est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne:
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main.
Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître:
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit, à la branche est rendu;

La feuille le demande, et la branche fidelle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire.
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
Toute plante en naissant déjà renferme en elle,
D'enfans qui la suivront une race immortelle :
Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.
Ainsi parle la terre, et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnois partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité
Non moins que la sagesse et la simplité.

(*Poëme de la religion*).

Ode de Rousseau, sur l'existence de Dieu.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.

Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit:
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux:
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil, qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

Le monde, à sa présence,
Semble sortir du néant;
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant:
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que ses œuvres sont belles!
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphans;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

Soutiens ma foi chancelante;
Dieu puissant! inspire-moi
Cette crainte vigilante,
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte! loi désirable!
Ta richesse est préférable

A la richesse de l'or,
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi des feux propices;
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas;
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon ame,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens;
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître,
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

Vers de Voltaire, sur Dieu et la Trinité.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé s'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence :
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Près de lui sont aussi ces brûlans séraphins,
A qui de l'Univers il commet les destins.
Il parle; et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vains jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Le Christ de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur nos autels à leurs yeux éperdus,
Et leur découvre un Dieu dans un pain qui n'est plus.
(*Idem.*)

L'Eglise toujours une, et partout répandue,
Libre, mais sous un chef, reconnoît en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
(*Idem.*)

Les œuvres des humains sont fragiles comme eux;
Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux :
Lui seul est toujours stable. En vain notre malice
De la sainte cité veut saper l'édifice ;
Sa main en affermit les sacrés fondemens ,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer et du temps.

(*Idem.*)

Bornes de la raison, par le même.

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage :
La modération est le trésor du sage ;
Il sait régler ses goûts , ses travaux , ses plaisirs ,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
La raison te conduit , avance à sa lumière :
Marche encore quelques pas; mais borne ta carrière,
Au bord de l'infini son cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme , il faut le respecter.
Hé pourquoi m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?
Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut dévoré du feu qu'il cherchoit à comprendre.

Vers de Rousseau, sur l'impiété de nos prétendus esprits forts.

... En ce siècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert ;

Rien ne l'étonne, et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle ;
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendarts,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux Pigmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades ;
Jusques au sein de la Divinité
Portant la guerre avec impunité,
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte ;
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes,
Votre raison qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité ;
Et qui rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, et tombe à chaque bas :
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle.

Epître de Rousseau à Racine le fils, à la suite du poëme de la religion.

Vers de Racine le fils, sur les preuves de la religion chrétienne.

Si ma religion n'est qu'erreur et que fable,
Elle me tend, hélas ! un piège inévitable (1).
Quel ordre ! quel éclat ! et quel enchaînement !
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout à coup éclaircies !
Historiens, martyrs, figures, prophéties,
Faits, dogmes et morale, écrits, traditions,
Tout s'accorde, se suit ; et la séduction
A la vérité même en tous points est semblable.
Déistes, dites-nous quel génie admirable
Nous sait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper.

Poëme de la religion, chant V.

Notre ame est faite pour l'immortalité.

Un être simple et pur n'a rien qui se divise:
Comment périroit-il ? le coup fatal au corps
Ne rompt que ses liens, dérange ses ressorts.

---

(1) C'est la pensée si connue de La Bruyère : *Si ma religion étoit fausse, voilà le piège le mieux tendu qu'il soit possible d'imaginer ; il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers*, etc.

Quel est donc cet instant où l'on cesse de vivre ?
L'instant où de ses fers notre ame se délivre.
Le corps né de la poudre à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel dont il est descendu.
D'où viendroit du néant une crainte bizarre ?
Rien n'y rentre ; en cela la nature est avare.
Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir ?
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse ;
Ce qu'on dira de moi m'agite et m'intéresse ;
Je veux m'éterniser ; et dans la vérité,
Je sens que je suis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon ame est mécontente ;
Grand Dieu ! c'est donc à toi de remplir mon attente.
Quand sur la terre encor, je vois avec douleur
Gémir l'humble vertu qu'accable le malheur,
J'élève mes regards vers un Etre-Suprême,
Et je le reconnois dans ce désordre même ;
S'il le permet, il doit le réparer un jour :
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps, l'être juste et sévère,
Ainsi que ses faveurs, réserve sa colère.

Ibid., *chant II.*

Le désir du néant convient aux scélérats :
Non, je ne peux penser que la nuit du trépas
Eloigne avec nos jours ce flambeau de notre ame
Qu'allume l'immortel d'une céleste flamme :

La vertu malheureuse en ces jours criminels
Annonce à ma raison les siècles éternels.
Pour la seule douleur la vertu n'est point née;
Le ciel a fait pour elle une autre destinée.

GRESSET.

De la liberté dans l'homme.

Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin;
Entends comme il consulte, approuve, délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comme d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et veut le corriger:
Il se croyoit donc libre. Oui, sans doute, et lui-même,
Dément à chaque instant son funeste système;
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer:
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.

VOLTAIRE.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Venite, exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro.

Venez, unissons-nous à la céleste cour,
Et chantons avec elle un cantique d'amour.

Puissent se répéter, du couchant à l'aurore,
Les élans de mon cœur pour le Dieu que j'adore !

Source unique de vie, auteur de tous les biens,
Il les renferme tous; c'est de lui que je tiens
Tant de dons précieux; les facultés d'une ame
Sensible, intelligente, et brûlant de la flamme
Qu'allume dans mon cœur un être si parfait :
Le connoître, l'aimer, est son premier bienfait.

Partout je l'aperçois, la moindre créature
Me fait bénir en lui l'auteur de la nature.
J'admire sa sagesse, ainsi que sa bonté,
Je vois régner partout les rapports, l'unité.
Le monde est un concert dont mon ame ravie,
Saisit avec transport la touchante harmonie.

Seul, le centre ici-bas de ces rapports divers,
L'homme, par sa raison, embrasse l'Univers.
Peut-il ne pas aimer cet objet adorable,
Qui donne l'être à tout, par qui tout est aimable?

Homme aveugle, homme ingrat, sonde ton propre cœur,
« Dieu seul, te dira-t-il, peut faire mon bonheur.
» Après de nouveaux biens, sans cesse je soupire,
» Nul bien particulier ne sauroit me suffire ;
» Nul objet limité ne répond à mes vœux :
» Il me faut tout un Dieu pour que je sois heureux ».

Augustes monumens de nos grandeurs passées,
Ces immenses désirs et ces hautes pensées
Prouvent que je suis né pour un bien infini :
O mon Père ! ô mon Dieu ! que ton nom soit béni !
Tu m'as donc fait pour toi; pour toi l'être immuable,
Qui seul m'offre un bonheur parfait, invariable ;
Animé, je le sens, par un souffle immortel,
Tout mon bonheur n'est rien, s'il n'est pas éternel.
Dans les objets créés, tout change, tout s'altère,
Tout passe, et je me vois étranger sur la terre.
Nom, richesses, honneurs, l'instant m'a tout ravi....
En Dieu tout m'est rendu, si je suis tout à lui.
Jeunesse confiante, imprudente et volage,
Ivre des vains plaisirs qu'on poursuit à votre âge,
De ces plaisirs trompeurs je ne suis point jaloux,
Et vos ris et vos jeux passeront avec vous.

Grand Dieu ! s'il est un bien dont je prise les charmes,
S'il est de vrais plaisirs, s'il est de douces larmes,
Tu nous les fais puiser au sein de l'amitié,
Ce sentiment si pur, si mal apprécié
Par celui qui n'aimant jamais que pour lui-même,
Ne voulant qu'être aimé, ne sait pas comme on aime.
Mais lui-même après tout, un véritable ami,
Ce don de ta bonté peut m'être un jour ravi :
En vain est-il pour moi le trésor le plus rare,
Il n'est rien, ici-bas, que la mort ne sépare.
Quelle ressource alors pour mon cœur éperdu !
Ah ! Dieu me resteroit, quand j'aurois tout perdu.

Toi donc en qui je mets toute ma confiance,
Mon unique refuge et ma ferme espérance,
Si tu veux que j'éprouve un semblable malheur,
Par ta grâce, ô mon Dieu ! tempère ma douleur.
De ma soumission reçois l'entier hommage,
Et qu'à jamais mon cœur soit à toi sans partage.

A quel titre il t'est dû, combien il t'a coûté !
Tu m'as donné ton Fils, son sang m'a racheté.
Ce Fils, mon rédempteur, mon guide, mon modèle,
Ami si généreux, ami le plus fidèle,
Jaloux de mon bonheur, arbitre de mon sort,
N'a vécu que pour nous, c'est pour nous qu'il est mort.

Oh ! de la charité quelle admirable école !
Sur nos autels encor tous les jours il s'immole ;
De sa propre substance il fait notre aliment ;
S'abaisse jusqu'à nous, et n'en est que plus grand.
De l'amour infini telle est la loi suprême :
Nous ayant faits pour lui, c'est en Dieu qu'il nous aime.

Mon principe et ma fin, mon Sauveur et mon Dieu !
Je te dois tout, de tout tu dois me tenir lieu.
D'un père tel que toi, l'aimable providence
Veilla pour mon salut dès ma plus tendre enfance.
Tu me vis chancelant, et tu soutins mes pas ;
Tu me vis infidèle, et me tendis les bras.

La

La pitié se mêlant à ta juste colère,
Si tu me punissois, c'étoit toujours en père.

Après tant de bontés, des cœurs reconnoissans
Daigne accepter en moi le tribut et l'encens.
Par ton Verbe, toujours présent à ma mémoire,
Je veux te rendre, en tout, louange, honneur et gloire.
Qu'attentif à te plaire, à chaque instant du jour,
De ma part respirer soit un acte d'amour.

Oh! qui me donnera de mieux prouver encore,
Ce que peut pour son Dieu le chrétien qui l'adore?
Aidé de son secours, et content de souffrir,
Il fait plus, s'il le faut, un chrétien sait mourir.

G.

Sentimens d'une ame qui s'élève vers son Dieu en contemplant le spectacle de la nature, d'une petite éminence placée dans un lieu champêtre, d'où l'on aperçoit une très-grande étendue de mer, et d'un autre côté des coteaux et des plaines (1).

Aimables lieux, douce retraite,
Heureux et tranquille séjour,
Que votre écho répète
Les tendres sons que me dicte l'amour.

(1) Ces vers ont été composés dans un voyage que l'auteur a fait anciennement à Malte et en Sicile.

Sur quelque objet que se porte ma vue,
Celui que j'aime est présent à mon cœur.
O cieux! ô vaste mer! votre immense étendue
M'annonce sa grandeur.
Et vous, ruisseau, dont l'onde pure
Vers l'Océan précipite son cours,
Peignez-moi ce penchant, par lequel la nature
Vers un bien infini me rappelle toujours?
C'est du ciel que je tiens cette flamme divine,
Cet amour du bonheur;
J'en reconnois la céleste origine,
Il me ramène à son auteur.
Sentiment pur, que ta douceur m'enchante!
Ces biens, ah! ces faux biens ne sont donc pas ma fin?
Non, Seigneur, tu peux seul suffire à mon attente:
Toi seul dois fixer mon destin.
Douce colombe, heureuse tourterelle,
De votre sort je ne suis plus jaloux;
Vos amours, vos plaisirs finiront avec vous,
Et mon cœur brûlera d'une ardeur éternelle.

G.

Vers du grand Racine, sur la charité.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la grâce:
Avec toi marche la douceur,
Que suit avec un air affable

La patience, inséparable
De la paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour dissipe les ténèbres,
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup d'œil,
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfans de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice,
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt?

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire?
L'amour sait tout vraincre et tout croire,
Tout espérer et tout souffrir.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
De notre céleste édifice

La foi vive est le fondement ;
La sainte espérance l'élève ;
L'ardente charité l'achève,
Et l'assure éternellement.

Du même.

Touchante et douce aménité,
Pleine d'égards, de support, d'indulgence,
D'aimable et sage complaisance,
J'admire dans tes traits ceux de la charité.

G.

Pour un cœur dur et fier, ta douceur n'est pas faite,
Divine charité, félicité parfaite,
Seul sentiment de l'ame où nos vœux soient remplis !
Corrige les défauts qu'en nous l'orgueil a mis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures,
Sans toi tout l'homme est seul : il peut par ton appui
Placer en Dieu son être, et vivre tout en lui.
Sentiment d'un cœur juste, et passion du sage,
Sa plus vive lumière, et son plus doux partage,
Eclaire mon esprit et règne dans mon cœur ;
Tu m'appris à connoître, à goûter le bonheur.

M'entretenir avec mon Dieu,
Le retrouver partout, en tout temps, en tout lieu,

De son amour sentir que mon ame est remplie,
C'est le bonheur, le charme de ma vie.

G.

A ton aimable loi mon ame est asservie,
Grand Dieu! tu règnes dans mon cœur;
Et je veux que toute ma vie
Ne soit qu'un cantique au Seigneur.

Etre si grand, si bon, et si cher à mon ame,
Mon Dieu, l'objet de ma plus vive flamme,
Je veux, quand je perdrai le jour,
Que mon dernier soupir soit un soupir d'amour.

Que notre joie et notre zèle
Eclatent aux yeux du Seigneur:
Veillons à sa gloire immortelle;
Son tendre amour veille à notre bonheur.

Connoître Dieu, se connoître soi-même,
C'est pour l'homme le premier bien:
Quand il n'a pas cette science,
En sachant tout, il ne sait rien.

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde:
Son éclat est un verre, et sa faveur une onde,

Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre ;
C'est Dieu qu'il faut aimer.

MALHERBE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu ! qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se recherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre repos, quê l'ineffable paix
D'un cœur qui t'aime.

Vouloir ce que Dieu veut, c'est la seule science
Qui nous met en repos.

MALHERBE.

Quand la volonté souveraine
Ne borne pas tous nos désirs,
L'oubli du ciel suit les plaisirs,
Et le murmure suit la peine :
Mais tous les destins sont égaux
Pour les cœurs qu'enflamme un vrai zèle ;
Et d'un esprit toujours humble et fidèle,
Le vrai juste reçoit et les biens et les maux.

LA MOTHE.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots :
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

RACINE.

Sans nul effort la suprême sagesse
Détruit, quand il lui plaît, un téméraire espoir,
Et le ciel tôt ou tard insulte à la foiblesse
De qui croit braver son pouvoir.

L'amour du bien commun, ou la route du vrai bonheur.

Quel est le terme où tendent nos désirs?
Pourquoi tant de travaux, tant de soins et d'alarmes?
Pourquoi soupirons-nous dans le sein des plaisirs?
Les biens dont on jouit n'ont-ils donc plus de charmes?
Si le ciel mit en nous cet amour du bonheur,
Ce penchant qui vers lui sans cesse nous entraîne;
Ah! falloit-il n'offrir à notre cœur,
Qu'un mélange incertain de plaisir et de peine?

Dans un songe, en ces mots, s'exhaloient mes douleurs,
Lorsqu'un des habitans de la céleste voûte
Descend, et du bonheur vient m'apprendre la route:
Suis-moi, dit-il, et suspends tes clameurs.

A peine il a parlé, qu'avec lui je m'élance :
Nous nous trouvons bientôt dans une sphère immense,
Où mon œil n'aperçoit que des chemins de fleurs.
Les jeux, la volupté, volent sur mon passage ;
Ils font briller leurs plus charmans attraits.
Déjà j'étois séduit, quand mon guide, plus sage,
Me fit voir sur leurs pas la honte et les regrets.
Je m'éloigne, et suivant une route nouvelle,
J'aperçois la fortune, et j'accours à sa voix.
L'éclat qui brilloit autour d'elle,
Avoit suffi pour captiver mon choix.
A mes pieds sa main infidèle
Répandoit ses trésors, objets de mes soupirs ;
Tandis que, tourmenté d'une soif éternelle,
Je sentois à mesure augmenter mes désirs.

Cependant la volage
M'enleva tout à coup sa faveur et ses biens.
Je gémirois encor au sein de l'esclavage,
Si mon sage mentor n'eût brisé mes liens.

Mais quel nouveau spectacle à mes yeux se présente ?
Quel théâtre brillant ? que son coup-d'œil m'enchante !
La gloire, les honneurs,
Sont le prix éclatant qu'y trouvent les vainqueurs.
D'une foule empressée on y reçoit l'hommage ;
On s'y voit entouré de courtisans soumis ;
On voit ramper sous soi ses propres ennemis ;
Et leur culte est celui qui flatte davantage.

Hé quoi, me dit enfin la reine de ces lieux ;
Craindrois-tu d'écouter ta noble impatience ?
Approche, élève-toi, rends-toi semblable aux dieux :
Ces mortels ici-bas partagent leur puissance.
Mais surtout qu'il est beau, placé dans un haut rang,
D'y faire des heureux ! quelle gloire est plus pure ?
Ah ! tous les biens que t'offre la nature
Valent-ils un pouvoir si flatteur et si grand ?

Ce discours séduisant et m'anime et m'enflamme ;
Un poison dévorant se glisse dans mon ame.
L'ambition sur moi secouant son flambeau,
Met encor sur mes yeux son funeste bandeau.

C'en est assez, s'écrie alors mon guide ;
Quittez ce voile épais, mortel, ouvrez les yeux.
Je les ouvre..... à mes pieds quel précipice affreux !
Quelle pente rapide !
Où m'entraînoient, hélas !
Ma vaine ambition, ma folle confiance ?
Quels abîmes profonds se creusoient sous mes pas !
La crainte, les soucis, la sombre défiance,
Tous ces monstres cruels qu'ont vomis les enfers,
Et qui souvent de l'orgueil et du vice,
Commencent ici-bas le trop juste supplice,
S'apprêtoient tous ensemble à me charger de fers.

O vous, qui dans ces lieux m'avez conduit vous-même,
Vous, que j'ai cru devoir à la bonté suprême

D'un Dieu sensible à nos douleurs,
Ne veniez-vous, hélas ! qu'accroître mes erreurs ?

Tu ne les dois qu'à ta seule imprudence,
Me répond l'habitant des cieux.
Viens donc, et qu'enfin l'apparence
Ne trompe plus tes yeux.
A ces mots il m'indique un sentier tout contraire,
Le seul presque ignoré du stupide vulgaire.

Nous pénétrons dans ces lieux retirés,
Vastes déserts, aux vertus consacrés.
L'abord en paroît difficile ;
Des monts et des rochers entourent cet asile.
Le voyageur timide en est épouvanté ;
Et sa chute bientôt punit sa lâcheté.

J'avançois cependant, soutenu par mon guide,
Et conduit, malgré moi, dans cette terre aride ;
Quand tout à coup un coup d'œil enchanteur
Me fit encor avouer mon erreur.

Une vaste et fertile plaine
Se présente à mes yeux,
Où les vents furieux (les passions)
Retenant leur haleine,
Laissent régner le souffle des zéphyrs.
La vertu donne ici du prix à chaque chose ;
Elle y change l'épine en rose ;
Et tout, jusques aux maux, s'y transforme en plaisirs.

L'heureux monarque qui préside
Sur cet agréable séjour,
Est l'être bienfaisant que l'on appelle amour;
Non cet enfant que l'on adore à Gnide,
Qui rit de nos douleurs,
Qui flatte un cœur et le déchire,
Et dont le trop cruel empire
Est, tôt ou tard, cimenté par nos pleurs;

Non cet amour déréglé de soi-même,
Qui s'arrogeant un droit suprême,
Et le faisant valoir comme un tyran jaloux,
Arme tout contre lui, s'arme seul contre tous;
Mais ce noble et puissant génie
Dont la tendresse embrasse l'Univers,
Dont la main enchaîna tous les être divers,
Et qui des vrais héros est l'esprit et la vie.

C'est lui, c'est cet amour, immense, universel,
L'AMOUR DU BIEN COMMUN ET DE L'ORDRE ETERNEL,
Qui, par ses vives flammes,
Elève, purifie, ennoblit seul nos ames:
Des plus hautes vertus unique et ferme appui,
Des plus grands sentimens source pure et féconde,
Il fait penser, agir, en citoyen du monde,
Et sait nous rendre heureux par le bonheur d'autrui.

Toi, dont le cœur soupire
Après de véritables biens,

Mortel, me dit mon guide, au sein de cet empire,
Après avoir brisé tes funestes liens,
J'ai dirigé tes pas ; remplis ta destinée :
Que ton ame, émanée
D'un souffle tout divin,
Tende sans cesse à la plus noble fin.
Lié, par le ciel même, à toute la nature,
De ton propre intérêt connois bien la mesure ;
T'écarter un moment de l'ordre général,
C'est, sous l'espoir d'un bien, t'assurer un vrai mal.
Mais immoler au monde, à ta patrie,
D'un penchant déréglé les dangereux attraits,
C'est t'ouvrir une source éternelle, infinie,
De mérites réels, de douceurs et de paix.

Ne crois pas cependant qu'un bonheur immuable
Puisse ici-bas combler tes vœux.
Tel est du ciel l'arrêt irrévocable :
C'est le Dieu qui t'a fait, qui doit te rendre heureux.

Ainsi parle mon guide, et d'un trait de lumière
Il frappe à l'instant ma paupière.
Mon œil s'ouvre, et mon cœur, qu'il venoit d'enflammer,
Ne veut plus désormais vivre que pour aimer (1).

G.

Le bonheur est le port où tendent les humains :
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains.

---

(1) De l'amour de l'ordre et du bien commun.

Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère;
Ainsi que les secours, les dangers sont égaux :
Qu'importe, quand l'orage a soulevé les eaux,
Que ta poupe soit peinte, et que ton mât déploie
Une voile de pourpre, et des cables de soie ?
L'art du pilote est tout; et pour dompter les vents,
Il faut la main du sage, et non des ornemens.

VOLTAIRE.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
L'un et l'autre en effet n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille:
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile,
Véritable vautour que le fils de Japet
Nous présente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;
Le sage y vit en paix et méprise le reste;
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde en pitié les faveurs des rois,
Et lit au front de ceux qu'un vain luxe environne:
Que la fortune veud ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour (1).

LAFONTAINE, *Fables, l. X.*

---

(1) Et pour le chrétien, c'est l'aurore
D'un plus beau jour encore.

La joie est passagère, et le rire est trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur.

VOLTAIRE.

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable;
L'élevoit-on sur une table,
Le marmot pensoit être grand.
Tout homme est cet enfant; les dignités, les places,
La naissance, les biens, le luxe et la splendeur,
C'est la table du nain, ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur.
Je demande à ce grand, qui me regarde à peine,
Et dont l'accueil même est dédain:
Qui peut fonder en lui cette fierté hautaine?
Est-ce sa race, ou son rang, ou son train?
Mais quoi, de tes aïeux la mémoire honorable,
L'autorité de ton emploi,
Ton palais, tes meubles, ta table,
Tout cela, pauvre homme, est-ce toi?
Rien moins; et puisqu'il faut qu'ici je t'apprécie,
Un cœur bas, un esprit mal fait,
Une ame de vices noircie,
Te voilà nu, mais trait pour trait.

LA MOTHE.

Du sage mal vêtu le grand seigneur rougit :
Et cependant l'un est un homme,
L'autre n'est souvent qu'un habit.

Du même, Fable des deux livres.

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.

BOILEAU.

Qu'au plus haut point des grandeurs on aspire ;
Qu'on range, s'il se peut, l'Univers sous sa loi ;
A mes yeux le plus bel empire
Sera toujours celui d'un cœur maître de soi.

G.

S'élève qui voudra par force ou par adresse,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour ;
Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la sagesse :
Là, sans crainte des grands, sans orgueil, sans bassesse,
Avec joie, avec fruit, de chacun de mes jours,
De mes moindres instans, je remplirai le cours,
Je mourrai sans regret, inconnu, solitaire.
Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
Lors qu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connoît pas !

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu ?

Des plantes, des métaux tu connois la vertu ;
Des différens pays, les mœurs, la politique ;
La cause des frimats, de la foudre, du vent ;
Des astres le pouvoir suprême ; (1)
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même.

Mad. Deshoulières.

Heureux qui n'a point vu ce dangereux séjour,
Où la fortune éveille et la haine et l'amour !....
La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leurs fers, et fiers de leurs entraves,
Qui, toujours accablés sous des riens importans,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instans.
Que je gagne à les voir, dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, et ramper par coutume.
Tout en se croyant grands et tout près d'être heureux,
Ah ! qu'ils sont en effet petits et malheureux !

Des mortels j'ai vu les chimères :
Sur leurs fortunes mensongères,
J'ai vu régner la folle erreur.
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un masque de bonheur,
Mille petitesses réelles

---

(1) Ce seroit bien mal savoir, si l'on n'avoit étudié que la science mensongère de l'astrologie.

Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidèles
Sous un vernis de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui, dans la paix secrète
D'une douce et sûre retraite,
Vit ignoré, content de peu,
(Et plein de l'amour de son Dieu).

GRESSET.

Cette vie est trop bornée
Pour y fonder notre espoir :
C'est une courte journée,
Dont le matin touche au soir.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier ;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

MALHERBE.

Le jeu, la table, et de vains entretiens,
De froids bons mots, des équivoques fades,

Des quolibets, et des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaieté,
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que vous usez de ce temps qui s'envole.
C'est donc ainsi que vous perdez des jours,
Longs pour les sots, pour qui pense si courts!
O temps! ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons?
Quoi la vie est si peu durable!
Et les jours vous semblent si longs!

VOLTAIRE.

C'est un arrêt du ciel; il faut que l'homme meure,
Tel est son partage et son sort.
Rien n'est plus certain que la mort,
Et rien plus incertain que cette dernière heure.
Heureuse incertitude! heureuse obscurité!
Par où la divine bonté
A veiller, à prier sans cesse nous convie.
Que ne pouvons-nous pas avec un tel secours,
Qui nous fait regarder chaque jour de la vie
Comme le dernier de nos jours.

L'homme du monde, aux approches de la mort.

Quelle voix menaçante
Se fait entendre, et me glace d'effroi?

Quel spectre à mes yeux se présente ?
O mort, mort, cruelle c'est toi !
C'est toi dont le regard terrible
M'annonce mes derniers instans.
Tu vas frapper; dans quel malheureux temps!
Quel moment choisis-tu? plaisirs, honneurs et gloire,
Il faut donc tout quitter !
A peine encor puis-je le croire,
Tant je m'étois laissé flatter.
O vains plaisirs, qu'êtes-vous devenus ?
De vos fausses douceurs il ne me reste plus
Qu'un triste souvenir, tel que l'excite un songe,
Qui, lorsqu'il est passé, n'offre, hélas! qu'un mensonge:
Et vous qui m'avez tant coûté,
Vous qui fondiez l'espoir de ma félicité,
Fruit de mille travaux, inutile opulence,
Ne m'allez-vous laisser qu'une affreuse indigence ?
Naissance, rang, titres de mes aïeux,
Qui me rendiez si fier; projets ambitieux
Et grandeurs passagères;
Qu'étiez-vous donc enfin? de pompeuses chimères.
Pour la première fois l'utile vérité
Fait briller à mes yeux sa plus pure lumière.
O mon Dieu, dont la grâce et me touche et m'éclaire,
Tout autre objet que vous n'est rien que vanité !

G.

Sur l'aveuglement des hommes.

Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille.
Rois, soyez attentifs; peuples, ouvrez l'oreille!
Que l'Univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accens de ma lyre :
L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible! ô jour épouvantable
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité.

Que deviendront alors, répondez grands du monde ;
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal l'homme à l'homme inutile,
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort!
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subiront même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir:
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les loix de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes:

Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler nos cendres aux cendres de nos pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J.-B. Rousseau.

Un ami, don du ciel, et le vrai bien du sage!

Voltaire.

Chacun se dit ami; bien fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que le nom;
Rien n'est plus rare que la chose.

La Fontaine.

Amitié! doux penchant des humains vertueux,
Le plus beau des besoins, et le plus saint des nœuds,
Le ciel te fit pour l'homme, et surtout pour le sage.
L'infortune souvent est son triste partage;
Ta bienfaisante main vient essuyer ses pleurs:
Trop heureux deux mortels dont tu charmes les cœurs!
Leurs plaisirs sont plus vifs, et leurs maux s'affoiblissent;
En se réunissant leurs ames s'agrandissent.

Pour se voir tous les jours, sans jamais se déplaire,
Il faut un cœur plus grand que ne l'a le vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux.
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

Voltaire.

Que la plus douce sympathie,
Que la tendre amitié qui nous lie,
Nous tienne lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.

Du même.

Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble et séduit : est-on seul on est sage.

Du même.

Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave:
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

DES MAHIS.

Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde
Est celui dont dépend le reste de nos jours :
Vicieux une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure; en vain, croissant en âge,
On change de conduite, et l'on devient plus sage;
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé;
On est suspect encor, lorsqu'on est corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans sa jeunesse.

VOLTAIRE.

L'égarement est plus aisé
Que le retour n'est facile.

LA MOTHE.

Heureuse en triomphant,
La vertu dédommage
Un cœur fidèle et sage
Des plaisirs qu'elle lui défend.

Du même.

Quelque crime toujours précède les grands crimes.
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

RACINE.

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
Une chute toujours entraîne une autre chute.
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords;
On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors.

BOILEAU.

Il faut, pour mériter une solide estime,
Etre exempt des soupçons, aussi bien que du crime.

Dans un juste milieu resserre tes désirs;
Avec eux tes besoins ne feroient que s'étendre.
Ne permets pas que par de faux plaisirs
Ta raison se laisse surprendre;

On

On ne goûte qu'un bien trompeur
Dans les égaremens que produit leur ivresse;
Et le sentier de la sagesse
Est toujours celui du bonheur.

Pour être heureux avec solidité,
Il faut l'être avec innocence.

Le crime n'est souvent qu'un instant de foiblesse;
Mais cet instant, suivi des maux les plus cruels,
Peut accabler un cœur de remords éternels.

Pour tel bien ici-bas que notre cœur s'enflamme,
C'est toujours trop risquer, que de risquer son ame.

G.

L'homme fidèle et sage
Sait supporter avec courage
Les injures du sort;
Il craint l'ombre du crime,
Et ne craint pas la mort.

La Mothe.

L'existence est un bien, si l'on est vertueux;
Et devient un grand mal, si l'on cesse de l'être.

G.

Vers de La Mothe, sur les égaremens de Salomon.

Que vois-je ! est-ce donc là ce sage Salomon,
Qui fit voler partout la gloire de son nom?
Quel changement ! quelle foiblesse !
On ne reconnoit plus son cœur.
S'il étonna par sa sagesse
Il étonne par son erreur.
Du Dieu qui daigna le conduire
Il cesse d'écouter la voix.
Quel fol amour a pu séduire
Un roi le modèle des rois !

De l'esprit.

Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.

GRESSET.

On dit toujours bien ce qu'on dit,
Quand le cœur fait parler l'esprit.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

GRESSET.

Mon avis est, dût-il paroître étrange,
Que nos petits Messieurs, qui sont si florissans,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.

LA CHAUSSÉE.

Un trait ne coûte guère
A qui veut se donner une libre carrière;
Et dès qu'il dit du mal, un sot a de l'esprit.
C'est, pour en faire cas, l'avoir à trop bon compte.
D'en montrer à ce prix un honnête homme a honte.

BOISSI.

Je prise plus que tout les qualités du cœur;
Sans lui l'esprit n'est rien, et malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.

GRESSET.

Toujours bon, indulgent, officieux, affable,
Quand il ne risque pas d'être foible et coupable,
Le véritable esprit sait se prêter à tout.

G.

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

BOILEAU.

La plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée.

Idem.

Selon que votre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Idem.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Le sage est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts.

DESTOUCHES.

L'art le plus nécessaire,
N'est pas l'art de parler, mais celui de se taire.

N'écrire que pour amuser,
Autant vaudroit ne pas écrire :
Du langage c'est abuser
Que de parler pour ne rien dire.

LA MOTHE.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout, et même dans la fable.

BOILEAU.

Que le bon soit toujours camarade du beau.

LA FONTAINE.

C'est l'art de bien penser qui fait l'art de bien dire.

G.

Donnez un digne essor à votre ame immortelle ;
Eclairez des esprits nés pour la vérité.
Dieu vous a confié la plus vive étincelle
De sa divinité.
De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage ;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant spectacle, est l'ame d'un vrai sage
Eclairant les mortels.

L'amour propre, l'orgueil (1).

..... de l'orgueil, l'orgueil s'offense ;
Et qui lui cède est le plus fort.

LA MOTHE.

---

(1) On trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil, a dit Voltaire.

Toute tête abonde en son sens :
Nous sommes ainsi faits; n'en exceptons personne.
La façon dont je vois, et celle dont je sens,
La manière dont je raisonne,
Si l'on m'en croit, sera toujours la bonne.

L'amour propre est, hélas! le plus sot des amours;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit;
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Mad. Deshoulières.

La vieille Alix, jadis si belle,
Jadis si chère à ses amans,
Se courboit sous la faulx du temps,
Et se croyoit toujours nouvelle.
Un jour, une glace fidèle,
Lui fit voir ses traits alongés :
Ah! quelle horreur! s'écria-t-elle;
Comme les miroirs sont changés!

On trouve assez de quoi
Rabaisser une ame trop vaine;
A la foiblesse humaine,

Si parfait que l'on soit,
On tient toujours par quelque endroit.

Le plus sage est celui qui ne pense pas l'être,
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde lui-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait, sans se flatter, le procès à son vice.

De l'amour.

Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense :
On ne voit pas, lorsqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour.

QUINAUT.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu prudence.

LA FONTAINE.

Rien n'est si trompeur que l'estime :
C'est un nom supposé,
Qu'on donne quelquefois à l'amour déguisé.

QUINAUT.

Contre l'amour,
De la raison il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre
Qu'elle n'est rien, dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit :
C'est le parti le plus facile à prendre
Contre l'amour.

Mad. Deshoulières.

Iris, vous connoîtrez un jour
Le tort que vous vous faites;
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer,
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charme,
Détruit le véritable.

Fénélon.

La honte est le partage sûr
Des femmes que l'usage entraîne dans le vice :
On les méprise, même en étant leur complice.

De la beauté.

L'éclat de la beauté n'est qu'un frêle avantage,
qui, bien qu'éblouissant,

Après avoir brillé, meurt souvent en naissant.
C'est un feu qui s'éteint au moment qu'il enflamme.
Mais la bonté du cœur, et la beauté de l'ame,
Sont des dons précieux
Qui, n'étant point bornés à fasciner les yeux,
Nous inspirent pour eux un penchant légitime,
Et sont l'objet constant de la plus douce estime.

O naissance, ô jeunesse, et toi frêle beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité;
Flatteuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre du bonheur, que vous m'avez trompée!

VOLTAIRE.

La vertu sur le trône est dans son plus beau jour!
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.

Un trône est assuré, quand il l'est par l'amour;
En faisant des heureux, un roi l'est à son tour.

VOLTAIRE.

Rois, vous avez un maître:
Qu'il préside à tous vos projets;
Les rois les plus dignes de l'être,
Sont ses plus fidèles sujets.

LA MOTHE.

Ne vous contentez pas de les avoir soumis;
Sire, défaites-vous de tous vos ennemis,
Disoit au grand Henri quelqu'homme sanguinaire.
Tu vois, lui répondit le prince débonnaire,
Que je fais cas de tes avis:
Car de ses ennemis n'est-ce pas se défaire,
Que de s'en faire des amis?

C'est d'un roi que l'on tient cette maxime auguste,
Que jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.

BOILEAU.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.
Le ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable;
Et dans ces inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sait tirer nôtre bonheur même
Du sein de nos calamités.

PELLETIER.

Pourquoi la trame de nos jours
Se forme-t-elle ainsi de plaisirs, de traverses?

Pourquoi ces nuances diverses,
Qui de tous nos momens changent si fort le cours?
Ah! de la providence, aveugles que nous sommes,
Que nous pénétrons mal les desseins merveilleux!
Le bonheur fait souvent des monstres orgueilleux,
Et l'adversité fait des hommes.

Idem.

Retranche le désir qui t'agite et te trouble;
Quitte ton avarice et borne ton pouvoir.
Plus l'hydropique boit, plus la soif lui redouble;
Plus l'avare a de biens, plus il en veut avoir.

De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs,
Les mortels insensés promènent leur folie.
Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs,
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie:
Demain, demain, va combler tous nos vœux:
Demain vient, et nous laisse encor plus malheureux.

VOLTAIRE.

Toute chose a deux faces,
Moitié défauts, et moitié grâces:
Ce qu'on souhaite est vu du bon côté,
Ce qu'on possède est vu de l'autre.

LA MOTHE.

De tous les bons conseils que la morale donne
A quiconque veut vivre exempt de tout souci,
Je crois qu'il en est peu qui vaillent celui-ci:
Ne s'offenser de rien, et n'offenser personne.

Le bien que l'on a fait la veille
Fait le bonheur du lendemain.

En faisant des heureux, on est heureux soi-même.

G.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Racine.

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir:
Le travail est souvent le père du plaisir.

Voltaire.

Sur le jeu.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse,
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense.

D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Mad. Deshoulières.

De la flatterie.

Tout flatteur cache un traître.

Ne point s'apprivoiser avec gens trop puissans,
N'est grossièreté; c'est bon sens.

La Mothe.

Leçon commence, exemple achève.

Qui ne vit que pour soi, n'est pas digne de vivre.

C'est n'être bon à rien, que n'être bon qu'à soi.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Boileau.

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

MOLIÈRE.

Le doute, qui souvent est la marque du sage,
L'est du fou quand il est outré.

G.

C'est souvent de l'erreur que naît l'opinion;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

Un abus général n'est pas moins un abus.

Malgré l'usage et ses caprices,
Rougir de la vertu, c'est le plus grand des vices.

Pour ne pas insulter aux foiblesses des autres,
Souvent il suffiroit d'envisager les nôtres.

Quatrain sur un portrait de saint Bruno.

L'objet qu'ici mon œil admire,
Ne peut être un simple portrait.
C'est Bruno lui-même; il respire,
Et sans sa règle il parleroit.

Est modus in rebus ; sunt certi denique fines,
Quos ultrà, citràque, nequit consistere rectum.

HORAT., l. I, sat.

O curas hominum ! ô quantùm est in rebus inane !

PERS., sat. I.

Mihi res, non me rebus submittere conor.

HORAT., l. I, ep. II.

Benè qui latuit, benè vixit.

OVID.

CHOIX

De pensées et de maximes.

Avoir beaucoup d'esprit et peu de jugement, c'est avec le superflu manquer du nécessaire.

Trublet.

Les hommes, dans leurs sentimens comme dans leur conduite, suivent rarement leurs principes, et leurs systèmes, ainsi que leur vie, ne sont que contradiction.

Voltaire.

On trouve partout l'orgueil qui combat l'orgueil.

Id.

Dans le jugement et les éloges qu'il fait du mérite, le commun des hommes est semblable à l'eau de la rivière, qui élève ce qui est léger et enflé, et qui laisse aller au fond ce qui est de poids et solide.

BACON, *Essais de politique.*

Si un roi se laisse dominer par la crainte des dangers, de roi il devient esclave.

PLUT. *in Alcib.*

Un homme de bien, dit Cicéron, ne trouve jamais utile ce qui n'est pas honnête; et jamais il ne lui arrive de rien faire ni de rien penser qu'il ne pût hardiment découvrir à tout le monde.

De offic., l. 2.

Le meilleur moyen pour bien vivre selon les règles de la justice, c'est de

ne pas faire ce que l'on a raison de blâmer dans autrui.

THALÈS

L'amour, dit Léibinitz, est cette affection qui nous fait trouver du plaisir dans les perfections de ce qu'on aime : or est-il rien de plus parfait que Dieu? Ah ! quel amour doit donc réunir plus de charmes ? Il est tout ordre, toute grandeur, toute perfection ; il fait l'harmonie universelle, et toute beauté est un épanchement de ses rayons.

Voyez la préface des Essais de Théodicée.

J.-J.-Rousseau a dit quelque part une grande vérité, qui prouve en deux mots la divinité du christianisme. « Il ne faut à un chrétien que de la logique pour être vertueux »; ou, en

d'autres termes : un chrétien n'a besoin pour être vertueux que d'être conséquent. Quel aveu que celui-là !

La philosophie, dit le même écrivain, en parlant de nos prétendus sages, bravera toujours la raison, la vérité, le temps, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

Du mépris de la religion naît celui de tous les devoirs.

Id.

Une raison droite mène à la foi ; une foi pure perfectionne la raison.

Le spectacle de la nature, si riche, si varié pour ceux qui reconnoissent un Dieu, est mort aux yeux de l'athée ; et dans cette harmonie des êtres où tout parle de Dieu d'une voix

si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel.

Id.

De tous les détracteurs de la Divinité, dit le vicomte de Ségur, le plus curieux à entendre sur ce point, est un astronôme : plus il voit, moins il croit; plus il admire, moins il sent. C'est un véritable phénomène.

Qui sait lire dans son cœur, y trouve le secret de tous les autres.

La Rochefoucaut.

Qui ne se connoît pas lui-même, n'a encore rien appris.

Id.

Ce n'est qu'en conservant avec soin les droits de la raison et de la foi, que l'on sent jusqu'à quel point elles sont nécessaires l'une à l'autre.

Souvent on n'est malheureux, que parce qu'on pense moins à ce qu'on possède qu'à ce qu'on n'a pas.

Les pensées sages sont une jouissance continuelle; chacune d'elles est un trait de lumière ou un sentiment.

L'amour propre est un ballon plein de vent; faites-y une piqûre, il en sort des tempêtes.

VOLT.

L'amour propre est le plus grand des flatteurs.

Rien n'est si bavard que l'amour-propre.

Les esprits bornés affectent ordinairement de mépriser ce qui les passe.

L'humilité nous sauve bien des humiliations.

G.

La modestie est l'attribut distinctif des grands génies, comme la vanité est l'enseigne des petits esprits.

BERNIS.

L'humilité est en nous *le cri de la justice et de la vérité* : qu'on examine attentivement ce que l'on tient de soi-même, ses foiblesses, son impuissance, ses misères, les bornes de ses lumières, et bientôt on sera vraiment humble.

G.

Quand on n'a pas acquis cette humilité qu'une connoissance profonde de soi-même et la religion seule peuvent nous donner, le prisme trompeur de l'amour propre nous fait toujours voir du côté le plus favorable nos fautes mêmes et nos défauts. Du moins nous y trouvons toujours une excuse et un prétexte.

L'homme qui ne s'occupe que de cette vie mortelle, qui n'agit que pour elle, et ne porte pas ses vues au-delà, ne connoît point la grandeur de sa destinée, sa nature et sa fin ; il perd par sa faute ces fruits de mérite, de gloire et de bonheur, qu'il devoit porter ; et on peut dire de lui que c'est un germe avorté.

G.

Nier qu'il y ait des peines et des récompenses après cette vie, c'est nier l'existence de Dieu même, puisque cet Être souverainement parfait, source de tout ordre et de toute perfection, ne peut exister sans être souverainement bon et juste.

Id.

Un cœur qui ne souffre que de ses maux, mérite les peines qu'il endure.

Les hommes sont faits comme les

oiseaux, qui se laissent prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans.

Ne dites jamais des absens ce que vous n'oseriez dire d'eux en leur présence.

Les hommes sages sont toujours vrais dans leur conduite et dans leurs discours ; ils ne disent pas tout ce qu'ils pensent, mais ils pensent tout ce qu'ils disent. Rien n'est plus honteux et plus humiliant pour l'homme que d'être en contradiction avec lui-même.

Ce qu'est l'attraction dans le monde physique, dans l'univers des êtres matériels, la bienveillance, la charité, l'est

l'est dans le monde des êtres intelligens, émanés de Dieu même, ce Dieu de charité, *Deus charitas est*; elle les lie tous ensemble pour les ramener à lui comme à leur centre commun et à leur véritable fin.

Il est plaisant que l'orgueil s'élève à mesure que le siècle baisse; mais cela n'est pas étonnant, car l'orgueil n'est guères qu'un retrécissement d'idées, et n'est au fond qu'une petitesse d'esprit.

BERNIS, *Corresp.* 1767.

La prière, a dit Saint Augustin, *est le gémissement du cœur.* Cette définition est simple, précise, et renferme en peu de mots l'essence de la véritable prière.

Lorsque je rentre en moi-même, et que je considère l'immensité des désirs naturels et invincibles que l'au-

teur de mon être a mis en moi, non-seulement pour le bonheur, mais pour la connoissance de la vérité qui en fait partie, je ne doute plus que Dieu ne m'ait destiné à un état ultérieur où ces désirs seront remplis, si, en tant qu'être moral, tel qu'il m'a constitué par ma nature, je me suis rendu par le bon usage de ma liberté, de mes facultés, de ma perfectibilité, vraiment digne de cet état de souverain bonheur, de connoissance entière de la vérité, du perfectionnement pour lequel il me fait sentir si intimement qu'il m'a créé. Sans cet état à venir, l'homme ne seroit qu'une sorte de créature commencée, ébauchée, manquée, puisque jamais elle ne pourroit espérer de parvenir à sa véritable fin, ou, ce qui est la même chose, d'être véritablement achevée et terminée.

G.

Qu'est-ce que cette vie ? une vie de passage, de vicissitudes, de mérites et d'épreuves. G.

Le bon sel n'a point d'amertume.

BACON.

Si les hommes avant que de tirer vanité d'une chose, vouloient bien s'assurer qu'elle leur appartient, il n'y auroit guères de vanité dans le monde.

FONTENELLE.

Le moyen le plus court de ne rien dire (ou de dire des riens), c'est de se taire. WOLF.

Que d'ouvrages fades, ou même dangereux, ce qui est bien pis encore, n'auroient jamais vu le jour, si ceux qui les ont écrits, eussent été pénétrés de cette maxime.

Toutes les vertus dépendent de l'exercice. SOCRAT. *in Xenoph.*

Le poids de la reconnoissance est bien léger, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Lettres péruviennes.

Autant qu'il se peut n'être contrarié de rien, et ne contrarier personne.

G.

Quelle maxime plus utile et plus vraie que celle de St.-Augustin! La règle, l'ordre conduit à Dieu, *ordo ducit ad Deum.*

Heureux qui peut dire comme Scipion : Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul! G.

La passion entraîne et la raison conduit.

CONFUCIUS.

Il y a des gens qui se croient délicats et qui ne sont que difficiles.

LA ROCHEFOUCAUT.

Le jugement sans science vaut infiniment mieux que la science sans jugement.

QUINTIL., *Instit.*, l. 6, c. 5.

Montaigne dit, en parlant de la science : en quelques mains c'est un sceptre, en quelques autres une marotte.

Essais.

Celui qui nuit par son exemple, ne sera point utile par ses leçons.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, et les sots ce qu'ils veulent faire.

La sagesse est à l'ame ce que la santé est au corps.

C'est une grande déraison que de vouloir toujours avoir raison.

G.

Un luxe d'esprit suit presque toujours le luxe des mœurs.

STANISLAS.

Un grand génie déplacé ne paroît qu'un homme ordinaire.

Id.

Je crains un esprit trop fin, parce que d'ordinaire il est faux.

Id.

Les plus beaux talens réunis ne valent pas une vertu.

Id.

Rarement avec l'esprit de détail on a celui des grandes vues.

Id.

La conscience nous avertit en ami avant que de nous punir en juge.

Id.

Toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

ZADIG.

On reçoit au théâtre, disoit la marquise de Saint-Lambert, des leçons de vertu, et l'on en remporte les impressions du vice.

On reprochoit un jour à un sage de faire trop attendre ses paroles ; il répondit : le temps que j'emploie à méditer ce que je dois dire est pris sur le temps où je me repentirois d'avoir parlé.

Tiré de SADY, *poëte persan.*

Le temps affoiblit l'amour, mais il fortifie l'amitié.

Plus on a de passions, moins on a de raison.

G.

C'est une maxime de sagesse bien importante de ne prendre jamais conseil de sa passion ni de celle des autres.

Id.

Une très-belle preuve de la divinité de la religion chrétienne, mais à laquelle on ne fait pas assez d'attention, parce qu'elle n'est sensible qu'à ceux qui vivent selon l'esprit et non selon la chair, est cette unité de plan, de vues, de lumières, de sagesse plus qu'humaine, qui se trouvent dans les auteurs sacrés du nouveau Testament, quelque grossiers qu'ils aient été par leur naissance, leur éducation et leur état : tous ces hommes s'accordent, non-seulement dans les faits, mais dans un genre de principes et de doctrine, sur lequel Dieu seul a pu les réunir et les éclairer; je veux dire, ce discernement admirable

de *l'homme spirituel et de l'homme charnel, de l'homme céleste et de l'homme animal et terrestre.*

Id.

On dit quelquefois : c'est un grand malheur d'être né sensible; cela est vrai quand cette sensibilité du cœur est mal dirigée ; mais que la religion réprime les passions déréglées, qu'elle mette à leur place le goût et le sentiment des choses honnêtes et des plaisirs chastes et purs ; qu'elle ne nous permette que les goûts même les plus innocens, qu'un attachement mesuré ; que nos affections, au lieu d'être de l'amour-propre ou de la passion, soient de l'humanité, de la bienveillance et de la charité ; qu'elles soient de l'amitié, de la reconnoissance, l'amour du vrai, du beau, de l'ordre et de la vertu ; et tout dans l'univers nous intéressera

de manière à nous rendre heureux.

Id.

Les grandes idées viennent du cœur.

M. DE WAUVENARGUE.

La meilleure finesse est de n'en point avoir.

G.

La foi n'est pas le tourment, mais le repos de la raison.

Id.

La vaine gloire a des fleurs et n'a point de fruits.

Socrate disoit que tout ce qu'il savoit, c'est qu'il ne savoit rien. Encore faut-il savoir beaucoup pour savoir cela et le bien savoir.

G.

Le pauvre est plus riche avec peu de besoins qu'il lui est aisé de satisfaire, que le riche avec de grands besoins qu'il a tant de peine à contenter.

Id.

Le repentir du plaisir, dit un ancien, dure plus que le plaisir même.

On retrouve çà et là, dans les histoires et les fables des différens peuples, les diverses traditions des principaux faits de l'histoire sainte; mais elles y sont éparses, sans liaison, sans suite, sans principe, comme sans conséquence; ce n'est que dans nos livres sacrés et dans la grande histoire de la religion sainte que Dieu nous a révélée qu'on trouve le fil de ces traditions, qu'on les y voit enchaînées les unes aux autres, amenées et suivies comme

elles doivent l'être, et formant un ensemble, un tout complet. Quelle preuve pour la religion !

G.

Lors même que les fausses religions, et que la sagesse humaine nous enseignent de certaines vertus, ce n'est jamais sous ce point de vue, grand et sublime, sous lequel nous les enseigne et nous les offre la religion chrétienne. Indépendamment de l'union de nos vertus avec les mérites de Jésus-Christ, le seul être capable de les diviniser, en quelque sorte, et de les rendre par là vraiement dignes des complaisances et des regards de la Divinité ; indépendamment du rapport à sa gloire, la religion donne à ces vertus un caractère tout particulier. Si elle veut que nous aimions tous les hommes, ce n'est pas seule-

ment pour eux ni pour nous, à la manière des sages, mais pour Dieu même, que nous devons aimer en eux; ce qui rend seul l'accomplissement du précepte possible et en quelque sorte facile. Si elle nous enseigne l'humilité, ce n'est point comme une simple modestie qui ne tient en quelque sorte qu'à l'extérieur, et qui n'est souvent qu'un raffinement d'amour-propre, mais comme un sentiment intime de notre néant, de notre dépendance et de notre impuissance absolue, sans le secours de la grâce émanée de l'auteur de toute lumière et de tout bien; comme un désaveu positif de notre excellence, et un entier éloignement de toute comparaison avec les autres.

Nous trouvons des mystères dans la nature, celui des polypes d'eau

douce, par exemple, qui étant coupés par le milieu ou dans leur longueur, reprennent de chaque côté ce qu'ils ont perdu, et forment deux polypes vivans au lieu d'un; sans parler de tant d'autres mystères qui s'offrent sans cesse à notre étude et à nos réflexions. Pourquoi n'en trouverions-nous pas dans la religion? Quantité de choses qui, pour des esprits bornés, sont si difficiles à comprendre, cessent de l'être pour des esprits plus relevés, et dont la raison est plus exercée. Il est dans l'univers, de degré en degré, des intelligences bien supérieures à la nôtre; et pourrions-nous douter que ce qui nous paroît le plus obscur, n'eût pour elles, à proportion de leurs lumières, le plus haut degré de clarté?

G.

Les choses de luxe, riches et bril-

lantes, mais vaines et superflues, entraînent communément plus de peines et d'embarras que de commodités réelles et de vraies jouissances; elles n'ont que celles de la vanité, qui, bien considérée, dans sa nature et dans ses suites, ne fait guères que troubler l'ame, l'agiter, la tourmenter, et lui causer plus de peines effectives que de vrais plaisirs. O heureuse donc, heureuse mille fois une sage et modeste simplicité!

Id.

Si tu achètes le superflu, tu vendras bientôt le nécessaire.

Faire aux hommes tout le bien que nous pouvons, et n'en attendre de récompense que de Dieu seul, c'est l'unique moyen de ne trouver nulle part de mécompte.

G.

Heureux celui à qui la religion peut suffire ! tout lui suffit.

Id.

La religion que Dieu nous a révélée peut seule fixer notre esprit et remplir notre cœur.

Id.

L'estime est un fonds, qui une fois entamé ne grossit plus.

Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres; mais s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.

J.-J.-Rousseau.

Un homme satyrique fait craindre aux autres son esprit, et doit craindre à son tour leur mémoire.

Il est utile de prendre conseil d'un petit nombre d'amis : ceux qui regardent voient mieux que ceux qui jouent.

En fait de plaisanterie, plusieurs choses doivent être regardées comme sacrées, ou au moins comme privilégiées; la religion, les matières d'État, les grands hommes, les affaires graves des particuliers, tout ce que nous devons respecter, et tout ce qui est digne de pitié.

Quand il s'agit, dit le philosophe Hiéroclès de choisir entre choses dont l'une est bonne et l'autre meilleure, il faut nécessairement préférer la meilleure, si l'on ne peut s'acquitter des deux en même temps.

Ceux qui sont dans les grands em-

plois ont besoin de l'opinion des autres pour être heureux.

C'est une étrange passion que celle de vouloir dominer sur les autres, en perdant sa liberté. On ne monte point sans peine aux grandes dignités. On parvient par le travail à de plus grands travaux, et trop souvent aux plus grands chagrins, et à la honte par la voie même des honneurs.

Ceux qui ont les plus grandes charges sont trois fois esclaves; esclaves du prince ou de l'État, esclaves de leur réputation, esclaves des affaires; de manière qu'ils ne sont maîtres ni de leur personne, ni de leurs actions, ni de leur temps.

Magna fortuna, magna servitus, a dit un ancien.

Le défaut d'ordre ou de style est cause, la plupart du temps, que les meilleures choses perdent tout le fruit qu'elles auroient dû produire.

La morale est la fille de la religion ; elle marche d'un pas égal avec elle, et la perfection de celle-ci est la mesure de la perfection de celle-là.

Madame DACIER.

L'orgueil est une véritable petitesse ; l'humilité est une véritable grandeur.

VAN EFFEN., *Misanthr.* ; 4^e *Discours.*

On ne sauroit avoir d'idées justes des matières les plus aisées, quand on ne prend jamais la peine d'y penser.

Ibid., 66^e *Disc.*

Il ne faut se singulariser que quand

la raison le veut absolument ; et il faut se faire un plaisir de suivre l'usage ordinaire, quand on peut être raisonnable avec tout le monde.

Ibid.

Rien de plus utile que la vertu, car elle rend utile toutes les autres choses, en faisant qu'on en use bien. Rien de plus pernicieux que le vice, car il rend presque tout nuisible.

PLUTARCH, *in Conviv. sapient.*

N'ayons que ce qu'on possède sans danger, le nécessaire et la sagesse.

ESCHYLE, *Agamem.*, act. 2, sc. 2.

Il n'y a que la religion qui soit capable de changer les peines en plaisirs.

STANISLAS. *Voyez* le 4^e^ volume des *OEuvres du philosophe bienfaisant.*

Si l'on pressentoit la peine qu'il y a à se corriger, on n'en aurait point à se garantir de ses fautes.

Ibid.

La gaieté (quand elle est sage et modérée) est la santé de l'ame ; la tristesse en est le poison.

Ib.

La religion n'a d'autres choses à craindre que de ne pas être assez approfondie.

Ib.

Combien de gens rêvent en veillant, et dont les songes alors sont plus funestes que ceux qu'ils font dans un profond sommeil.

Ib.

L'esprit est peu de chose, quand ce n'est que de l'esprit.

Ib.

Si la beauté connoissoit les avantages de la pudeur, qui la relève, elle ne s'exposeroit pas tous les jours à tant de dangers.

Ib.

Moins on exige des autres, plus on en obtient. Vouloir trop user de ses droits, c'est le moyen de les perdre.

Ib.

On compte la durée de la vie par le nombre des années qu'on a vécu ; on devroit n'en compter la durée que par l'usage qu'on en a fait : tel est mort à cent ans, qui n'a point commencé à vivre.

Ib.

Les premiers soupirs d'un fol amour sont les derniers de la sagesse.

On ne monte à la fortune que par

degrés ; il n'en faut qu'un pour en descendre.

Ib.

Il y a une grande différence entre savoir beaucoup et savoir bien ; l'un est bien plus rare que l'autre : pour savoir beaucoup, il ne faut que du travail et de la mémoire ; pour bien savoir, il faut de la justesse et du goût.

Ib.

Il est plus glorieux qu'on ne pense d'avouer qu'on s'est trompé ; c'est dire qu'on a acquis plus de lumières et de sagesse qu'on n'en avoit auparavant.

Ib.

Quiconque veut tout apprendre, doit s'attendre à ne rien savoir à fond.

Ib.

Le savant doute, parce qu'il ne voit pas tout ; l'ignorant ne doute de rien, parce qu'il croit tout connoître. Le premier ne peut se dissimuler son ignorance, et il en est plus modeste ; le second ignore la sienne, et il en est plus vain et plus hardi.

Ib.

Rien n'est plus propre à faire échouer l'artifice et la finesse, que la candeur et la simplicité.

Ib.

Le génie ne pense et ne parle que d'après lui-même ; mais la plupart des hommes n'ont point d'esprit à eux, et ne parlent ni ne pensent que d'après les autres.

Ib.

Il n'est rien de plus dangereux pour

un

un prince que de mollir après un grand (et juste) éclat de fermeté.

Ib.

Il ne suffit pas à un souverain de remédier aux abus de son siècle ; il doit préparer des remèdes aux maux à venir : ce n'est point pour le seul temps de sa vie que la destinée de ses Etats lui est confiée ; il doit par ses lois et par ses exemples y régner après sa mort.

Ib.

L'esprit galope d'ordinaire. Le jugement ne va que le pas.

Ib.

On peut dire qu'on ne fait que vendre ou prêter ses bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le seul plaisir de les faire. Peu de gens ont le courage de faire des ingrats.

Ib.

La finesse avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévotion ; l'une et l'autre ne peuvent suppléer à ce qu'elles voudroient contrefaire.

Ib.

La présomption ne doit jamais nous porter à la négligence dans ce qui paroît aisé, ni la défiance nous faire perdre courage dans ce qui est difficile.

Ib.

Je ne connois d'autre avarice permise que celle du temps.

Ib.

J'ai toujours remarqué qu'on ne s'ennuie jamais davantage qu'après les plaisirs.

Ib.

On a toujours tort avec sa conscience, quand on est réduit à disputer avec elle.

Ib.

Combien de gens croient avoir de l'expérience par cela seul qu'ils ont vieilli.

Ib.

Il y a dans le monde un plaisir plus sensible et plus délicat que celui de satisfaire ses passions ; celui de les vaincre.

Ib.

Les mœurs font taire les lois ; et ce sont elles seules qui élèvent ou qui renversent les empires.

Ib.

La modestie est également utile à l'homme qui a du mérite et à celui qui n'en a pas ; dans l'un elle le prouve ; dans l'autre elle en cache le défaut.

Ib.

Je n'ai guères vu des gens présomp-

tueux qui ne fussent des gens médiocres.

Ib.

Parler du vrai bonheur à des gens du monde, tiraillés en tout sens et morcelés par leurs passions, c'est parler à un aveugle de la lumière et des couleurs.

G.

On ne jouit bien de soi qu'autant qu'on n'a point de vrais reproches à se faire.

Combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites!

BERNIS, *Discours sur la poésie.*

Le Pyrrhonisme est une secte de menteurs. *Logique de Port-Royal.*

Il y a des gens qui nieroient vo-

lontiers ce que tout le monde croit, ou, ce qui revient au même, qui ne veulent rien croire de ce que croient tous les autres.

G.

Chi vuol piacere ad ognuno, non piace à nessuno. Celui qui veut plaire à tout le monde ne plaît à personne.

Je te battrois, disoit Socrate à un de ses esclaves qui méritoit d'être châtié, *si je n'étois en colère.*

On demandoit à ce même sage quel étoit celui qu'il jugeoit le plus riche : *c'est celui*, répondit-il, *qui se contente de peu.*

Telle étoit la maxime des anciens philosophes.

Une autre encore de leurs maximes les plus célèbres, est celle que nous offrent ces deux mots : *Sustine et*

abstine. Savoir supporter et s'abstenir.

On connoît celle qu'ils avoient fait graver de concert sur le frontispice du temple de Delphes : *Nosce te ipsum.* Connois-toi toi-même.

La racine de la patience est amère, mais les fruits en sont doux.

Pour le juste, qu'est-ce que l'instant de sa mort? c'est le plus bel instant de sa vie.

C'est un malheur fort supportable que d'obliger un ingrat ; mais rien n'est plus chagrinant que d'être obligé par un malhonnête homme.

Citation de Van Effen. Mis. 71, *Disc.*

Quelque riche que soit la nature, elle est toujours trop pauvre pour

remplir les vœux que forment les insensés.

O sagesse ! tu m'apprends à trouver partout des plaisirs ; tu me reconcilies avec la nature, et tu détruis en moi les plaintes criminelles, filles de la folie.

Journal étranger.

In omnibus factis, re, non teste, moveamur. Cic. *de finib*, 2, 6.

Faisons en tout le bien pour le bien même, et non par la considération de ceux qui en seront les témoins.

On séduit les hommes par ses défauts ; on ne les attache constamment que par ses vertus.

La sagesse s'acquiert par l'expérience, mais aidée du jugement.

Celui qui nuit par son exemple, ne sera point utile par ses leçons.

Que de vide et de fausses idées les romans laissent dans l'esprit, et que de passions ils font germer dans notre cœur!

G.

Combien de fois les philosophes de nos jours m'ont rappelé l'idée de Dieu et celle du hasard; je n'étudie point d'objet dans la nature, je n'en aperçois aucun qui avec tous ses rapports, sa régularité, son ensemble, prouve si bien la souveraine intelligence qui l'a formé, que je ne me dise à moi-même : voilà donc, selon nos prétendus sages, l'ouvrage du hasard.

Otez Dieu de la nature, rien ne s'y

explique que par des absurdités ou par des mots vides de sens.

Otez de la religion Jésus-Christ, le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme, Dieu ne reçoit plus le souverain honneur qui lui est dû; il n'y a plus de réparation suffisante pour le péché, plus d'idées précises, de motifs et de secours suffisans pour la vertu.

Aussi dans l'ancienne loi, Jésus-Christ promis, et dans la loi nouvelle, Jésus-Christ donné aux hommes pour être leur salut, devient-il le centre de toute la religion; et le magnifique enchaînement de ses preuves nous ramène tout à lui.

Le peu que nous venons de dire est l'instruction la plus essentielle qu'on

puisse donner à la jeunesse et à tous les âges.

G.

Vouloir ce que Dieu veut, dit Malherbe, c'est la seule science qui nous met en repos.

Je ne connois en effet qu'un seul moyen pour que rien ne nous contrarie; c'est de ne vouloir que ce que Dieu veut et comme il le veut.

Ce moyen qui, joint à l'humilité, est pour nous l'unique source de la véritable paix, c'est la religion seule qui nous le fournit par les grandes et saintes idées qu'elle nous donne de la puissance, de la sagesse, de la bonté de Dieu, de son admirable providence, et par le renoncement à nous-mêmes qu'elle nous inspire.

G.

On est bien plus sûr de se faire entendre des hommes, quand on parle à leurs passions, que quand on parle à leur raison.

G.

On s'est fait de nos jours le principe le plus faux et le plus mal entendu, celui de tout accorder à l'enfance et à la jeunesse, de ne les contrarier en rien; c'est-à-dire, que pour en faire de petits êtres bienheureux, dit-on, dans les premiers âges, on en fait pour la suite les êtres les plus malheureux, les plus volontaires, les plus capricieux, les plus despotes, tyrans des autres, esclaves de toutes leurs passions, contrariés en tout, ne sachant rien souffrir, ni se renoncer en rien. Ce qui est donc indulgence pour le présent, n'est en effet, selon la pensée de La Mothe,

que cruauté pour l'avenir. On a toujours cru qu'on ne pouvoit bien plier un arbre que lorsqu'il est jeune encore: faudra-t-il attendre aujourd'hui, pour le redresser, qu'on ne puisse le plier sans le rompre.

Id.

On jouit plus dans la médiocrité que dans l'abondance ; et en toutes choses, ce n'est pas la quantité qui nous en fait sentir le prix, mais le choix et l'usage qu'on en sait faire

Id.

Il est, dans bien des rencontres, telle personne, dont on peut dire infailliblement, d'après son genre d'amour propre et son caractère bien prononcé, quelle est, à certaines questions, la réponse qu'elle va nous faire.

Id.

En Dieu et par lui, que l'homme est grand! Hors de lui et sans lui que l'homme est petit!

Id.

Bien des gens font valoir la bonté de leur cœur, qui n'ont d'autre sensibilité que celle de leur amour propre.

Id.

L'enfance de l'esprit nous porte, la plupart du temps, à tout autre objet qu'à celui qui devroit nous occuper et nous fixer. Se présente-t-il un livre dont le sujet soit fait pour exciter notre attention, on se jette sur les images, et pour elles le reste sera presque oublié. Lit-on quelque autre livre intéressant, on court à la fin pour en voir le dénouement, et on s'ôte ainsi le plaisir de tout ce qui l'amène et le prépare. Nous parle-t-on de

choses importantes, on les interrompt, on les coupe par des choses insignifiantes, qui ne tiennent qu'à une vaine et futile curiosité. Veut-on se donner quelque considération, attirer sur soi les regards, on étale tous les ridicules, toutes les folies des modes; on se montrera un esprit vain, étroit et léger, au lieu de se distinguer par la décence, l'honnêteté, la sagesse, et toutes les qualités solides qui gagnent l'esprit et le cœur, et forment le vrai mérite.

Id.

C'est aux idées que nous nous formons que tiennent, pour la plupart, nos peines et nos plaisirs; si elles sont fausses, elles ne nous offrent que des plaisirs factices, que des jouissances d'opinion, variables comme elle, d'une courte durée, et qui nous préparent

bien des tourmens d'imagination, ou même, dans la réalité, bien des peines pour des momens de plaisirs. Nos idées sont-elles justes et vraies, comme le sont celles surtout que nous donne le véritable esprit du christianisme, elles nous ouvrent des sources abondantes de plaisirs innocens et purs, elles nous épargnent bien des chagrins, et, si nous éprouvons quelques maux, elles les adoucissent et les changent pour nous en des biens réels et des sources de mérite.

Id.

Utilité réelle et vraie source d'intérêt dans le sujet que l'on traite; unité dans le plan; liaison constante et justesse dans les idées; ordre dans la disposition des parties; clarté dans l'exposition et dans l'énonciation générale de toutes les pensées; force,

vérité en tout, et chaleur dans les sentimens; propriété dans les termes; pureté et harmonie dans le style; voilà, si je ne me trompe, tous les matériaux d'un bon ouvrage.

Id.

Quand on n'a pas acquis cette humilité profonde qu'une entière connoissance de nous-mêmes, et la religion peuvent seules nous donner, le prisme trompeur de l'amour propre nous fait toujours voir du côté le plus favorable nos fautes mêmes et nos défauts, ou du moins nous leur trouvons toujours une excuse et un prétexte.

Id.

Tâchons de ne rien faire, de ne rien dire sans réflexion, et nous nous épargnerons par là bien des sottises et des regrets.

Id.

Combien sont vains, dit l'Ecriture, ceux qui n'ont pas la science de Dieu. *Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei.* Hélas! quelquefois des ames simples que nous dédaignons, ont des idées plus relevées et des sentimens plus affectueux sur la grandeur de Dieu, sa justice, sa providence et toutes ses perfections, que tel savant avec toute sa métaphysique et son érudition. Instruites par l'onction de la grâce et par le sentiment, elles atteignent, en quelque sorte, à cet Etre suprême, elles y touchent par le cœur. Eh! quelle partie de nous-mêmes, plus noble, plus sensible, plus délicate, disons le même, plus éclairée que le cœur, quand c'est l'amour de Dieu qui l'éclaire?

Id.

C'est une chose bien cruelle que

le remords qui suit le crime ; mais il y a quelque chose de plus terrible encore, c'est le crime qui n'est pas suivi de remords.

Id.

Par l'huile essentielle qui transpire des plantes, surtout en certains temps de l'année, et qui se répand sur leur surface en globules imperceptibles, l'auteur de la nature les a enrichies et parsemées de petites étoiles, de brillans d'or et d'argent, de perles ou de rubis, qui se mariant aux desseins de cette foule de plantes et à leurs couleurs, offrent au microscope, un spectacle toujours ravissant pour l'observateur assidu des beautés de la nature : tels sont les menthes, les beaumes, les serpolets, principalement le serpolet panaché, l'hyssope, les diverses sortes de sauges, la sauge panachée, celle de Moldavie, celle même

des prés, la sariète à fleur, en général les plantes aromatiques, balsamiques, qui forment, avec une foule d'autres, la botanique microscopique la plus intéressante.

Id.

La prière, dit saint Augustin, *est le gémissement du cœur*; elle est en effet le cri du sentiment qu'excite en nous la vue de nos besoins; et plus nous les sentons vivement, plus Dieu se plaît à exaucer les vœux que nous formons.

La belle prière que celle qu'adressoit tous les jours à Dieu ce même saint docteur! Seigneur, que je vous connoisse et que je me connoisse: *Noverim te, noverim me.* Pourrions-nous bien connoître Dieu sans être remplis pour cette beauté suprême, source de toute beauté et de toute perfection,

du plus tendre, du plus souverain amour? Pourrois-je me bien connoître sans devenir vraiment humble, et sans me sentir en même temps disposé à répondre, autant qu'il est en moi, à la dignité de mon être, et à acquérir, de tout mon pouvoir et avec le secours du ciel, ce qui fait la vraie grandeur de l'homme.

Id.

Moins on a d'étendue dans l'esprit, de vues et de lumières, plus on juge, plus on tranche, plus on tient avec opiniâtreté à ses sentimens, et plus enfin l'orgueil nourrit et augmente notre confiance et notre entêtement. Tel est en général le caractère de tous les esprits bornés; ils ne voient dans les choses qu'une seule face, et ils s'y arrêtent; ils n'hésitent pas, ils ne balancent pas le pour et le contre, ils ne se doutent pas de l'in-

suffisance et du peu d'étendue de leurs lumières. Tel est aussi, par le défaut de réflexion, d'étude raisonnée et d'expérience, le caractère de la plupart des jeunes gens, surtout quand ils sont livrés de bonne heure à eux-mêmes et lancés dans le monde sans guide et sans boussole; bien plus encore quand ils sont de riches héritiers, et que l'éclat de leur fortune accroît en eux leur vanité. Ils se montrent alors si présomptueux et si tranchants qu'ils en deviennent souverainement ridicules. Plus au contraire on acquiert d'idées, de connoissances et de lumières, plus on voit de faces dans un objet, plus on aperçoit en elles de points de comparaison; et plus aussi on est modeste, réservé, lent à juger, on le fait avec sagesse et avec maturité.

Id.

Chacun de nous, par lui-même est zéro. Dieu met en avant le chiffre qu'il veut, et nous fait valoir ce qu'il lui plaît.

Id.

Qu'elle est belle, qu'elle est sainte, cette religion qui nous fait chercher Dieu en tout, et qui lui rapporte tout!

Non-seulement la religion fixe l'esprit; mais elle le rend juste. Combien de fois il m'est arrivé de comparer les idées qu'elle nous fait prendre sur les choses les plus importantes avec celles que le monde nous en donne. Dans celui-ci, que de fausses idées sur les vrais biens, sur ce qui fait le bonheur, les vraies richesses, la gloire, la grandeur réelle; sur les vraies vertues, le vrai mérite; sur le prix du temps, l'usage de la vie, etc., etc.!

Id.

On est toujours assez riche quand on a peu de besoins, et que peu suffit pour les satisfaire.

Discours de Fabricius à Pyrrhus, roi d'Epire.

Que j'aime cette prière si courte, et qui dit tant de choses en si peu de mots! «Pénétrez-moi, ô mon Dieu, du néant de toutes les choses humaines, et du prix des biens célestes; de la brièveté de cette vie, et de la durée de l'éternité ».

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Mémoires de ma Vie, *Page* 1

Fragment d'un poëme intitulé de Dieu et de la Religion, 93

Des vraies et des fausses Idées, 113

De la Recherche de la Vérité, 131

De Dieu, 155

De l'Homme, 177

De la Religion, 200

Moïse, 204

Jésus-Christ, 219

De l'Eglise de Jésus-Christ, 243

Du Besoin que nous avons de Dieu en toutes choses, 256

De la Providence, 264

De la Fin que nous devons nous proposer dans toutes nos actions, 269

De la Reconnoissance, 278

De l'Empire que nous devons prendre sur nous-mêmes, pour nous rendre heureux dans les contrariétés que nous éprouvons, 284

Des Peines de la Vie, *Page* 289
Du Soin de régler notre Imagination, 296
De la vraie Grandeur, 303
Du Bonheur de l'Homme, et de son Salut, 310
Les Trois Instabilités, 337
De l'Esprit du Monde, 350
Le Miroir fidèle, 359
De la vraie et de la fausse Philosophie, 368
Du Respect dû aux Puissances, 376
Soyons Conséquens, 382
Choix de Poësies, 394
Choix de Pensées et de Maximes, 448

FIN DE LA TABLE.

De l'imprimerie des SOURDS-MUETS, dirigée par ANGE CLO, rue Saint-Jacques, n°. 256.

On trouve chez le même Libraire :

Abrégé des Sciences et des Arts, précédé d'un discours sur la religion; par Barthélemi, 1 vol. in-12 fig. 1 fr. 50 c.

Année du Jardinage, par J. F. Bastien, 2 vol. in-8. 10 fr.

Art du Peintre-doreur-vernisseur (l'), par Watin, 1 vol. in-8. 5 fr.

Aventures de Télémaque, 1 vol. in-12 fig. 2 fr. 50 c.

Caractères des passions, au physique et au moral; par M. Vernier, 2 vol. in-8. 10 fr.

— *Idem*, papier vélin.

Correspondance littéraire, par Laharpe, 6 vol. in-8. br. 27 fr.

Cours de Langue latine, par Luneau de Bois-Germain, 5 vol. in-8.

Cours de Langue italienne, par le même, 4 v. 27 fr.

Cours de Langue anglaise, par le même, 5 v. 34 fr.

Cours de Littérature, par Laharpe, 19 v. in-8. 88 fr.

Dictionnaire bibliographique, par Cailleau, 4 vol. in-8. br. 20 fr.

Dictionnaire des arts et métiers, par Jaubert, 5 vol. in-8. br. 24 fr.

Dictionnaire des graveurs anciens et modernes, par P. F. et H. L. Basan; seconde édition augmentée d'une Notice sur la gravure, par P. P Choffard; 2 vol. in-8. avec plus de 60 planch., dont 18 sujets nouveaux. 20 fr.

Dictionnaire grec-français, par Quénon, 1 vol. in-8. parchemin. 15 fr.

Dictionnaire des merveilles de la nature, 3 vol. in-8. br. 12 fr.

Dictionnaire de peinture et de sculpture, par Watelet, 5 vol. in-8. br. 24 fr.

Dictionnaire universel de la Langue française, par Boiste, 1 vol. in-4. 21 fr.

— *Idem*, 2 vol. in-8. 15 f.

Encyclopédie des enfans, ou Abrégé de toutes les sciences, à l'usage des écoles des deux sexes, 1 vol. in-8. avec cartes et fig. 6 fr.

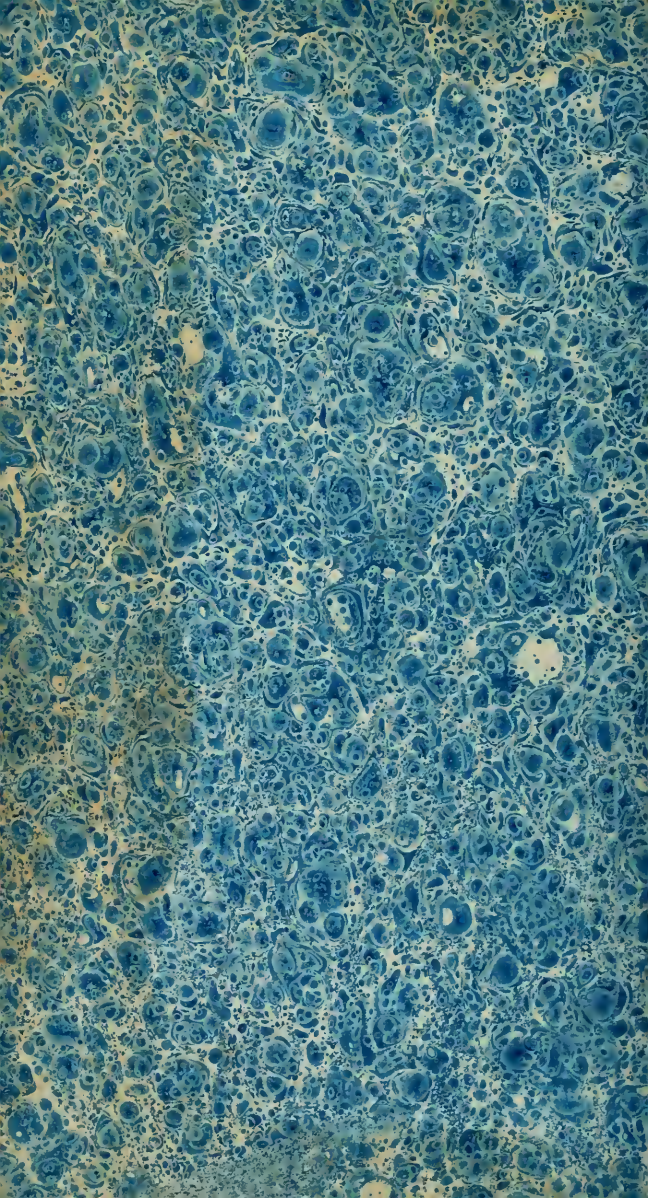
Etrennes à la jeunesse, recueil d'historiettes morales, en vers et en prose, pour l'éducation, 2 vol. avec 10 fig. 6 fr.

Fables de Lafontaine, 1 vol. in-12. fig. 2 fr.
Grammaire française, par Restaut, nouv. édit. 1 vol. in-12, rel. 3 fr.
Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée en 586 figures; à l'usage de la jeunesse, 1 vol. in-8. 7 fr. 50 c.
Instruction de la jeunesse en la piété chrétienne, tirée de l'Ecriture sainte, par Gobinet, 1 vol. in-12. 3 fr.
Jérusalem délivrée, trad. par Lebrun, 2 vol. in-12 fig. br. 6 fr.
Journée pratique du chrétien, ou Conduite chrétienne pour tous les âges, 1 vol. in-18.
Le Peuple instruit par ses propres vertus, ou Cours complet d'instructions et d'anecdotes recueillies dans nos meilleurs auteurs, par Bérenger, 3 vol. in-12 br. 7 fr. 50 c.
Lettres de quelques juifs portugais à Voltaire, par l'abbé Guénée, 3 vol. in-8. 12 fr.
— *Idem*, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.
Méditations instructives et touchantes, pour tous les jours du mois, 1 vol. in-18. 1 fr.
Mélanges intéressans, précédés des mémoires de ma vie; par l'auteur du comte de Valmont et des Leçons de l'histoire, 1 fort vol. in-12. 3 fr.
Œuvres de Stern, 6 vol. in-8. fig. br 20 fr.
Prières et instructions chrétiennes, dans lesquelles est renfermé tout ce que la religion veut que nous croyions, que nous pratiquions et que nous demandions, avec les offices des principales fêtes de l'année, vol. petit in-12, br. 2 fr.
Principes de la vie spirituelle, pour l'instruction de la jeunesse, par le R. P. Saulger, 1 vol. in-18. 1 fr.
Recherches sur les costumes et usages des anciens peuples, par Malliot, 3 vol. in-4., avec beaucoup de fig. br. 90 fr.
Spectateur français au dix-neuvième siècle, ou Variétés morales, politiques et littér. 7 vol. in-8.
Synonymes français, par l'abbé Girard, 2 vol. in-12. 5 fr.
Tableau de la littérature en Europe, depuis le 16e. siècle, jusqu'à la fin du 18e., par J. J. Leuliette, 1 vol. in-8. br. 5 fr.

Traité des études, par Rollin, 4 vol. in-8. avec portrait. 16 fr.
— *Idem*, 4 vol. in-12. 12 fr.
Trésor du fidèle, avec fig., 1 vol. in-18. 1 fr. 50 c.
Traité de la culture de la vigne, par Chaptal, 2 vol. in-8. fig. 10 fr.
— Du même, Art de faire le vin, 1 vol. in-8. 2 fr.
Traité des particules latines, ouvrage dans lequel on voit combien les particules servent non-seulemens à lier ensemble les périodes, ou les parties différentes d'une même phrase, mais encore à orner et à varier le style, d'après des exemples choisis des auteurs de la plus pure latinité, 1 vol. in-12. 1 fr. 25 c.
Vrais principes de lecture, orthographe, prononciation, ponctuation, grammaire et prosodie française, 1 vol. in-8. 4 liv. 50 c.

Ouvrages de M. DE LA LUZERNE, *ancien évêque de Langres, format in-12.*

Dissertation sur l'existence et les attributs de Dieu, 1 vol.
— sur la spiritualité de l'ame, 1 vol.
— sur la liberté de l'homme, 1 vol.
— sur la loi naturelle, 1 vol.
— sur la révélation en général, 1 vol.
— sur les prophéties, 1 vol.
Considérations sur la dignité de l'état ecclésiastique, 1 vol. in-12.
Instruction sur le schisme, 2 vol.
Excellence de la religion, 1 vol.
Instruction sur l'administration des sacremens, 1 vol. in-4. de plus de 900 pag.
Instruction sur la révélation, un vol. in-12.



a39003 009524082b